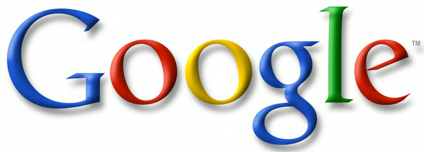


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

DU LEGS,

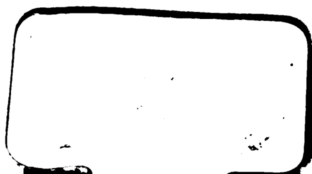
DE MADAME LA MARÉCHALE DE BEAUVAU,

A MAD. DE POIX, SA BELLE-FILLE.



Bourneville

Cat. No.



ŒUVRES

COMPLETTES

DE M. MARMONTEL,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

Et Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise.

Edition revue & corrigée par l'Auteur.

TOME DOUZIÈME.

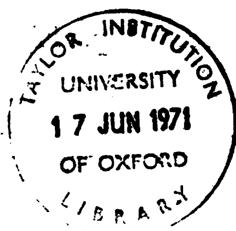
A PARIS,

Chez NÉE DE LA ROCHELLE, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont S. Michel. N°. 13.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Vet. Fr. II E. 602


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
17 JUN 1971
OF OXFORD
LIBRARY

LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION
DE L'EMPIRE
DU PÉROU;

PAR M. MARMONTEL.

TOME SECOND.

Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre, & en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion.

FÉNELON, *Direction pour la conscience d'un Roi.*

M. DCC. LXXXVII.

LES INCAS.

CHAPITRE XXX.

LE temple du Soleil ; le palais du Monarque, ceux des Incas, celui des Vierges, la forteresse à triple enceinte qui dominoit la ville & qui la protégeoit, les canaux qui, du haut des montagnes voisines, y répandoient en abondance les eaux vives & salutaires, l'étendue & la magnificence des places qui la décoroient, ces monumens, dont il ne reste plus que de déplorables ruines, le frappoient d'admiration. « Sans le fer, disoit-il, sans l'art des mécaniques, la main de l'homme a opéré tous ces prodiges ! Elle a roulé ces rochers énormes ; elle en a formé ces murailles dont la structure m'épouvante, dont la solidité ne cédera jamais qu'aux lentes secousses du temps & à l'écroulement du globe. On peut

donc ſuppléer à tout par le travail & la conſtance » ?

Mais il voyoit avec effroi cet amas incroyable d'or, qui, dans le temple & les palais, tenoit lieu du fer, du bois, & de l'argile, &, ſous mille formes diverſes, éblouiſſoit par-tout les yeux (*a*). « Ah ! diſoit-il, en ſoupirant, ſi jamais l'avarice européenne vient à découvrir ces richeſſes, avec quelle avide fureur elle va les dévorer » !

Le culte du Soleil avoit à Cuſco une majeſté ſans égale. La magnificence du temple, la ſplendeur de la Cour, l'affluence des Peuples, l'ordre des Prêtres du Soleil & le chœur des Vierges choiſies (*b*), plus nombreux & plus impoſant, donnoient, dans cette ville, à la pompe du culte un caractère ſi auguſte,

(*a*) Les Hiſtoriens ont pouſſé juſqu'à l'extravagance l'exagération de ces richeſſes. Il y avoit, dit Garcilaſſo, des bûchers de lingots d'or en forme de bûches, des greniers remplis de grains d'or, &c.

(*b*) A Cuſco elles étoient au nombre de 1500.

qu'Alonzo même en fut pénétré de respect.

Il y avoit dans toutes les fêtes, des rites, des jeux, des festins, des sacrifices usités. Ce qui distinguoit celle du mariage, c'étoit le don du feu céleste. Alonzo la vit célébrer. C'étoit le jour où le Soleil, terminant sa course au midi, se repose sur le tropique, pour revenir sur ses pas vers le nord.

On observoit l'instant où le flambeau du jour étant sur son déclin, les colonnes mystérieuses formoient, vers l'orient, une ombre égale à elles-mêmes ; & alors l'Inca, prosterné devant le Soleil son père : « Dieu bienfaisant, lui disoit-il, tu vas t'éloigner de nous, & rendre la vie & la joie aux Peuples d'un autre hémisphère, que l'hiver, enfant de la nuit, afflige loin de toi ; nous n'en murmurons pas. Tu ne serois pas juste si tu n'aimois que nous, & si, pour tes enfans, tu oubliois le reste du monde. Suis ton penchant ; mais laisse-nous, comme un gage de ta bonté, une émanation de toi-même ;

& que le feu de tes rayons, nourri ſur tes autels, répandu chez ton Peuple, le conſole de ton abſence & l'aſſure de ton retour ».

Il dit, & préſente au Soleil la ſurface creuſe & polie d'un criſtal (*a*) enchâſſé dans l'or : artifice myſtérieux qu'on avoit grand ſoin de cacher au Peuple, & qui n'étoit connu que des Incas. Les rayons croiſés en un point tombent ſur un bûcher de cèdre & d'aloès, qui tout à coup s'enflamme, & répand dans les airs le plus délicieux parfum.

C'étoit ainſi que le ſage Manco avoit fait atteſter aux Indiens, par le Soleil lui-même, qu'il l'envoyoit pour leur donner des lois. « O Soleil, lui dit-il, ſi je ſuis né de toi, que tes rayons, du haut des cieux, allument ce bûcher que ma main te conſacre » ; & le bûcher fut allumé.

(*a*) Ils avoient le criſtal de roche. Garcilaſſo dit que l'on tiroit le feu céleſte avec une petite coupe d'or, *comme la moitié d'une orange*, que le Grand-Prêtre portoit en bracelet.

La multitude, en voyant ce prodige se renouveler tous les ans, fait éclater les transports de sa joie ; chacun s'empresse à recueillir une parcelle du feu céleste ; le Monarque le distribue à la famille des Incas ; ceux-ci le font passer au Peuple ; & les Prêtres veillent au soin de l'entretenir sur l'autel.

Alors s'avancent les amans que l'âge appelle aux devoirs d'époux (*a*) ; & rien de plus majestueux que ce cercle immense, formé d'une florissante jeunesse, la force & l'espoir de l'Etat, qui demande à se reproduire, & à l'enrichir à son tour d'une postérité nouvelle. La santé, fille du travail & de la tempérance, y règne, & s'y joint avec la beauté, ou supplée à la beauté même.

« Enfans de l'Etat, dit le Prince, c'est à présent qu'il attend de vous le prix de votre naissance. Tout homme qui regarde la vie comme un bien, est obligé

(*a*) Vingt-cinq ans pour les garçons, & vingt ans pour les filles. (*Idem*).

de la transmettre & d'en multiplier le don. Celui-là seul est dispensé de faire naître son semblable, pour qui c'est un malheur que de vivre & que d'être né. S'il en est quelqu'un parmi vous, qu'il élève la voix ; qu'il dise ce qui lui fait haïr le jour ; c'est à moi d'écouter ses plaintes. Mais si chacun de vous jouit paisiblement des bienfaits du Soleil mon père, venez, en vous donnant une foi mutuelle, vous engager à reproduire & à perpétuer le nombre des heureux ».

On n'entendit pas une plainte ; & mille couples, tour à tour, se présentèrent devant lui. « Aimez-vous, observez les lois, adorez le Soleil mon père », leur dit le Prince ; & pour symbole des travaux & des soins qu'ils alloient partager, il leur faisoit toucher, en se donnant la main, la bêche antique de Manco, & la quenouille d'Oello, sa laborieuse compagne.

Alonzo, parcourant des yeux ce cercle de jeunes beautés, soupira, & dit en lui-même : « Ah ! si dans cette fête, Cora,

tu paroiſſois, fille céleſte, tous ces charmes ſeroient effacés par les tiens ».

L'une des jeunes épouſes, en approchant de l'Inca, avoit les yeux mouillés de pleurs. Le Prince, qui s'en aperçoit, lui demande ce qui l'afflige. Elle gardoit encore un timide & triſte ſilence. L'Inca daigne la raſſurer. « Hélas ! dit-elle, j'eſpérois conſoler l'amant de ma ſœur : car ma ſœur eſt ſi belle, qu'on la réſerve pour le temple ; & le malheureux Ircilo, à qui mon père la refuſe, venoit pleurer auprès de moi. Elina, me dit il un jour, tu n'es pas auſſi belle, mais tu es auſſi douce : ton cœur eſt bon, il eſt ſenſible ; tu aimes tendrement Méloé ; je ſais combien tu lui es chère ; je croirai la voir dans ſa ſœur : tiens-moi lieu d'elle, par pitié. Je refuſai d'abord : Méloé, tout en pleurs, me preſſa de prendre ſa place. Qui le conſolera, ſi ce n'eſt toi ? me dit-elle. Vois comme il eſt affligé. Je le veux bien, lui dis-je, ſi cela le conſole. Il le croyoit ; il le promit. Eh bien, il vient de m'avouer qu'il ne peut jamais

aimer qu'elle, & qu'il la pleurera toujours ».

L'Inca fit appeler le père d'Elina & de Méloé. « Amenez-moi Méloé, lui dit-il. Vous la réservez pour le temple ; mais le Soleil veut des cœurs libres, & le sien ne l'est pas. Elle aime ce jeune homme ; & je veux qu'il soit son époux. Pour Elina, je prendrai soin de lui en choisir un digne d'elle ».

Le père obéit. Méloé s'avance affligée & tremblante. Mais dès qu'elle voit Ircilo, & qu'elle entend que c'est à lui qu'on accorde sa main, sa beauté se ranime ; un doux ravissement éclate sur son front ; & levant ses yeux attendris sur les yeux de son jeune amant : « Tu ne seras donc plus affligé ? lui dit-elle. C'est tout ce que je souhaitois ».

Un nouveau couple se présente ; & tout à coup un jeune homme éperdu fend la foule, s'élance entre les deux époux, & tombant aux pieds de l'Inca : Fils du Soleil, s'écria-t-il, empêchez Osaï de manquer à la foi qu'elle m'a

donnée : c'eſt moi qu'elle aime. Elle va faire ſon malheur, en faiſant le mien ».

Le Roi, ſurpris de ſon audace, mais touché de ſon déſeſpoir, lui permit de parler. « Inca, dit-il, daigne m'entendre. C'étoit le temps de la moiſſon ; je faiſois celle de mon père ; on annonça celle du ſien. Hélas ! diſois-je, c'eſt demain qu'on moiſſonne le champ du père d'Oſaï ; mes rivaux s'y rendront en foule, quel malheur ſi je n'y ſuis pas ! Hâtons-nous, redoublons d'ardeur pour achever la moiſſon de mon père. J'en vins à bout ; j'étois épuiſé de fatigue ; j'allai me repoſer : le ſommeil me trompa ; & quand je m'éveillai, votre père éclairoit le monde. Déſolé, j'arrive ; & je trouve Oſaï dans les champs, avec le jeune Mayobé, qui, dès l'aube du jour, avoit moiſſonné avec elle. Va, Nelti, tu ne m'aimes point, & tu ne chéris point mon père, me dit-elle avec mépris : l'amour & l'amitié auroient été plus diligens. Elle ne voulut point m'entendre ; & depuis, elle n'a ceſſé de m'éviter & de me fuir. Mais

elle m'aime encore ; oui, sois sûr qu'elle m'aime : car elle, qui jamais ne trompe, m'a dit souvent : Nelti, je n'aimerai que toi ».

« Osaï, demanda le Prince, est-il vrai ? — Non, jamais je n'eusse aimé que lui ; mais l'ingrat ! il a négligé la moisson de mon père, qui l'aimoit comme son enfant ». A ces mots elle s'attendrit. Tu l'aimes, & tu lui pardonnes, reprit l'Inca. Reçois sa main. Et toi, dit-il à Mayobé, cède-lui son amante ; & pour te consoler, regarde : celle-ci n'est-elle pas assez belle ? — Ah ! si belle, qu'Osaï même ne l'efface point à mes yeux, dit le jeune homme. — Eh bien, si tu lui plais, je te la donne, dit le Prince. Y consentez-vous, Elina ? — Je le veux bien, dit-elle, pourvu qu'il ne s'afflige pas : car c'est la joie du mari qui fait la gloire de la femme. Ma mère me l'a dit souvent, & mon cœur me le dit aussi ».

Tels étoient, parmi ce bon Peuple, les plus grands troubles de l'amour.

Au milieu des chants & des danses qui

précédoient les sacrifices, un prodige parut dans l'air; & il attira tous les yeux On vit un aigle assailli & déchiré par des milans, qui, tour à tour, fondoient sur lui d'un vol rapide (a). L'aigle, après s'être débattu sous leurs griffes tranchantes, tombe, épuisé de sang, au pied du trône de l'Inca & au milieu de sa famille. Le Roi, comme le Peuple, en fut d'abord saisi d'étonnement & de frayeur; mais avec cette fermeté qui ne l'abandonnoit jamais: «Pontife, dit-il, immolez sur l'autel du Soleil mon père, cet oiseau, l'image frappante de l'ennemi qui nous menace, & qui vient tomber sous nos coups».

Le Pontife invita le Prince à venir dans le sanctuaire. «Je vous suis, lui dit Huascar; mais cachez la frayeur qui se peint sur votre visage. Le vulgaire n'a pas besoin qu'on l'avertisse de trembler».

«Regardez, lui dit le Pontife avant que d'entrer dans le temple, ces trois

(a) Ce trait est pris de Garcilasso.

cercles empreints ſur le front pâliſſant de l'épouſe du Soleil ». La Lune ſe levoit alors ſur l'horizon ; & l'Inca vit diſtinctément trois cercles marqués ſur ſon diſque, l'un couleur de ſang, l'autre noir, l'autre nébuleux, & ſemblable à un trace de fumée.

« Prince, lui dit le Prêtre, ne nous déguiſons pas la vérité de ces préſages. Ce cercle de ſang eſt la guerre ; le cercle noir annonce les revers ; & ce trait de fumée, plus effrayant encore, eſt le préſage de la ruine ».

« Le Soleil, lui dit le Monarque, vous a-t-il révélé ce malheureux avenir ? — Je l'entrevois, dit le Pontife ; le Soleil ne m'a point parlé. — Laiſſez-moi donc, reprit l'Inca, le dernier bien qui reſte à l'homme, l'eſpérance, qui l'encourage & le ſoutient dans ſes malheurs. Tout ce qui peut n'être qu'un jeu, qu'un accident de la nature, ne ſe doit jamais expliquer comme un ſigne prodigieux, à moins qu'il ne ſoit à propos d'en intimider le vulgaire. Ce n'eſt pas ici le moment ».

CHAPITRE XXXI.

HUASCAR, loin de laiſſer paroître le trouble élevé dans ſon ame, ſe montra aux yeux d'Alonzo plus ferme & plus réſolu que jamais; il le mena le lendemain dans ces jardins (*a*) éblouiſſans, où l'on voyoit, imités en or & avec aſſez d'induſtrie, les plantes, les fleurs, & les fruits qui naiſſent dans ces climats. Ce qui eût été parmi nous un exemple inoui de luxe, n'annonçoit là que l'abondance & l'inutilité de l'or.

De ces jardins, où l'art s'étoit joué à copier la nature, l'Inca fit paſſer Alonzo dans ceux où la nature même étaloit ſes propres richeſſes. Ils occupoient un vallon charmant, au bord du fleuve Apurimac. Ces jardins étoient l'abrégé des campagnes du Nouveau Monde. Des touf-

(*a*) Ceci eſt hiſtorique.

ses d'arbres majestueux, associant leurs ombres, mariant leurs rameaux, formoient, par la variété de leur bois & de leur feuillage, un mélange rare & frappant. Plus loin, des bosquets, composés d'arbustes couronnés de fleurs, attiroient & charmoient la vue. Là, des prairies odorantes répandoient les plus doux parfums. Ici les arbres d'un verger, ployant sous le poids de leurs fruits, étendoient & ployoient leurs branches au devant de la main dont ils sollicitoient le choix. Là, des plantes, d'une vertu ou d'une saveur précieuse, sembloient présenter à l'envi des secours à la maladie & des plaisirs à la santé.

Alonzo parcouroit ces jardins enchantés, d'un œil triste & compatissant. « Ces beaux lieux, disoit-il, ces asiles sacrés de la paix & de la sagesse seront-ils violés par nos brigands d'Europe ? & sous la hache impie les verrai-je tomber, ces arbres dont l'antique ombrage a couvert la tête des Rois » ?

Non loin de Cusco est un lac que le

Peuple Indien révère : car ce fut, dit-on, sur ses bords que Manco descendit avec Oello sa compagne ; & au milieu du lac est une île riante, où les Incas ont élevé un superbe temple au Soleil. Cette île est un lieu de délices ; & sa fertilité semble tenir de l'enchantement. Ni les prairies de Chita, où l'on voyoit bondir les troupeaux du Soleil, ni les champs de Colcampara, dont la moisson lui étoit consacrée, ni la vallée le Youcaï, qu'on appeloit le jardin de l'Empire, n'égaloient cette île en beauté. Là, mûrissoient les fruits les plus délicieux ; là, se recueilloit le maïs, dont la main des Vierges choisies faisoit le pain des sacrifices.

Le Roi voulut aussi lui-même y conduire Alonzo. Le jeune Castillan ne pouvoit se lasser d'y admirer, à chaque pas, les prodiges de la culture.

Il vit les Prêtres du Soleil labourer eux-mêmes leurs champs. Il s'adresse à l'un d'eux, que sa vieillesse & son air vénérable lui avoient fait remarquer.

« Inca, lui dit-il, feroit-ce à vous de vaquer à ces durs travaux ? N'en êtes-vous pas difpenfé par votre miniftère augufte ? & n'eft-ce point le profâner, que de vous dégrader ainfi » ?

Quoiqu'Alonzo parlât la langue des Incas, celui-ci crut ne pas l'entendre. Appuyé fur fa bêche, il le regarde avec étonnement. « Jeune homme, lui dit-il, que me demandes-tu ? & que vois-tu d'aviliffant dans l'art de rendre la terre fertile ? Ne fais-tu pas que, fans cet art divin, les hommes, épars dans les bois, feroient encore réduits à difputer la proie aux animaux fauvages ? Souviens-toi que l'agriculture a fondé la fociété, & qu'elle a, de fes nobles mains, élevé nos murs & nos temples ».

« Ces avantages, dit Alonzo, honorent l'inventeur de l'art, mais l'exercice n'en eft pas moins humiliant & bas, autant qu'il eft pénible : c'eft du moins ainfi que l'on penfe dans les climats où je fuis né ».

« Dans vos climats, dit le vieillard, il doit

doit être honteux de vivre, puiſqu'on attache de la honte à travailler pour ſe nourrir. Ce travail, ſans doute, eſt pénible, & c'eſt pour cela que chacun y doit contribuer; mais il eſt honorable autant qu'il eſt utile; & parmi nous, rien ne dégrade que le vice & l'oiſiveté ».

« Il eſt étrange cependant, reprit Alonzo, que des mains qui ſe conſacrent aux autels, & qui viennent d'y préſenter les parfums & les ſacrifices, prennent, l'inſtant d'après, la bêche & le hoyau, & que la terre ſoit labourée par les enfans du Soleil ».

« Les enfans du Soleil font ce que fait leur père, dit le Prêtre. Ne vois-tu pas qu'il eſt tout le jour occupé à fertiliſer nos campagnes? Tu l'admires dans ſes bienfaits, & tu reproches à ſes enfans de l'imiter dans leurs travaux » !

Le jeune Eſpagnol, confondu, inſiſtoit cependant encore. « Mais le Peuple, dit-il, n'eſt-il pas obligé de cultiver pour vous les champs qui vous nourriſſent »?

» Le Peuple eſt obligé de venir à notre aide, dit le vieillard; mais c'eſt à nous d'être avares de ſa ſueur ».

« Vous avez, dit Alonzo, de quoi payer ſes peines; & votre ſuperflu . . . —Nous n'en avons jamais, dit le vieillard. — Comment ! ces richeſſes immenſes ! — Ces richeſſes ont leur emploi. Si tu as vu nos ſacrifices, ils conſiſtent dans une offrande pure, dont la plus légère partie eſt conſumée ſur l'autel : le reſte en eſt diſtribué au Peuple. Tel eſt l'emploi que le Soleil veut que l'on faſſe de ſes biens. C'eſt lui rendre le culte le plus digne de lui : c'eſt ſur-tout à ce caractère que l'on reconnoît ſes enfans. Nos beſoins ſatisfaits, le reſte de nos biens n'eſt plus à nous : c'eſt l'apanage de l'orphelin & de l'infirme. Le Prince en eſt dépoſitaire ; c'eſt à lui de le diſpenſer : car perſonne ne doit mieux connoître les beſoins du Peuple, que le père du Peuple ».

« Mais, en vous dépouillant ainſi, ne retranchez-vous point de la vénération qu'auroit pour vous la multitude, ſi

elle vous voyoit vous-mêmes repandre avec magnificence ces richesses, qui vous échappent obscurément & sans éclat » ?

Le sage vieillard, à ces mots, sourit modestement, & ses mains reprirent la bêche.

Pardonnez, lui dit Alonzo, à l'imprudence de mon âge : je vois que je vous fais pitié ; mais je ne cherche qu'à m'instruire ».

« Mon ami, lui dit le vieillard, je ne sais si le faste & la magnificence inspireroient autant de vénération que la simplicité d'une vie innocente ; mais ce seroit une raison de plus de nous dépouiller de nos biens : car, en nous flattant d'être aimés & honorés pour nos richesses, nous nous dispenserions peut-être de nous décorer de vertus ».

Alonzo quitta le vieillard, attendri de sa piété, & pénétré de sa sagesse.

Il témoigna le désir de voir les sources de cet or, dont l'abondance l'étonnoit ; & l'Inca voulut bien lui-même l'accompagner sur l'Abitanis, la plus riche

des mines que l'on connût encore. Un Peuple nombreux, répandu ſur la croupe de la montagne, y travailloit à tirer l'or des veines du rocher, mais avec indolence. Alonzo s'aperçut qu'à peine on daignoit effleurer la terre, & qu'on abandonnoit les veines les plus riches, dès qu'il falloit s'enſevelir pour les ſuivre dans leurs rameaux. « Ah ! dit-il, que les Caſtillans pouſſeront ces travaux avec bien plus d'ardeur ! Peuple timide & foible, ils te feront pénétrer dans les entrailles de la terre, en déchirer les flancs, en ſonder les abîmes, t'y creuſer un vaſte tombeau. Encore n'aſſouviras-tu point leur impitoyable avarice. Tes maîtres opulens, pareſſeux, & ſuperbes, deviendront tributaires des talens & des arts de leurs laborieux voiſins; ils verſeront dans l'Europe les tréſors de l'Amérique ; & ce ſera comme le bitume jeté dans la fournaiſe ardente : la cupidité, irritée par la richeſſe & par le luxe, s'étonnera de voir ſes beſoins renaiſſans ramener toujours l'indigence : l'or, en s'accumulant,

s'avilira bientôt lui-même ; le prix du travail, en croiſſant, ſuivra le progrès des richeſſes ; leur ſtérile abondance, dans des mains plus avides, fera moins que leur rareté ; & toi, malheureux Peuple, & ta poſtérité, vous aurez péri dans ces mines, épuiſées par vos travaux, ſans avoir enrichi l'Europe. Hélas ! peut-être même en aurez vous accru la misère avec les beſoins, & les malheurs avec les crimes ».

CHAPITRE XXXII.

ALONZO, de retour à la ville du Soleil, y reçut la réponse d'Ataliba ; elle étoit conçue en ces mots : « Si le Roi de Cusco a oublié la volonté de son père, celui de Quito s'en souvient. Il desire d'être l'ami & l'allié de son frère, mais il ne sera jamais au nombre de ses vassaux ».

Le jeune Ambassadeur, qui voyoit le moment où la guerre alloit s'allumer, voulut préparer Huascar au refus de l'Inca son frère ; & l'ayant attiré au temple où étoient les tombeaux des Rois : « Explique-moi, lui dit-il, Inca, par quel privilége ton père est le seul, entre tous ces Rois, qui regarde en face l'image du Soleil ? — C'est comme son enfant chéri, lui répondit l'Inca, qu'il a seul cette gloire. — *Son enfant chéri* ! N'est-ce pas la complaisance & le mensonge qui

l'ont décoré de ce titre? — Tout son Peuple le lui a donné, & tout un Peuple n'est point flatteur. — Crois-moi, fais cesser, dit Alonzo, cette injuste distinction : tu sais bien qu'il n'en est pas digne. — Etranger, dit l'Inca, respecte & ma présence & sa mémoire. — Comment veux-tu, reprit Alonzo, que je respecte un Roi que son fils va demain déclarer insensé, parjure, & sacrilége? N'a-t-il pas couronné ton frère? n'a-t-il pas violé les lois? Celui dont les derniers soupirs ont allumé les feux de la guerre civile entre les enfans du Soleil, a-t-il mérité d'avoir place dans le temple du Soleil & de le regarder en face? Ou tu es injuste, ou il le fut : la guerre est ton crime, ou le sien. Choisis : car le Roi de Quito est résolu de s'en tenir à la volonté de son père ».

Un coursier fougueux & superbe n'est pas plus étonné du frein qu'un maître habile & courageux lui a mis pour la première fois, que ne le fut le fier Inca, de l'intérêt puissant qu'opposoit Alonzo

à ſa colère impétueuſe. « Tu as donc reçu, dit-il au jeune Caſtillan, la réponſe de ce rebelle ? — Oui, dit Alonzo, &, grace au ciel, il eſt digne, par ſa conſtance, d'être ton ami & le mien. Je le déſavouerois, ſi, légitime Roi, il ſe fût rendu tributaire ».

Huaſcar, plein de colère, rentra dans ſon Palais. Le reſſentiment, la vengeance furent les premiers mouvemens qui s'élevèrent dans ſon cœur. Mais en y cédant, il falloit déshonorer ſon père, outrager ſa mémoire; c'étoit, dans les mœurs des Incas, le comble de l'impiété. La nature ſe ſoulevoit à cette effroyable penſée; & l'ame d'Huaſcar, tour à tour emportée par deux ſentimens oppoſés, ne ſavoit, dans le trouble où elle étoit plongée, auquel des deux s'abandonner.

Ce fut dans ce combat pénible que ſon épouſe favorite, la belle & modeſte Idali, le trouva livré à lui-même, & ſi violemment agité, qu'elle n'approcha qu'en tremblant. Idali menoit par la main le jeune Xaïra, ſon fils, deſtiné à l'Empire;

& ſes yeux, tendrement baiſſés ſur cet enfant, verſoient des pleurs. Le Roi, levant ſur elle un regard triſte & ſombre, la voit pleurer, lui tend la main, & lui demande le ſujet de ſes larmes. « Hélas ! je ſuis tremblante, lui dit-elle. J'étois avec mon fils; je careſſois l'image d'un époux adoré. Ocello, votre auguſte mère, arrive pâle & déſolée, le trouble & l'effroi dans les yeux. Tendre & malheureuſe Idali ! m'a-t-elle dit, tu te complais dans cet enfant, ton unique eſpérance; tu t'applaudis de ſa deſtinée; mais, hélas! qu'elle eſt incertaine, & que le droit qui l'appelle à l'Empire eſt mal aſſuré déſormais! Voilà qu'une paix odieuſe met la volonté des Incas à la place de nos lois ſaintes; & l'exemple une fois donné, tout leur ſera permis. Le caprice d'un homme, l'adreſſe d'une femme, le charme de la nouveauté, la ſéduction d'un moment ſuffit pour renverſer toutes nos eſpérances. Le ſceptre des Incas paſſera dans les mains de celle qui aura ſurpris un

dernier mouvement d'amour ou de foiblesse. Le fils de l'Etrangère couronné dans Quito, & reconnu Roi légitime, rien ne peut plus être sacré. Ah! cher enfant, a-t-elle dit encore en pressant mon fils dans ses bras, puisse ton père, après avoir autorisé le parjure de ton aïeul, ne pas s'en prévaloir lui-même! Ainsi a parlé votre mère; & elle demande à vous voir».

A l'instant Ocello parut; & aux reproches de l'Inca, qui s'offensoit de ses alarmes, elle ne répondit qu'en l'accablant lui-même des reproches les plus amers.

Rivale de Zulma, rivale abandonnée, elle gardoit au fils la haîne qu'elle avoit eue pour la mère. Le nom d'Ataliba lui étoit odieux. L'amour jaloux a beau s'affoiblir avec l'âge; même en mourant, il laisse son venin dans la plaie: on cesse d'aimer l'infidèle; on ne cesse point de haïr l'objet de l'infidélité. C'est avec cette haîne pour le sang de Zulma, que la

plus fière des Pallas (*a*) s'efforça d'animer son fils à la vengeance.

« Eh bien, venez-vous, lui dit-elle, de céder à l'orgueil rebelle de l'usurpateur de vos droits ? Venez-vous d'annoncer au monde que les lois du Soleil doivent toutes fléchir devant les volontés d'un homme ? que l'ivresse, l'égarement, le caprice d'un Roi fait le sort d'un Etat ? qu'un père injuste peut exclure son fils de l'héritage auquel la nature l'appelle, & en disposer à son gré » ?

« Je suis loin d'applaudir, lui répondit l'Inca, à ces dangereuses maximes ; & si je dissimule l'iniquité d'un père, croyez que je m'y vois forcé ». Alors il lui dit les raisons qui s'opposoient à son ressentiment ».

« Ces raisons spécieuses, lui répliqua sa mère, m'en cachent deux, que je pénètre, & que vous n'osez avouer. L'une est l'espoir, qu'à votre tour il vous sera

---

(*a*) C'est le nom qu'on donnoit aux femmes du sang royal.

permis de mettre la passion à la place des lois ; & déjà de fières rivales partagent entre leurs enfans les débris de votre héritage & de l'Empire du Soleil. L'autre raison qui vous retient, c'est l'indolence & la mollesse, la peine de prendre les armes, & la frayeur d'être vaincu : ainsi du moins va le penser tout un Peuple, témoin de cette paix infame ; & de vaines raisons ne l'éblouiront pas. Le règne de tous vos aïeux a été marqué par la gloire ; le vôtre le sera par une honte ineffaçable. Cet Empire qu'ils ont fondé, qu'ils ont étendu, affermi par leur courage & leur constance, vous, par votre foiblesse, vous l'aurez dégradé, vous en aurez hâté la décadence & la ruine ; le sang aura perdu ses droits ; & le premier exemple de ce lâche abandon, c'est mon fils qui l'aura donné ! Est-ce-là honorer la mémoire d'un père ? & pour lui, & pour vos aïeux, & pour ce Dieu lui-même, dont vous êtes issu, le plus coupable des outrages, n'est-ce pas d'avilir leur sang ? Si votre père eut

des vertus, imitez-les : s'il eut un moment de foibleſſe, avouez, en la réparant, ce que vous ne pouvez cacher, qu'il fut homme, fragile, & une fois séduit par les careſſes d'une femme ; & après cet aveu, faites céder aux lois, qui ſont toujours ſages & juſtes, la paſſion, qui eſt aveugle, & le caprice paſſager, que le regret déſavoue & condamne ».

L'Inca voulut inſiſter ſur les maux qu'entraînoit la guerre civile. « Non, non, dit-elle ; allez ſouſcrire à cette paix déshonorante que l'uſurpateur vous impoſe ; & s'il le faut, pour le fléchir, mettez votre ſceptre à ſes pieds. O malheureux enfant ! s'écria-t-elle enfin en embraſſant le jeune Prince, que je te plains ! & qui m'eût dit qu'un jour tu aurois à rougir de ton père » ! A ces mots, elle s'éloigna.

L'Inca, mortellement bleſſé de ces reproches, ſortit, & fit dire à l'inſtant à l'Ambaſſadeur de Quito, que la guerre

étoit déclarée, & qu'il se hâtât de partir. Alonzo lui fit demander qu'il voulût bien le voir encore; mais ses instances furent vaines, & le soir même il fut remmené au delà de l'Abancaï.

CHAPITRE XXXIII.

ATALIBA fut conſterné, quand il apprit le mauvais ſuccès de l'entremiſe d'Alonzo. Il s'enferme ſeul avec lui ; & après l'avoir entendu : « Roi ſuperbe, s'écria-t-il, rien ne peut donc te fléchir ; tu veux ou ma honte, ou ma perte ! Le ciel eſt plus juſte que toi, & il punira ton orgueil ». A ces mots, ſe précipitant dans les bras du jeune Eſpagnol : « O mon ami ! dit-il, que de ſang tu vas voir répandre ! Nos Peuples égorgés l'un par l'autre ! ..... Il l'aura voulu, il ſera ſatisfait ; mais la peine ſuivra le crime ».

« Diſpoſe de moi, lui dit Alonzo. Avec la même ardeur que j'implorois la paix, laiſſe-moi repouſſer la guerre ; & quel que ſoit le ſort des armes, permets à ton ami de vaincre, ou de mourir à tes côtés ».

« Non, dit le Prince en l'embrassant, je ne veux point t'associer aux forfaits d'une guerre impie. Garde-moi ta valeur pour des périls dignes de toi. Tu n'es pas fait, sensible & vertueux jeune homme, pour commander des parricides. C'est bien assez que j'y sois condamné. Toi seul, & quelques vrais amis à qui j'ai confié mes peines, vous lisez au fond de mon cœur. Le reste du monde, en voyant la discorde armer les deux frères, confondra l'innocent avec le criminel. Laisse-moi ma honte à moi seul; & ménage tes jours, pour ne partager que ma gloire ».

Orozimbo & ses Mexicains, Capana & ses Sauvages vouloient aussi s'armer pour sa défense. Mais il les refusa de même; & il ne leur permit, comme au jeune Espagnol, que de l'accompagner jusqu'aux champs d'Alausi, sur les confins des deux Royaumes.

Cependant, à l'un des sommets du mont Ilinissa, l'Inca de Quito fit arborer l'étendard de la guerre; & ses Peuples,

à

à ce ſignal, ſe mirent tous en mouvement.

C'eſt dans les fertiles plaines de Riobamba qu'ils s'aſſemblent; & les premiers qui ſe préſentent, ſont les Peuples de ces campagnes, qu'enferment, du nord au midi, deux longues chaînes de montagnes : vallons délicieux, & plus voiſins du ciel que la cîme des Pyrénées (*a*).

Du pied du Sangaï, dont le ſommet brûlant fume ſans ceſſe au deſſus des nuages, du mugiſſant Cotopaxi (*b*), du terrible Latacunga (*c*), du Chimboraço,

---

(*a*) Le ſol du vallon de Quito eſt élevé au deſſus du niveau de la mer de quatorze cent ſoixante toiſes, c'eſt-à-dire, plus que le Canigou & le Pic du midi, les plus hautes montagnes des Pyrénées. (*M. de la Condamine.*)

(*b*) Ses éruptions ont été terribles en 1738, 1743, 1744, 1750, & 1753. En 1753, la flamme s'élevoit à cinq cents toiſes au deſſus du ſommet de la montagne. En 1743, le bruit de l'éruption ſe fit entendre à cent vingt lieues. Le volcan a lancé à trois lieues dans la plaine des éclats de rocher de douze à quinze toiſes cubes. (*Idem.*)

(*c*) En 1738, le tremblement de cette mon-

près duquel l'Emus, le Caucase, l'Atlas, ne seroient que d'humbles collines (*a*), du Cayambur, qui, noirci de bitume, le dispute au Chimboraço, tous ces Peuples courent aux armes pour la défense de leur Roi.

Des régions du nord s'avancent ceux d'Ibara & de Carangué, Peuple indigent, fourbe & féroce, avant qu'il eût été dompté, mais depuis heureux & fidèle. Il avoit jadis égorgé sur l'autel de ses Dieux, & dévoré dans ses festins les Incas qu'on lui avoit laissés pour l'apprivoiser & l'instruire. Ce crime fut suivi d'un châtiment épouvantable; & le lac où furent jetés les corps mutilés des perfides (*b*), s'est appelé le lac de sang (*c*).

---

tagne renversa le bourg de son nom & celui de Hambato. Les habitans furent presque tous ensevelis sous les ruines.

(*a*) La hauteur du Chimboraço est de trois mille deux cent vingt toises au dessus du niveau de la mer.

(*b*) Au nombre de deux mille selon Garcilasso, & de vingt mille selon Pédro de Cieça.

(*c*) *Yahuar-Cocha.*

A ce Peuple se joint celui d'Otovalo, pays fertile (*a*), & sillonné de mille ruisseaux, qui, sous un ciel brûlant, répandent dans les plaines une salutaire fraîcheur.

Des rivages du couchant, depuis Acatamès jusques aux champs de Sullana, tous les peuples de ces vallées qu'arrosent l'Emeraude, la Saya, le Dolé, & les rameaux du fleuve dont la rapidité refoule les flots du golfe de Tumbès, viennent, le carquois sur l'épaule & la lance à la main, se rendre où l'Inca les appelle ; & dès qu'il les voit assemblés (*b*) il leur parle en ces mots :

« Peuple que mon père a soumis par ses bienfaits autant que par ses armes, vous souvient-il de l'avoir vu, avec ses cheveux blancs & son air vénérable, s'asseoir au milieu de vous, & vous dire : Soyez heureux ; c'est tout le prix de ma victoire ? Il est mort ce bon Roi ; il a

(*a*) La terre y produit cent cinquante pour un.
(*b*) Ils étoient au nombre de 30,000.

laissé deux fils, & il leur a dit en mourant : Régnez en paix, l'un au midi, & l'autre au nord de mon Empire. Mon frère, alors content de ce partage, a dit à ce père expirant : Ta volonté sera pour nous une loi sainte. Il l'a dit, & il se dément, & il prétend me dépouiller de l'héritage de mon père. Peuples, je vous prends pour mes juges. Abandonnez-moi, si j'ai tort ; si j'ai raison, défendez-moi. — Tu as raison, s'écrièrent-ils d'une commune voix ; & nous embrassons ta défense. — Voilà mon fils, reprit l'Inca, celui qui me doit succéder, & me surpasser en sagesse ; car il a, comme moi, l'exemple des Rois nos aïeux, & de plus il aura le mien. — Qu'il vive, répondent ces Peuples ; & quand tu ne seras plus, qu'il nous rappelle son père. — Venez donc, poursuivit l'Inca, défendre mes droits & les siens. Mon frère, plus puissant que moi, me dédaigne, & fait à loisir les apprêts d'une guerre dont sans doute il se flatte que le signal me fait trembler ; je veux le prévenir,

avant qu'il ait pu raſſembler ſes forces. Demain nous marchons à Cuſco ».

Dès le jour ſuivant, il s'avance, par les champs d'Alauſi, vers les murs de Cannare, ville célèbre encore par ſa magnificence & par ſes tréſors enfouis. Les Incas, en la décorant de murs, de palais, & de temples, en avoient fait une forteresse, pour dominer ſur les Chancas.

Cette nation des Chancas, nombreuſe, aguerrie, & puiſſante, embraſſe une foule de Peuples. Les uns, comme ceux de Curampa, de Quinvala & de Tacmar, fiers de ſe croire iſſus du lion, qu'adoroient leurs pères, ſe préſentent, encore vêtus de la dépouille de leur Dieu, le front couvert de ſa crinière, & portant dans les yeux ſon orgueil menaçant. D'autres, comme ceux de Sulla, de Vilca, d'Hanco, d'Urimarca, ſe vantent d'être nés, ceux-là d'une montagne, ceux-ci d'une caverne, ou d'un lac, ou d'un fleuve, à qui leurs pères immoloient les premiers nés de leurs enfans. Ce culte horrible eſt aboli ; mais on n'a pu les

détromper de leur fabuleuse origine ; & cette erreur soutient leur courage guerrier.

A l'approche d'Ataliba, ces Peuples, surpris sans défense, lui firent demander pourquoi, les armes à la main, il pénétroit dans leur pays ? « Je vais, leur répondit l'Inca, supplier le Roi de Cusco de m'accorder son alliance, & lui jurer, s'il y consent, sur le tombeau de notre père, une inviolable amitié ».

Rien ne ressembloit moins à un Roi suppliant, que ce Prince à la tête d'une puissante armée ; mais on fit semblant de le croire ; & trompé par les apparences, il alloit passer plus avant, lorsqu'il vit entrer dans sa tente l'un des Caciques du pays. Ce Cacique, qu'avoit blessé l'orgueil de l'Inca de Cusco, salue Ataliba, & lui tient ce langage : « Tu crois passer en sûreté chez un Peuple à qui tu défends qu'on fasse injure & violence ; apprends que dans un conseil, où je viens d'assister, on a conspiré contre toi. Je t'aime, parce qu'on m'assure que tu es affable & bon ; & je hais ton rival,

parce qu'il eſt dur & ſuperbe. Il m'a humilié. Je ſuis fils du lion ; je ne veux pas qu'on m'humilie ».

Ataliba rendit grâce au Cacique, & conſulta ſes Lieutenans ſur l'avis qu'il avoit reçu. Ses Lieutenans étoient Palmore & Corambé, tous deux nourris dans les combats, ſous les drapeaux du Roi ſon père, & révérés des troupes, qu'ils avoient aguerries dans la conquête de Quito. « Prince, lui dit l'un d'eux, voyez ces plaines où s'élèvent des monceaux d'oſſemens enſevelis ſous l'herbe ; ce ſont les reſtes honorables de vingt mille Chancas, morts dans une bataille (*a*) en défendant leur liberté. Leurs enfans ne ſont point des hommes ſans courage. Vainqueurs, nous leur imposerons, je le crois ; mais le ſort des

(*a*) Sous le règne de l'Inca Roca : il reſta ſur la place trente mille hommes, huit mille du côté des Incas. La plaine Saſcahuana, ou ſe donna cette bataille, fut appelée *Yahuar-Pampa*, *Campagne de ſang*. Voyez le Chapitre 30.

combats eſt trompeur ; & celui-là eſt inſenſé qui n'en prévoit pas l'inconſtance. J'oſe eſpèrer de vaincre, ſans me diſſimuler que nous pouvons être vaincus ; & alors je les vois, ces Peuples, enhardis par notre défaite, tomber ſur une armée éparſe & fugitive, & achever de l'accabler. Ne négligez donc pas l'avis de ce Cacique. La forteresſe de Cannare eſt un point d'appui, de défenſe, & de ralliement au beſoin. Ce poſte, auquel le ſalut de l'armée eſt attaché, ne peut être remis en des mains trop fidelles ; &, ſi j'oſe le dire, Inca, c'eſt à vous-même à le garder ».

L'Inca ne vit, dans ce conſeil prudent, que l'intention de le laiſſer en un lieu sûr ; & il le prit pour une offenſe. « Si ma préſence vous fait ombrage, dit-il à Corambé, vous me connoiſſez mal. Votre âge, vos exploits, l'eſtime de mon père, vous ont acquis ma confiance ; & je n'ai jamais ſu la donner à demi. Vous commanderez ; je ſerai votre premier ſoldat : on apprendra de moi à

vous obéir avec zèle ; & si la victoire est à nous, n'ayez pas peur que votre Roi vous en dérobe le mérite. Quant au soin de mes jours, ce n'est pas le moment de nous en occuper. Ce sont mes droits qu'on va défendre ; il seroit honteux que, sans moi, l'on combattît pour moi. Ne me parlez donc plus de me tenir loin des combats ».

« Non, Prince, lui dit Corambé, je vous servirois mal, si je vous croyois lâche ; mais moi, vous me croyez jaloux & envieux de votre gloire. Vous vous reprocherez d'avoir fait cette injure au zèle d'un ami, que votre père a mieux connu ».

« Ah ! généreux vieillard, pardonne, lui dit l'Inca en l'embrassant. J'ai été un moment injuste. Mais pourquoi vouloir me laisser oisif à l'ombre de ces murs » ?

« J'y resterai, lui dit Corambé. Laissez-moi trois mille hommes, & ces vaillans Caciques, & cet Etranger, qui, comme eux, ne demande, qu'à vous servir ».

L'Inca n'hésita point. Alonzo, Capana, le vaillant Orozimbo, les Sauvages, les Mexicains applaudirent tous avec joie, résolus de verser leur sang pour la défense de l'Inca. Ayant donc laissé avec eux trois mille hommes d'élite dans les murs de Cannare, il fit avancer son armée vers les champs de Tumibamba.

CHAPITRE XXXIV.

CEPENDANT le Roi de Cuſco ſe hâtoit d'aſſembler ſes troupes ; & tous les peuples d'alentour quittoient leurs champs, voloient aux armes, & ſe rendoient auprès de lui.

Des bords de ce lac célèbre (*u*) où Manco deſcendit, les peuples d'Aſſilo, d'Avancani, d'Uma, d'Urco, de Cayavir, de Mullaina, d'Aſſan, de Cancola & d'Hillavi, compris ſous le nom de Collas, quittent leurs rians pâturages, où ils adoroient autrefois un belier blanc, comme le Dieu de leurs troupeaux & la ſource de leurs richeſſes. Ils ſe diſent nés de ce lac que leurs cabanes environnent ; & c'eſt le Léthé, où leurs ames ſe replongent après la vie, pour revoir un jour la lumière, & paſſer dans de nouveaux corps.

(1) Le lac de Collao.

De ſon côté s'avance la fière & courageuſe nation des Charcas. C'eſt la raiſon qui l'a ſoumiſe, & non pas la force des armes. Lorſque les Incas lui annoncèrent qu'ils venoient lui donner des lois, ſes jeunes guerriers, pleins d'ardeur, demandèrent tous à combattre, & à mourir, s'il le falloit, pour la défenſe de leur liberté. Les vieillards leur firent l'éloge de la ſageſſe des Incas & de leur bonté généreuſe ; les armes leur tombèrent des mains ; & ils allèrent tous en foule ſe proſterner aux pieds de ce fils du Soleil qui vouloit bien régner ſur eux.

Plus ſage encore avoit été le vaillant Peuple de Chayanta. Sa réduction volontaire ſous la puiſſance des Incas eſt le modèle des bons conſeils. Le Prince qui l'alloit ſoumettre, lui fit dire qu'il lui apportoit des lois, des mœurs, une police, un culte, une façon de vivre enfin plus raiſonnable & plus heureuſe. « S'il eſt vrai, répondirent les Chayantas aux députés, votre Roi n'a pas beſoin

d'une armée pour nous réduire. Qu'il la laiſſe ſur nos frontières ; qu'il vienne, & qu'il nous perſuade ; nous lui ſerons ſoumis : c'eſt au plus ſage à commander. Mais qu'il promette auſſi de nous laiſſer en paix, ſi, après l'avoir entendu, nous ne voyons pas comme lui, à changer de culte & de mœurs, l'avantage qu'il nous annonce ». A des conditions ſi juſtes, l'Inca vint preſque ſans eſcorte ; il parla, il fut écouté ; & quand ce Peuple eut bien compris qu'il étoit utile pour lui de ſe ranger ſous les lois des Incas, il ſe ſoumit & rendit grâces. Tels étoient ces Sauvages, que les Européens n'ont cru pouvoir apprivoiſer que par le meurtre & l'eſclavage.

En plus petit nombre s'avancent les Peuples qui, vers l'orient, cultivent le pied des montagnes inacceſſibles des Antis. Leurs aïeux adoroient d'énormes couleuvres (*a*), dont ce pays ſauvage

---

(*a*) Elles ont juſqu'à vingt-cinq & trente pieds de longueur.

abonde. Ils adoroient aussi le tigre, à cause de sa cruauté. Ils en ont abjuré le culte, mais ils sont toujours gloire d'en porter la dépouille, & leur cœur n'en a point encore oublié la férocité. Chez les Antis, dont ils descendent, la mère, avant de présenter la mamelle à son nourrisson, la trempe dans le sang humain; afin qu'ayant sucé le sang avec le lait, les enfans en soient plus avides.

Du côté du nord, se replient vers les bord de l'Apurimac, les Peuples de Tumibamba, de Cassamarca, de Zamore, & cette nation farouche, dont les murs ont gardé le nom du Contour (*a*), le Dieu de ses pères. Un panache des plumes de cet oiseau terrible (*b*) distin-

(*a*) Cuntur-Marca.

(*b*) Il est noir & blanc comme la pie. La nature lui a refusé des serres; mais il a le bec si dur & si fort, que d'un seul coup il perce le cuir d'un taureau. Ses aîles déployées ont plus de vingt pieds d'étendue. Deux de ces oiseaux suffisent pour tuer un taureau, & pour le dévorer.

gue les enfans de ſes adorateurs, & flotte ſur leur tête altière.

Après eux vient l'élite des peuples de Sura, pays fertile, où germe l'or; de Rucana, où la beauté ſemble être un des dons du climat, tant la nature en eſt prodigue; & des champs de Pumalacta (*a*), autrefois repaire ſauvage des lions que l'homme adoroit.

Des plaines du couchant ſe raſſemblent en foule les vaillans peuples d'Imara, de Collapampa, de Quéva, par qui l'Empire fut ſauvé de la révolte des Chancas (*b*), & qui portent encore les marques de leur gloire. Ces marques ſont pour eux les mêmes que pour les enfans du Soleil (*c*).

Enfin venoient les habitans des riches vallées d'Yca, de Piſco, d'Acari, de

(*a*) Dépôt du lion.

(*b*) Sous l'Inca Roca. *Voyez* les Chapitres 30 & 34.

(*c*) Les cheveux coupés, les oreilles percées, & la frange *Lautu* ſur le front.

Nafca, de Rimac, docilement foumis ; & ceux d'Huaman, plus rebelles, mais enfin réduits à leur tour. Lorfqu'on leur avoit propofé de recevoir le culte & les lois des Incas, ils avoient répondu qu'ils adoroient la mer, divinité féconde & libérale ; qu'ils ne défendoient point aux peuples des montagnes d'adorer le Soleil, qui leur faifoit du bien, & dont la chaleur tempéroit l'âpreté de leurs froids climats ; mais que pour eux, qu'il confumoit & dont il brûloit les campagnes, ils n'en feroient jamais leur Dieu ; qu'ils étoient contens de leur roi comme de leur divinité, & qu'au prix de leur fang ils étoient réfolus à les défendre l'un & l'autre. La guerre fut longue & terrible ; mais l'ennemi, pour les réduire, ayant fait couper les canaux qui arrofoient leurs fillons arides, la néceffité fit la loi ; & la douce équité du règne des Incas juftifia leur violence.

Ces Nations à peine étoient rendues fous les murailles de Cufco, lorfqu'on apprit que le Roi de Quito s'avançoit vers

vers Tumibamba. Huascar vouloit aller l'attendre au passage du fleuve qui baigne ces campagnes. Mais la fortune le servit mieux que la prudence & le conseil.

Ataliba avoit passé le fleuve; & sur la colline opposée il vouloit établir son camp. Le jour penchoit vers son déclin. L'armée de Quito avoit fait une longue marche; & le soldat, excédé de fatigue, n'eût demandé que le repos. Mais ranimé par la voix de l'Inca, il montoit la colline avec sécurité. Tout à coup, sur la cîme, se présente en colonne l'armée du Roi de Cusco. A la vue de l'ennemi, elle se déploie; à l'instant le signal du combat se donne. L'avantage du lieu, du nombre, sur des troupes déjà vaincues par l'épuisement de leurs forces, rendit leur courage inutile. Ceux de Quito, vingt fois ralliés & rompus, ne durent leur salut qu'aux ombres de la nuit, qui favorisa leur retraite. Il fallut repasser le fleuve; & le Roi, qui voulut en personne protéger ce passage, s'étant laissé envelopper, fut pris & enlevé par l'ennemi.

Huaſcar dédaigna de le voir. « Il aura le ſort d'un rebelle, dit-il ; qu'on le garde avec ſoin dans le fort de Tumibamba ».

Ce déſaſtre porta la déſolation dans l'armée du Roi captif. Tout le camp étoit en tumulte. Le fils d'Ataliba y couroit éperdu, & crioit à ſes Peuples en leur tendant les bras : « Mes amis ! rendez-moi mon père ». Sa douleur, ſon égarement redoubloit encore la triſteſſe dont les eſprits étoient frappés.

Palmore affligé, mais tranquille, va au devant de Zoraï, & le ramenant dans ſa tente, lui dit : « Prince, modérez-vous ; rien n'eſt déſeſpéré. Vos Peuples ſont fidèles. Votre père eſt vivant. Il vous ſera rendu. — Vous me flattez, dit le jeune homme tremblant de frayeur & de joie. — Je ne vous flatte point ; il vous ſera rendu, dit le vieillard. Allez, & donnez à vos Peuples l'exemple de la fermeté ».

La nuit vint ; un ſilence morne, répandu dans toute l'armée, marquoit la

consternation. Palmore seul, enfermé dans sa tente, veillant & méditant, se disoit à lui-même : « Que ferai-je ? Si par la force je tente de délivrer mon Roi, je connois bien son ennemi, il le fera périr plutôt que de le rendre ; & si je laisse voir de l'irrésolution, de la foiblesse, & de la crainte, le découragement s'empare de l'armée : elle va tout abandonner ».

Comme il étoit plongé dans ces tristes pensées, un vieux soldat se présente à lui. « Me reconnois-tu ? lui dit-il. J'ai combattu sous tes enseignes dans la conquête de Quito. Tu vois encore mes cicatrices. Quand le Cacique de Tacmar fut vaincu, pris, & enfermé dans le fort de Tumibamba, je fus l'un de ses gardes. On vint pour l'enlever ; & par une longue caverne, on alloit percer sa prison. L'entreprise fut découverte ; & Tacmar, réduite à se rendre, obtint que son Cacique fût mis en liberté. La paix fit oublier la guerre ; & l'on négligea de combler le chemin creusé sous le fort : seu-

lement d'épais mangliers en dérobent l'entrée; mais elle m'eſt connue; & ſi la priſon de l'Inca eſt, comme je le crois, la priſon du Cacique, je ne veux que dix hommes d'un courage éprouvé, pour le délivrer cette nuit ».

Palmore applaudit à ſon zèle, lui dit de ſe choiſir lui-même des compagnons dignes de lui, & dans le plus profond ſilence il les voit s'éloigner du camp; mais il paſſe la nuit dans les plus cruelles alarmes. Il craint, il eſpère, il médite l'incertitude, l'apparence, le danger de l'événement. Il y va de la liberté & de la vie de ſon Roi. Il l'aura ſauvé ou perdu. Ce moment fatal en décide.

Cependant le Roi de Quito gémit ſous le poids de ſes chaînes, plus tourmenté par la penſée de ſes Peuples & de ſon fils, que par le ſentiment de ſon propre malheur.

Tout à coup, au milieu de ces réflexions où ſon ame étoit abîmée, il entend un bruit ſouterrain. Il écoute; ce bruit approche. Il ſent frémir la terre ſous

ses pas. Il recule, il la voit s'écrouler. A l'instant s'élève, comme d'un tombeau, un homme qui, sans lui parler, lui fait le geste du silence, & l'ayant saisi par la main, l'entraîne dans l'abîme qui vient de s'ouvrir devant lui. Ataliba, sans résistance, se livre à son guide; il le suit, &, à l'issue de la caverne, il se voit entouré de soldats qui lui disent : « Venez, Prince; vous êtes libre. Venez; vos Peuples vous attendent. Rendez-leur la vie & l'espoir. — Je suis libre! & par vous! O mes libérateurs, leur dit-il en les embrassant, que ne vous dois-je pas! Serai-je assez puissant pour vous récompenser jamais? Achevez. Il s'agit de frapper les esprits par l'apparence d'un prodige. Cachez-leur que c'est vous qui m'avez délivré ». Ils lui promettent le silence; &, à la faveur de la nuit, Ataliba passe le fleuve, arrive dans son camp, & pénètre sans bruit jusqu'à la tente de Palmore.

Le vieillard, qu'avoit épuisé le tourment de l'inquiétude, en revoyant son

maître, se jette à ses genoux. L'Inca le relève & l'embrasse. « Soldats, que l'un de vous, sans bruit, coure annoncer au Prince le retour de son père », dit Palmore; & l'instant d'après arrive, dans l'égarement de la surprise & de la joie, ce fils si tendre & si chéri. Les transports mutuels du jeune Inca & de son père furent interrompus, au réveil de l'armée, par les cris d'une multitude empressée à revoir son Roi. Il part; les cris redoublèrent : « Le voilà, c'est lui, c'est lui-même. Il est libre. Il nous est rendu.

Oui, Peuple, dit Ataliba, le Soleil mon père a trompé la vigilance de mes ennemis. Il m'a fait échapper des murs qui m'enfermoient. Ma délivrance est son ouvrage ».

A ce récit, la multitude ajoute (car elle aime à exagérer l'objet de son étonnement), elle ajoute qu'Ataliba, pour s'échapper de sa prison, a été changé en serpent (*a*). Ce bruit vole de bouche

(*a*) Ce trait-là est d'après l'Histoire.

en bouche. On le croit, & on le publie comme un ſigne éclatant de la faveur du ciel.

« Palmore, dit le Roi, voilà bien le moment de ſurprendre mes ennemis, & de réparer ma diſgrace ».

« Non, Prince, non, lui dit Palmore, vous ne vous expoſerez plus. C'eſt aſſez des frayeurs que cette nuit nous a cauſées. Allez vous joindre à ceux qui défendent Cannare, & me renvoyez Corambé ». Le Roi céda à ſes inſtances; & il fit appeler ſon fils.

« Prince, lui dit-il, je vous laiſſe ſous la conduite de mes amis, & ſous la garde de mes Peuples. Souvenez-vous de vos aïeux. Ils portèrent dans les combats une ſage intrépidité. Imitez leur prudence, ou plutôt conſultez celle des chefs qui vous commandent. Une ſage docilité pour les conſeils de ceux que les ans ont inſtruits, eſt la prudence de votre âge. Mes amis, dit-il à Palmore & aux guerriers qui l'entouroient, je vous le confie, & ſur lui je vous donne

les droits d'un père. Adieu, mon fils; reviens digne de toute ma tendresse». A ces mots, pressant dans ses bras ce jeune homme, dont la beauté, noble avec modestie, & fière avec douceur, étoit l'image de la vertu dans l'ingénue adolescence, le Roi laissa échapper quelques larmes; & fixant sur Palmore & sur les Caciques un regard qui leur exprimoit toute l'émotion de son cœur paternel, il leur remit son fils, & détourna les yeux.

CHAPITRE XXXV.

TANDIS qu'Ataliba, pour retourner à Cannare, traversoit les champs de Loxa, la révolte des Cannarins venoit d'éclater. Tout un Peuple environnoit la citadelle, & menaçoit de couper les canaux des fontaines qui l'abreuvoient. L'extrémité étoit pressante. Pour forcer ce peuple aguerri à lever le siége, il falloit sortir des murs, & l'attaquer, au risque d'être enveloppé & d'être accablé sous le nombre.

Alors parut le plus étonnant des phénomènes de la nature. L'astre adoré dans ces climats s'obscurcit tout à coup au milieu d'un ciel sans nuage. Une nuit soudaine & profonde investit la terre. L'ombre ne venoit point de l'orient ; elle tomba du haut des cieux, & enveloppa l'horizon. Un froid humide a saisi l'atmosphère. Les animaux, subitement privés

de la chaleur qui les anime, de la lumière qui les conduit, dans une immobilité morne, semblent se demander la cause de cette nuit inopinée. Leur instinct, qui compte les heures, leur dit que ce n'est pas encore celle de leur repos. Dans les bois, ils s'appellent d'une voix frémissante, étonnés de ne pas se voir ; dans les vallons, ils se rassemblent & se pressent en frissonnant. Les oiseaux, qui, sur la foi du jour, ont pris leur essor dans les airs, surpris par les ténèbres, ne savent où voler. La tourterelle se précipite au devant du vautour, qui s'épouvante à sa rencontre. Tout ce qui respire est saisi d'effroi. Les végétaux eux-mêmes se ressentent de cette crise universelle. On diroit que l'ame du monde va se dissiper ou s'éteindre ; & dans ses rameaux infinis, le fleuve immense de la vie semble avoir ralenti son cours.

Et l'homme !..... ah ! c'est pour lui que la réflexion ajoute aux frayeurs de l'instinct le trouble & les perplexités d'une

prévoyance impuiſſante. Aveugle & curieux, il ſe fait des fantômes de tout ce qu'il ne conçoit pas, & ſe remplit de noirs préſages, aimant mieux craindre qu'ignorer. Heureux, dans ce moment, les peuples à qui des Sages ont révélé les myſtères de la nature ! Ils ont vu ſans inquiétude l'aſtre du jour, à ſon midi, dérober ſa lumière au monde ; ſans inquiétude ils attendent l'inſtant marqué où notre globe ſortira de l'obſcurité. Mais comment exprimer la terreur, l'épouvante dont ce phénomène a frappé les adorateurs du Soleil ! Dans une pleine ſérénité, au moment où leur Dieu, dans toute ſa ſplendeur, s'élève au plus haut de ſa ſphère, il s'évanouit ! & la cauſe de ce prodige, & ſa durée, il l'ignorent profondément. La ville de Quito, la ville du Soleil, Cuſco, les camps des deux Incas, tout gémit, tout eſt conſterné.

A Cannare, une horreur ſubite avoit glacé tous les eſprits. Les aſſiégés, les aſſiégeants avoient le front dans la pouſſière. Alonzo, tranquille au milieu de

ces Indiens éperdus, obſervoit avec un étonnement mêlé de compaſſion, ce que peuvent ſur l'homme l'ignorance & la peur. Il voyoit pâlir & trembler les guerriers les plus intrépides. « Amis, dit-il, écoutez-moi. Le temps preſſe; il eſt important que votre erreur ſoit diſſipée. Ce qui ſe paſſe dans le ciel n'eſt point un prodige funeſte. Rien de plus naturel : vous l'allez concevoir, vous allez ceſſer de le craindre ». Les Indiens, que ce langage commence à raſſurer, prêtent une oreille attentive; & Alonzo pourſuit. « Lorſqu'à l'ombre d'une montagne, vous ne voyez point le Soleil; ſans vous en effrayer, vous dites : la montagne me le dérobe; ce n'eſt pas lui, c'eſt moi qui ſuis dans l'ombre; il eſt le même dans le ciel. Eh bien, au lieu d'une montagne, c'eſt un globe épais & ſolide, un monde ſemblable à la terre, qui dans ce moment paſſe au deſſous du Soleil. Mais ce monde, qui ſuit ſa route dans l'eſpace, va s'éloigner; & le Soleil va reparoître plus beau, plus brillant que

jamais. N'ayez donc plus de peur d'une ombre paſſagère, & profitez de l'épouvante dont vos ennemis ſont frappés ».

Le caractère de l'erreur, chez les Peuples du Nouveau Monde, eſt de n'avoir point de racines. Elle tient ſi peu aux eſprits, que le premier ſouffle de la vérité l'en détache. Ils l'ont priſe ſans examèn, ils l'abandonnent ſans réſiſtance. Alonzo, par le ſeul moyen d'une image claire & ſenſible a détrompé tous les eſprits, & a ranimé tous les cœurs. On vit en effet le Soleil qui, comme un cercle d'or brillant au bord de l'ombre, commençoit à ſe dégager. « Quoi ! ce n'eſt donc ni défaillance, ni colère dans notre Dieu ? s'écrièrent ils. A ces mots, Corambé achevant de diſſiper leur crainte : « Soldats, dit-il, j'ai déjà vu arriver ce qu'il nous annonce. Il eſt plus éclairé que nous. Hâtez-vous donc, prenez vos armes, ſortons, & chaſſons ces rebelles que la frayeur a déjà vaincus ».

Aux cris des aſſiégés, qui, dès le crépuſcule du jour renaiſſant, s'élançoient

hors des murs de la citadelle, les Cannarins s'abandonnèrent à une terreur insensée. On fit main basse sur leur camp ; un instant le mit en déroute ; & le Soleil, éclairant ces campagnes, les vit jonchées de mourans & de morts.

Alonzo, dans cette sortie, n'avoit point quitté Capana ; & à la tête des Sauvages, ils achevoient de dissiper les bataillons qu'ils avoient rompus, lorsqu'ils virent de loin un autre combat s'engager. «Voilà, je crois, dit Alonzo, une troupe de nos amis, sur qui les Cannarins se vengent. Volons à leur secours». Ils traversent la plaine avec la rapidité d'un vent orageux ; & un tourbillon de poussière marque la trace de leurs pas. Ils arrivent. C'étoit le Roi, c'étoit l'Inca lui-même, qu'une vaillante escorte environnoit, & défendoit contre une foule d'ennemis.

Au bandeau qui lui ceint la tête, à l'éclat de son bouclier, & plus encore à son courage, Alonzo reconnoît le Roi de Quito. L'éclair fend le nuage avec

moins de vîteſſe que le glaive du Caſtillan n'entr'ouvre l'épais bataillon qui preſſe Ataliba. Celui-ci voit Alonzo, & croit voir la victoire. Il ne ſe trompoit pas. Leurs efforts réunis enfoncent, repouſſent, renverſent tout ce qui s'oppoſe à leurs coups.

Dès que les Cannarins, diſperſés devant eux, ont pris la fuite, Ataliba, ſe jétant dans les bras d'Alonzo : « Qu'il m'eſt doux, lui dit-il, ô mon ami, de te devoir ma délivrance ! Mais je ſuis bleſſé. Je te laiſſe le ſoin de rallier mes troupes. Fais grace aux vaincus déſarmés ». A ces mots, pâle & chancelant, il ſe fit porter dans le fort.

Sa bleſſure étoit douloureuſe, mais elle ne fut pas mortelle. La gomme du mulli, ce baume précieux, dont la nature a fait préſent à ces climats, comme pour expier le crime d'y avoir fait germer l'or, ce baume, verſé dans la plaie, en fut la guériſon, & rendit ce malheureux Prince à la vie & à la douleur.

Corambé porta dans le camp la nou-

velle de la victoire de l'Inca sur les Cannarins. Mais Palmore voulut attendre qu'elle fût répandue dans le camp ennemi, & qu'elle y eût jeté l'alarme. Alors il s'y rendit lui-même ; & parlant au Roi de Cusco : « L'Inca ton frère, lui dit-il, t'a demandé la paix ; & tu lui as déclaré la guerre. Il est venu au devant de la guerre, & il demande encore la paix. Un moment d'imprudence, qui t'a donné sur nous l'avantage d'une surprise, ne nous a point découragés, & ne doit point t'enorgueillir. Nous souhaitons la paix, uniquement par amour de la paix, & par la juste horreur que nous fait la guerre civile. Inca, pèse bien ta réponse. Nos lances sont baissées, nos arcs sont détendus, la flèche de la mort repose dans le carquois ; songe, avant qu'elle soit tirée, aux malheurs qu'un mot de ta bouche peut prévenir, ou peut causer. C'est ici sur-tout que la parole est meurtrière, & que la langue d'un Roi est un dard à cent mille pointes. Tu réponds au Soleil ton père du sang de ses

ses enfans, & de celui de tes sujets. L'égalité, l'indépendance, mais la concorde & l'union, voilà ce que le Roi ton frère me charge de t'offrir & de te demander ».

Le Monarque lui répondit, que les Incas ses aïeux n'avoient jamais reçu la loi. Palmore, en gémissant, lui dit: «Eh bien, tu le veux!... A demain». Et il retourna dans son camp.

L'aube du jour vit les deux armées se déployer dans la campagne. C'étoit la première fois, depuis onze règnes, qu'on voyoit arborer, dans les deux camps, l'étendard de Manco. C'est le gage de la victoire; & le centre, où il est placé, est le point le plus important de l'attaque & de la défense.

Loin de ce centre périlleux, & sur une éminence, du côté de Cusco, étincelle, aux rayons du jour, le trône d'Huascar, porté par vingt Caciques, & ombragé d'un pavillon de plumes de mille couleurs. Huascar, du haut de ce trône, domine sur la campagne, & sem-

ble préſider au ſort du combat qui va ſe donner.

Les deux armées, d'un pas égal, marchent l'une à l'autre ; & ſoudain le cri de guerre de ces Peuples, ce mot formidable, *Illapa* (*a*), répété par cent mille voix, fait retentir les bois & les montagnes. A ce cri redoublé ſe joint le ſifflement des flèches qui vont ſe tremper dans le ſang.

Mais bientôt les carquois s'épuiſent ; & la flèche, dès ce moment, fait place au javelot, qui, lancé de plus près, porte des coups plus aſſurés. Bientôt on voit les bataillons flottans s'éclaircir & ſe reſſerrer pour remplir & cacher leurs vides. La douleur étouffe ſes cris, la mort eſt farouche & muette ; & pour ne pas donner à l'ennemi la joie d'entendre de honteuſes plaintes, l'Indien renferme en lui-même juſques à ſes derniers ſoupirs.

Au javelot ſuccèdent la hache & la

(*a*) On a déjà dit que ce mot ſignifioit *l'éclair, le tonnerre, & la foudre.*

maſſue : armes terribles chez des Peuples à qui le fer & le ſalpêtre, ces préſens des Furies, ſont encore inconnus. Juſques-là une égale intrépidité avoit rendu le combat douteux : la Victoire, incertaine entre les deux armées, planant ſur le champ de bataille, trempoit, des deux côtés, ſes aîles dans le ſang. Mais le moment de la mêlée fit voir quel avantage avoient des Peuples aguerris ſur des Peuples longtemps paiſibles. Ce que l'armée de Cuſco avoit de plus vaillant défendoit la colline. Le reſte, compoſé de Paſteurs amollis dans une douce oiſiveté, avoit l'avantage du nombre, qui ne peut balancer longtemps celui de la valeur. De nouveaux bataillons ſe préſentoient en foule à la place de ceux qui, rompus & défaits, tournoient le dos à l'ennemi; mais ils ſuccomboient à leur tour. Pas à pas ceux de Quito s'avancent, & menacent d'envelopper le corps qui défend l'étendard. Le Roi de Cuſco voit de loin fléchir le centre de ſon armée; il détache de la colline l'élite des Peuples guerriers qui gardoient

ſa perſonne. C'eſt ce qu'attendoit Corambé ; & tandis que ce corps détaché vole au centre, lui-même, avec des bataillons qu'il a choiſis & réſervés, il marche droit à la colline, enfonce l'enceinte affoiblie du trône de l'Inca, s'ouvre par le carnage un chemin ſanglant juſqu'à lui, le fait prendre vivant, le fait charger de liens, & l'entraîne.

Auſſi-tôt mille cris funeſtes avertiſſent de ce malheur. Le bruit s'en répand dans l'armée, & y porte le déſeſpoir. Tout s'épouvante & ſe diſperſe. On ne voit que des peuples déſolés, éperdus, jeter leurs armes & s'enfuir. La douleur, le trouble, l'effroi leur interdit même la fuite : ils tombent épars dans la plaine ; & vaincus, ils n'ont plus d'eſpoir qu'en la clémence des vainqueurs ; mais c'eſt vainement qu'ils l'implorent. Plus de pitié : l'aveugle rage tranſporte ceux d'Ataliba. Les deux vieillards qui les commandent, ont beau leur crier de ceſſer, d'épargner le ſang ; le ſang coule & ne peut les raſſaſier. Jamais ils ne croiront avoir aſſez

vengé la perte qui les rend furieux & barbares. Leur Prince, le fils de leur Roi, Zoraï ne vit plus. O père infortuné ! que tu vas pleurer ta victoire !

A l'attaque de l'étendard, Zoraï s'avançoit à la tête des siens, qu'il animoit par son exemple. A sa jeunesse, à sa beauté, au feu de son courage, tous les cœurs se sentoient émus. L'ennemi, le voyant s'exposer à ses coups, l'admiroit, le plaignoit, oublioit de le craindre, & aucun n'osoit le frapper. Un seul, & ce fut l'un des féroces Antis, au moment que le jeune Prince, au fort de la mêlée, venoit de saisir l'étendard, lui lance une flèche homicide. Le caillou dont elle est armée lui perce le sein. Il chancelle ; ses Indiens s'empressent de le soutenir, mais, hélas ! inutilement. Le feu de ses regards s'éteint, l'éclat de sa beauté s'efface, le frisson de la mort commence à se répandre dans ses veines. Tel, sur le bord d'une forêt, un jeune cèdre, déraciné par un coup de vent furieux, ne fait que se pencher sur les cèdres voi-

fins, qui le foutiennent dans fa chûte. On le croiroit encore vivant; mais la langueur de fes rameaux & la pâleur de fon feuillage annoncent qu'il eft détaché de la terre qui l'a nourri. Tel, appuyé fur fes foldats, parut le jeune Inca, mortellement bleffé. « Ô mon père! dit-il d'une voix défaillante, ô quelle fera ta douleur! Amis, achevez. Que mon fang lui ait au moins acquis la victoire. Vous envelopperez mon corps dans ce drapeau qui m'a coûté la vie, pour dérober aux yeux d'un père une image trop affligeante, & pour le confoler, en l'affurant que je fuis mort digne de lui».

Le cri de la douleur, le cri de la vengeance retentiffoient autour du jeune Prince «Non, dit-il, c'eft affez de vaincre; je ne veux point être vengé. Je fuis Inca, & je pardonne». On l'emporte loin du combat, dont la fureur fe renouvelle; & peu d'inftans après, foulevant fa paupière vers les montagnes de Quito, il prononce encore une fois le nom, le tendre nom de père, & il rend le dernier

ſoupir. C'eſt dans ce moment même que des cris lamentables annoncent à ceux de Cuſco que leur Roi vient d'être enlevé.

D'un côté l'épouvante, de l'autre côté la fureur, ne préſentent dès-lors, dans les champs de Tumibamba, que la déroute & le carnage. Cuſco fut priſe & ſaccagée ; l'aîné des frères de ſon Roi, le vaillant & ſage Mango, qui la défendoit, vit enfin qu'il falloit périr, ou céder : il fit ſa retraite en combattant, & ſe ſauva vers les montagnes. A peine la fière Ocello, la belle & touchante Idali, avec cet enfant précieux (*a*) que ſa naiſſance avoit deſtiné à l'Empire, eurent le temps de s'échapper ; & les Généraux d'Ataliba, après des efforts inouis pour faire ceſſer le ravage, rallièrent enfin leurs troupes ſur le bord de l'Apurimac.

(*a*) Xaïra.

CHAPITRE XXXVI.

C'EST là que frémissoit Huascar, sous une garde inexorable. Palmore & Corambé, en entrant dans sa tente, se prosternent, selon l'usage, &, par des paroles de paix, tâchent de l'adoucir. Il soulève à peine sa tête ; & d'un œil indigné regardant ses vainqueurs : « Traîtres, dit-il, rompez mes chaînes, ou trempez vos mains dans mon sang. C'est insulter à mon malheur, que de mêler ainsi le respect à l'outrage. Si je suis Roi, rendez-moi libre ; alors vous vous prosternerez. Mais si je ne suis qu'un esclave, que ne me foulez-vous aux pieds » ?

A peine il achevoit ces mots, que son oreille fut frappée de cris & de gémissemens. « Tu n'es pas le seul malheureux, lui dit Palmore. Ataliba vient de perdre son fils. — Ah ! je le verrai donc pleurer, s'écria Huascar avec une joie

inhumaine. Puiſſe le ciel lui rendre tous les maux qu'il m'a faits » !

Les Peuples de Quito, raſſemblés dans leur camp, ont demandé à voir le corps du jeune Prince, que l'on déroboit à leurs yeux ; & ce ſont leurs cris de douleur & de rage qu'on vient d'entendre. On les appaiſe, on les retient, on les engage à repaſſer le fleuve ; & la marche de cette armée victorieuſe & conquérante reſſemble à la pompe funèbre d'un jeune homme, que ſa famille, dont il auroit été l'eſpoir, accompagneroit au tombeau. La conſternation, le deuil, & le ſilence environnoient le pavois où le Prince étoit étendu, enveloppé dans cette enſeigne, triſte & glorieux monument de ſa valeur. Après lui, le Roi de Cuſco, porté ſur un ſiège pareil, jouiſſoit, au fond de ſon cœur, de la calamité publique.

Les deux Généraux d'Ataliba accompagnoient le lit funèbre, l'œil morne, le front abattu, oubliant qu'ils venoient de conquérir un Empire, & ne penſant

qu'à la douleur dont ce malheureux père alloit être frappé.

« Hélas ! disoit Palmore, il nous l'a confié ; il l'attend ; ses bras paternels seront ouverts pour l'embrasser ; & ce n'est plus qu'un corps glacé que nous allons lui rendre ! Comment paroître devant lui » ?

« Il est homme, dit Corambé : son fils étoit mortel : je le plains ; mais, au lieu de flatter sa foiblesse, je veux lui donner le courage de résister à son malheur. Laissez-moi devancer l'armée, & le voir, avant que le bruit de cette mort soit répandu ».

Ataliba, guéri de sa blessure, mais foible encore & languissant, avoit eu le chagrin d'apprendre que la défaite des Chancas ne l'avoit que trop bien vengé. Il gémissoit sur sa victoire, roulant dans sa pensée, avec inquiétude, les dangers qu'affrontoient pour lui son fils, ses amis, & ses Peuples, lorsqu'il s'entendit annoncer l'arrivée de Corambé. Surpris, impatient d'apprendre quel sujet peut le

ramener, il ordonne qu'on l'introduise. Corambé paroît devant lui. « Inca, lui dit-il, c'en est fait ; l'Empire est à toi sans partage : tes ennemis sont tous détruits ou désarmés : Huascar est le seul qui te reste ; il est captif, on te l'amène ».

A peine il achevoit ces mots, Ataliba, transporté de joie, se lève, l'embrasse, & lui dit : « Invincible guerrier, j'attendois tout de toi & de celui qui te seconde ; mais ce prodige a passé mon attente & les vœux que j'osois former. Achève de mettre le comble au bonheur de ton Roi. Il est père ; il ressent les alarmes d'un père. Où est mon fils ? où l'as-tu laissé ? pourquoi n'est-il pas avec toi ? — Ton fils..... il a vu des dangers dont le plus courageux s'étonne. — Et sans doute il les a bravés ? Réponds. Ce silence est terrible. — Que te dirois-je, hélas ! pour la première fois il voyoit l'horreur des batailles. La nature a des mouvemens que la vertu ne peut dompter. — Ciel ! qu'entends-je ?

Il a fui ! il s'eſt couvert de honte ! il a déshonoré ſon père ! — Eût-il mieux valu qu'exposé à une mort inévitable, il s'y fût livré ? — Plût au ciel ! — Eh bien, conſole-toi. Il s'eſt comblé de gloire, & il eſt mort digne de toi. — Il eſt mort ! — Ton armée te l'apporte en pleurant : il en fut l'amour & l'exemple. Jamais, dans un âge ſi tendre, on n'a montré tant de valeur ».

Ce coup terrible pénétra juſqu'au fond de l'ame d'un père ; mais il la ſoulagea, même en la déchirant. Il tombe accablé de douleur ; & alors deux ſources de larmes coulent de ſes yeux. « Ah, cruel ! par quelle épreuve, diſoit-il, vous avez préparé mon cœur à la conſtance ! Vous avez pu calomnier mon fils ! & moi j'ai pu vous croire ! Ah, cher enfant ! pardonne : des larmes éternelles expieront mon erreur. La gloire même de ta mort ne me la rend que plus cruelle. Jour déſaſtreux ! combat funeſte ! ah ! c'eſt ainſi que le ciel venge le crime d'une

guerre impie : les vaincus, les vainqueurs en partagent la peine horrible ; & sa colère les confond ».

Il fallut prendre, pour ce père affligé, le soin de son nouvel Empire. Cette riche & vaste conquête, fruit des travaux de onze règnes, & qu'il avoit faite en un jour, Cusco, réduite sous ses lois, son rival même prisonnier & mis en son pouvoir, rien ne le touche. Il demande son fils. Le cortège s'avance. Le corps enveloppé dans l'enseigne fatale est déposé sous ses yeux. L'Inca le regarde en silence. Il fait signe au cortège & à sa Cour de s'éloigner. On lui obéit ; & seul au fond de son palais avec l'objet de sa douleur, il s'enferme ; il approche, & d'une main tremblante il soulève le voile, il découvre ce corps sanglant ; il jette un cri, & se renverse, comme frappé du coup mortel. Immobile & glacé lui-même, il est sans couleur & sans voix ; & quand il a repris ses sens, & que sa douleur se ranime, il s'y abandonne tout entier. Cent fois il embrasse son fils,

cent fois, collant ſa bouche ſur ſes lèvres éteintes, & de ſon ſein preſſant ce cœur qui ne bat plus contre le ſien, il demande au ciel de pouvoir le ranimer, en expirant lui-même. Tantôt, contemplant la bleſſure, il lave de ſes pleurs le ſang qui s'en eſt épanché; tantôt ſes regards immobiles, fixés ſur les yeux de ſon fils, ſemblent y rechercher la vie. « Ah ! dit-il, ſi ce corps glacé pouvoit revivre ! ſi ces yeux pouvoient me revoir ! Hélas ! plus d'eſpérance ! Ils ſont fermés ces yeux; ils le ſont pour jamais. Ses grâces, ſa beauté, ſes vertus, rien n'a pu prolonger ſes jours; & d'un fils qui faiſoit ma gloire & ma félicité, voilà ce qui me reſte » ! C'eſt ainſi qu'oubliant ſes proſpérités, ſon triomphe, il s'abîmoit dans ſa douleur...

Après qu'elle fut épuiſée, & que la nature affoiblie fut tombée de cet accès dans un ſtupide abattement, ce père malheureux ſe laiſſa détacher des triſtes reſtes de ſon fils. Ses amis, & ſur-tout Alonzo, eſſayoient de le conſoler. « Ah !

laissez-moi, disoit-il, payer à la nature le tribut d'une ame sensible. J'ai bu la coupe du bonheur, j'en ai épuisé les délices ; l'amertume est au fond, je veux m'en abreuver. Mon fils, mon cher fils m'a donné tant de douces illusions ! tant de flatteuses espérances ! La douleur suit la joie ; hélas ! elle sera plus longue. C'est sans retour, c'est pour jamais que la joie a quitté mon cœur ».

On lui parla de sa puissance, du soin de l'affermir, des moyens de la conserver. « Qu'en ferois-je, dit-il, de cette puissance accablante ? Suis-je un Dieu, pour veiller sur un Empire immense, pour être sans cesse & par-tout présent à ses besoins ? Qu'on m'amène mon frère. Oui, je veux l'appaiser ; je veux que, témoin de mes larmes, il en soit touché, qu'il me plaigne, & qu'il me trouve encore plus malheureux que lui ».

Huascar, chargé de liens, parut devant Ataliba. « Vois, lui dit ce père affligé, vois, cruel, ce que tu me coûtes. — Il te sied bien, répond le farouche Huascar,

de me reprocher une mort, quand dix mille Incas égorgés sont les victimes de ta rage ! Tu pleures, tigre ! tu le dois ; mais est-ce-là ce que tu pleures ? Va voir le meurtre qu'on a fait des Peuples sujets de tes pères, Cusco, ses palais & ses temples regorger du sang des vieillards, & des femmes, & des enfans, ses murs saccagés, ses campagnes, qui ne sont plus que des tombeaux ; & pleure ton fils, si tu l'oses ».

Ces terribles mots étoufferent dans le cœur d'Ataliba le sentiment de son propre malheur : le Roi prit la place du père. Il regarde ses Lieutenans, & les interroge des yeux. Leur silence même est l'aveu de ce qu'il vient d'entendre. « Il est donc vrai, dit-il, & par une aveugle fureur on m'a rendu exécrable à la terre ! Cela seul manquoit à mes maux ». Alors, renversé sur son trône, & détournant les yeux pour ne pas voir la lumière, il reste dans l'accablement, & ne respire que par de longs sanglots. « Jusqu'à l'instant où ton fils a péri, lui dit

dit Palmore avec trisseſſe, j'ai pu commander à tes Peuples ; mais, du moment qu'ils l'ont vu tomber, leur douleur, transformée en rage, n'a plus connu de frein. Punis-les, ſi tu veux, de l'avoir trop aimé ; ou pardonne à leur déſeſpoir, dont la cauſe n'eſt que trop juſte, & dont l'excuſe eſt dans ton cœur. Ils ont vengé ton fils, comme l'auroit vengé ſon père ».

« Huaſcar, reprit Ataliba après un long & douloureux ſilence, voilà les excès effroyables où ſe portent les Nations, lorſqu'une fois la diſcorde & la guerre ont rompu les nœuds les plus ſaints, & chaſſé des cœurs la nature Etouffons ces fureurs dans nos embraſſemens. Reprends ton ſceptre & ton Empire, & pardonne-moi tes malheurs ».

Huaſcar indigné le repouſſe, & lui dit : « Va, meurtrier de ma famille, va régner ſur des morts, t'aſſeoir ſur des ruines, & t'applaudir, en contemplant des maſſacres & des débris. Tel eſt l'Empire que tu m'offres. Je ne veux de toi que

la mort. Garde tes préſens, ta pitié ; garde les fruits de tes forfaits ; qu'ils en éterniſent la honte ; & que, pour mieux te déteſter, les malheureux que je te laiſſe ſoient condamnés à t'obéir ».

« Tu ſais, lui dit Ataliba, que les crimes que tu m'imputes ne ſont pas les miens, tu le ſais ; mais ta douleur te rend injuſte. Je laiſſe au temps à la calmer. Un jour tu te reſſouviendras que j'ai déteſté la guerre, que je t'ai demandé la paix, que je te la demande encore, plus pénétré, plus accablé que toi des maux que nous nous ſommes faits. Alors tu retrouveras ton frère tel que tu le vois aujourd'hui, traitable, humain, ſenſible & juſte. Adieu. Je te laiſſe en ces murs, captif, il eſt vrai, mais n'ayant qu'à vouloir, pour ceſſer de l'être. Le jour même que, ſur l'autel du Soleil notre père, tu conſentiras, avec moi, à nous jurer une alliance & une paix inviolable, ton trône, ton empire, tout te ſera rendu ».

CHAPITRE XXXVII.

LA citadelle de Gannare fut la prison du Roi captif. Le vainqueur y laissa une garde fidèle sous le sévère Corambé. Il envoya Palmore gouverner en son nom les Etats de Cusco ; & lui, rendant, sur son passage, aux vallons de Riobamba, de Muliambo, d'Iliniça, les laboureurs qu'il en avoit tirés, il retourne à Quito sans pompe, accompagné du lit funèbre qui portoit son malheureux fils.

L'arrivée d'Ataliba fut le tableau le plus touchant d'une désolation publique. Sa famille éplorée vient au devant de lui ; un Peuple nombreux l'accompagne ; mais aucune voix ne s'élève pour féliciter le vainqueur, on n'est occupé que du père ; & si la nuit déroboit à ses yeux tout ce Peuple qui l'environne, aux gémissemens échappés à travers un vaste silence, il se croiroit dans un désert ;

où quelques malheureux égarés & plaintifs implorent le secours du ciel.

Dans cette foule, & au milieu de la famille de l'Inca, paroît une femme éperdue. Ses voiles déchirés, sa tête échevelée, son sein meurtri, ses yeux égarés, sa pâleur, les convulsions de la douleur dans tous les traits de son visage, ses mains qu'elle tend vers le ciel, tout annonce une mère, & une mère au désespoir.

Du plus loin que l'Inca la voit, il descend de son siége, il va au devant d'elle; & la recevant dans ses bras : «Ma bien aimée, lui dit-il, le Soleil notre père a rappelé ton fils; il dispose de ses enfans. Heureux celui que l'innocence, la vertu, la gloire, l'amour accompagnent jusqu'au tombeau! Il a fait la moisson, il quitte le champ de la vie. Ton fils a peu vécu pour nous, mais assez pour lui-même : il emporte avec lui ce que les ans donnent à peine, & ce qu'un instant peut ravir, les regrets & l'amour du monde. Affligeons-nous

de lui survivre : l'homme à plaindre est celui qui pleure, & non pas celui qui est pleuré. Mais, par un excès de douleur, n'accusons pas la destinée ; ne reprochons pas au Soleil d'avoir repris un de ses dons ». Vérités consolantes pour de moindres douleurs, mais trop foible soulagement pour le cœur d'une mère ! Elle demande à voir son fils ; on apporte à ses pieds ce que la mort lui en a laissé ; & à l'instant, avec un cri qui part du fond de ses entrailles, elle se jette sur ce corps inanimé, elle l'embrasse, elle le serre étroitement, elle l'inonde de ses larmes, jusqu'à ce qu'elle-même, étouffée, expirante, elle ait perdu le sentiment de la vie & de la douleur.

L'Inca, dans les bras d'Alonzo, sentoit rouvrir, à cette vue, toutes les plaies de son cœur ; le jeune homme mêloit ses larmes aux larmes de son ami ; & les neveux de Montezume, témoins de la désolation d'une auguste famille, pensoient à leurs propres malheurs.

Aciloé (c'étoit le nom de cette mère

infortunée) fut portée dans son palais ; & l'Inca se rendit au temple, où le corps de son fils, arrosé de parfums, fut déposé, en attendant le jour destiné a ses funérailles.

Après un humble sacrifice pour rendre grâces au Soleil, l'Inca sortit du temple ; & sous le portique, où son Peuple l'environnoit, il éleva la voix & demanda silence. « Ma cause étoit juste, dit-il, & notre Dieu l'a protégée ; mais l'aveugle ardeur de mes troupes à nous venger, mon fils & moi, a déshonoré ma victoire ; & c'est moi qui porte la peine des excès commis en mon nom. Peuple, je veux bien expier ce qu'on a fait d'injuste & d'inhumain. Mais c'est assez pour votre Roi d'être malheureux ; n'achevez pas de l'accabler en le croyant coupable. Il ne l'est point. J'étois expirant à Cannare, lorsqu'on y a versé tant de sang ; j'étois éloigné de Cusco, lorsqu'on l'a saccagée ; & j'ai détesté ces fureurs. Je vous conjure, au nom du Dieu qui m'en punit, de m'en épargner

le reproche. Puiſſe mon nom être effacé de la mémoire des hommes, avant qu'on y ajoute le ſurnom de cruel ! Le Roi mon frère, que le ſort a mis entre mes mains, ſera, malgré lui-même, un exemple de ma clémence. Cependant ſi le cri de la calamité retentit juſqu'à vous, & s'il vous fait entendre qu'Ataliba fut violent & ſanguinaire ; ô mon Peuple ! élevez la voix, & répondez qu'Ataliba fut malheureux ».

Le ſoir même, avec Alonzo, ſoulageant ſon ame oppreſſée : « Mon ami, lui dit-il, tu ſais toute l'horreur que nos diſcordes m'inſpiroient ; l'événement a paſſé mes craintes ; & dans cet abîme de maux, je vois trop s'accomplir mes funeſtes preſſentimens. Vouloir la guerre, c'eſt vouloir tous les crimes & tous les malheurs à la fois. Dire à des meurtriers, qu'on aſſemble pour l'être, d'uſer de modération, c'eſt dire aux torrens des montagnes de ſuſpendre leur chûte & de régler leur cours. Aucun Roi ne ſera

jamais plus résolu que je l'étois à réprimer l'emportement & les abus de la victoire ; & voilà cependant que des millions d'hommes me regardent comme un fléau ».

« Hélas ! Prince, lui dit Alonzo, l'homme, en proie à ses passions, est si foible contre lui-même & si peu sûr de se dompter ! comment pourroit-il s'assurer d'une multitude effrénée, à qui lui-même il a donné l'affreuse liberté du mal ! Mais tout cet Empire est témoin que l'inflexible Roi de Cusco vous a forcé de tirer le glaive. Ne vous accablez point vous-même d'un injuste reproche ; & si les malheureux que la guerre a faits, vous accusent, laissez à vos vertus répondre de votre innocence, & repoussez l'injure par la clémence & les bienfaits ».

Ces mots consolans relevèrent le courage d'Ataliba ; & sa douleur fut suspendue jusqu'au jour qu'il avoit marqué pour les funérailles de son fils. C'étoit la fête

du Soleil, lorſque, repaſſant l'équateur, il rentre dans notre hémiſphère, & revient donner le printemps & l'été aux climats du nord. C'étoit auſſi la fête de la Paternité.

CHAPITRE XXXVIII.

APRÈS les cantiques, les vœux, & les offrandes accoutumées, le Monarque, assis sur son trône, au milieu d'un parvis (*a*) immense, ayant à ses pieds les Caciques, & les vieillards, juges des mœurs (*b*), voit s'avancer les péres de famille, qui mènent, chaçun devant soi, leurs enfans parvenus à l'âge de l'adolescence. Ils s'inclinent devant l'Inca, & après l'avoir adoré, le père, qui porte en ses mains un faisceau de palmes, les distribue à ceux de ses enfans qui ont fidèlement rempli les saints devoirs de la nature. Ces palmes sont les monumens de la piété filiale. Tous les ans,

(*a*) Cette place s'appeloit *Cuci-pata*, lieu de réjouissance.

(*b*) *Lacta-Camayu* étoit le nom de ces Magistrats.

chacun des enfans, dont l'obéiſſance & l'amour ont obtenu ce prix, l'ajoute à ſon trophée; & de ces palmes réunies, qu'il recueille dans ſa jeuneſſe, il compoſe le dais du ſiége paternel, d'où lui-même il dominera un jour ſur ſa poſtérité. Ce ſiége eſt dans chaque famille comme un autel inviolable : le chef a ſeul le droit de s'y aſſeoir; & les palmes qui le couronnent, rappelant ſes vertus, diſent à ſes enfans : Obéiſſez à celui qui ſut obéir; révérez celui qui révéra ſon père. Dès qu'il ſent la mort s'approcher, il ſe fait placer expirant ſous ce vénérable trophée, il y rend le dernier ſoupir; &, au moment de ſa ſépulture, ſes enfans détachent ces palmes, pour en ombrager ſon tombeau. La menace la plus terrible d'un père à ſon fils qui s'oublie, c'eſt de lui dire : « Que fais-tu, malheureux? Si tu es indigne de mon amour, tu n'auras point de palmes ſur ta tombe ». C'eſt donc là le ſigne & le gage que chaque père vient donner au Monarque, père du Peuple, de l'obéiſ-

ſance, du zèle, & de l'amour de ſes enfans.

Si quelqu'un d'eux a manqué de remplir ces pieux devoirs, la palme lui eſt refuſée. Le père, en ſoupirant, obéit à la loi qui l'oblige de l'accuſer. Une plainte ſincère & tendre échappe à regret de ſa bouche; & ſi le ſujet en eſt grave, l'enfant rebelle eſt exilé de la maiſon de ſon père. Condamné, durant ſon exil, à la honte d'être inutile, attachée à l'oiſiveté, il n'eſt admis à la culture ni du domaine du Soleil, ni des champs de l'Inca, ni de celui des veuves, des orphelins, & des infirmes; le champ même qui nourrit ſon père eſt interdit à ſes profanes mains. Ce temps d'expiation eſt preſcrit par la loi. Le malheureux jeune homme en compte les momens; & on le voit, ſeul, étranger à ſes amis, à ſa famille, errer ſans ceſſe autour de la demeure paternelle, dont il n'oſe toucher le ſeuil. Celui dont l'exil finiſſoit avec l'année révolue, rentroit ce jour-là même en

grâce ; les Décurions (*a*) le ramenoient devant le trône du Monarque ; son père lui tendoit le bras en signe de réconciliation ; à l'instant il s'y précipitoit avec la même ardeur qu'un malheureux, long-temps agité sur les mers par les vents & par les tempêtes, embrasse le rivage où le jettent les flots. Dès lors il étoit rétabli dans tous les droits de l'innocence ; car on ne connoissoit point chez ce Peuple si sage, la coutume d'ôter au coupable puni tout espoir de retour dans l'estime des hommes. La faute une fois expiée, il n'en restoit aucune tache ; tout, jusqu'au souvenir, en étoit effacé.

Après que la clémence & la sévérité ont donné d'utiles leçons, le Monarque prend la parole. « Pères, dit-il, écoutez-moi. Comme vous je suis père ; je le suis encore avec vous : vos enfans sont les miens. Et la royauté est-elle autre chose qu'une paternité publique ? C'est là le titre le plus auguste que le Soleil,

(*a*) *Chinca-Camayu*, qui a charge de dix.

père de la nature, ait pu donner à ſes enfans. Je viens donc, comme le garant de vos droits, vous les confirmer; mais je viens, comme le modèle de vos devoirs, vous en inſtruire: car vos devoirs fondent vos droits, & vos bienfaits en ſont les titres. La vie eſt un préſent du ciel, qui ſeul la diſpenſe à ſon gré. Gardez-vous donc de vous prévaloir d'un prodige opéré par vous, & ſachez où vous commencez à mériter le nom de pères: c'eſt lorſqu'ayant reçu des mains de la nature le nouveau né de votre ſang, & l'ayant remis dans les bras de celle qui doit le nourrir, vous veillez ſur les jours & de l'enfant & de la mère, chargé du ſoin d'aſſurer leur repos & de pourvoir à leurs beſoins. Juſques-là même encore vous ne faites pour eux que ce que font pour leurs petits le vautour, le ſerpent, le tigre, les plus cruels des animaux. Ce qui, dans l'homme, diſtingue & conſacre la paternité, c'eſt l'éducation, c'eſt le ſoin de ſemer, de cultiver dans ſes enfans ce qu'on a re-

cueilli ſoi-même, l'expérience, le ſeul gain de la vie, & la ſageſſe qui en eſt le fruit, & qui ſeule nous dédommage de la peine d'avoir vécu. Former, dès l'âge le plus tendre, par votre exemple & vos leçons, une ame honnête, un cœur ſenſible, un citoyen docile aux lois, un époux, un ami fidèle, un père à ſon tour révéré, chéri de ſes enfans, un homme enfin ſelon le vœu de la nature & de la ſociété : ce ſont là vos devoirs, vos bienfaits & vos titres; c'eſt là ce qui fonde vos droits.

» Et vous, enfans, ſouvenez-vous que la nature n'a prolongé la foibleſſe & l'imbécillité de l'homme, que pour le lier plus étroitement à ceux dont il a reçu la naiſſance, & lui faire, par le beſoin, une longue & douce habitude d'en dépendre & de les aimer. Si elle eût voulu le diſpenſer de ce tribut d'amour & de reconnoiſſance, elle l'eût pourvu des moyens de vivre indépendant preſque auſſi-tôt qu'il ſeroit né, & de ſe ſuffire à lui-même. Sa longue enfance eſt dé-

nuée de force & d'intelligence ; sa foiblesse n'a pour ressource ni l'agilité, ni la ruse, ni la finesse de l'instinct. Tel est l'ordre de la nature, pour forcer l'enfant à chérir & à révérer ses parens. Il semble qu'elle ait voulu l'abandonner à leurs soins, pour leur en laisser le mérite, & qu'elle ait consenti à passer pour marâtre, afin de donner lieu à toute leur tendresse de s'exercer sur leur enfant. Ainsi, en lui refusant tout, elle supplée à tout par l'amour paternel. Rappelez-vous donc votre enfance; & tout ce qui vous a manqué dans ce long état de foiblesse, pour vous dérober aux besoins, aux périls qui vous assiégeoient, songez que c'est de vos parens que vous l'avez reçu; que la nature, en vous jetant parmi les écueils de la vie, s'est reposée sur leur amour du soin de vous en garantir. Mais ce que vous devez sur-tout à leur tendresse vigilante, c'est de vous avoir éclairés sur les moyens de vivre heureux: c'est de vous avoir adoucis, apprivoisés, soumis aux lois de l'équité, de la raison,

de

de la sageſſe. Sans les ſoins qu'ils ont pris de vous, vous ſeriez ſauvages, ſtupides, féroces comme vos aïeux. Aimez donc vos parens, pour vous avoir appris l'uſage du don de la vie, dont l'innocence fait le charme, & dont la vertu fait le prix ».

A ces mots, des larmes de joie & d'amour coulent de tous les yeux. Les enfans, aux genoux des pères, s'attendriſſent & rendent graces; les pères, en les embraſſant, s'applaudiſſent de leurs bienfaits. L'Inca, témoin de ce ſpectacle, ſent plus vivement que jamais la perte de ſon fils. « Guerre impitoyable, dit-il, ſans toi, ſans tes fureurs, je partagerois l'alégreſſe & la gloire de ces bons pères. Il ſeroit là, il auroit reçu de ma main la première palme. Qui la méritoit mieux que lui » ? Il n'en put dire davantage: les ſanglots lui étouffoient la voix. Il fut quelques inſtans muet & baigné dans ſes larmes. « Non, reprit-il enfin, qu'on m'apporte mon fils; je ne veux pas qu'il ſoit fruſtré de ce der-

nier tribut d'amour & de louange. Du haut du ciel il entendra la voix gémissante d'un père ; il me plaindra d'être privé de lui ».

On lui obéit ; & au pied de son trône fut apporté le lit funèbre où reposoit le corps de Zoraï. « Peuple, s'écria le Monarque en s'y précipitant, le voilà ce modèle de l'amour filial ; le voilà le plus tendre, le plus respectueux, le plus aimable des enfans. Oui, depuis sa naissance, il l'a été pour moi, il l'a été jusqu'à sa mort. Des jouissances délicieuses, des espérances encore plus douces, & tout ce que l'ame d'un père peut éprouver de joie & de consolation, tel étoit le prix de mes soins, & le présage du bonheur qui vous attendoit sous son règne. Il étoit impossible qu'un si bon fils ne fût pas un bon roi. Le goût du bien, l'amour de l'ordre, le sentiment de l'équité lui étoient naturels. Il n'estimoit dans la gloire que la compagne de la vertu ; il détestoit le mensonge comme le complaisant du vice ; il adoroit la

vérité. Magnanime sans faste, & modeste avec dignité, il étoit simple, & il aimoit tout ce qui l'étoit comme lui. Il ne voyoit dans sa naissance que la destination & que le dévouement de sa vie au bonheur du monde ; & le nom de fils du Soleil, loin de l'enorgueillir, l'humilioit sans cesse, en lui faisant sentir le poids des devoirs qu'il lui imposoit. Si quelqu'un des jeunes Incas se montre plus digne que moi de régir cet Empire auguste, c'est à lui, me disoit-il souvent, de vous remplacer sur le trône ; c'est à moi de le lui céder. Jugez s'il eût fait des heureux. Vous l'auriez été sous son règne ; & son père, encore plus heureux, seroit mort sans inquiétude dans les bras d'un tel successeur. Un Dieu juste n'a pas voulu que cette ame sensible ait vu les crimes & les ravages d'une guerre, hélas ! trop funeste. Mon fils eût arrosé de larmes ce trophée de ma victoire, cet étendard qu'on a trempé dans un déluge de sang. Il n'est plus. Nous avons perdu, moi, le plus vertueux fils ; & vous, le plus

vertueux Prince. Soumettons-nous, & allons lui rendre les triſtes honneurs du tombeau ».

Alors le Monarque, à la tête de ſa famille & de ſon Peuple, accompagna le corps de ſon fils juſqu'au temple, où, ſur un trône d'or, il fut placé en face de l'image du Soleil, ayant à ſes pieds l'étendard qui lui avoit coûté la vie, & dans ſa main la palme de l'amour filial.

Cora ne parut point au temple. Alonzo l'y chercha des yeux; & ne l'ayant point aperçue, il en fut pénétré d'effroi.

Le Monarque, au retour du temple, le fit appeler. « Mon ami, lui dit-il, mes triſtes devoirs ſont remplis. Il eſt temps que le père cède la place au roi, & que je me mette en défenſe contre cet ennemi terrible dont tu nous as menacés. C'eſt à toi que je me confie. Ton zèle, ton expérience, ta valeur, voilà mon eſpoir. — Je le remplirai, dit Alonzo; & plût au ciel que la défenſe & le ſalut de cet Empire ne dût te couter que mon ſang ! Je le verſerois avec joie. — O mon

ami ! qu'ai-je donc fait, lui dit l'Inca en l'embrassant, pour avoir mérité de toi un zèle si noble & si tendre » ? . . . . A ces mots, on vient dire au roi que le Grand-Prêtre du Soleil demande à lui parler. Alonzo se retire, & va, s'il est possible, chercher dans le sommeil un soulagement à ses peines, & aux pressentimens terribles dont il venoit d'être frappé.

CHAPITRE XXXIX.

POUR une ame abandonnée à l'orage des passions, l'incertitude est le plus grand des maux. Battu sans cesse par les vagues de l'espérance & de la crainte, le courage n'a point de prise ; la résolution même d'être malheureux n'a point de terme où se fixer.

Telle fut, pour l'ame d'Alonzo, cette longue & pénible nuit. Enfin le sommeil, par pitié, laissoit tomber quelques pavots sur sa paupière appesantie. Un bruit le frappe ; il se lève, &, à la foible lueur du crépuscule du matin, il voit paroître un vieillard vénérable, le front couvert de cheveux blancs, pâle & triste comme les spectres, mais conservant dans sa douleur un air noble & majestueux. « Je suis le père de Cora, lui dit-il. Ma fille m'envoie ; c'est sa dernière volonté que j'accomplis. Va-t-en, malheureux jeune

homme, & laisse-nous les maux que tu nous fais. Tu as porté l'opprobre & la mort dans une famille innocente, qui, sans toi, le seroit encore ». A ces mots, le vieillard sentit ses genoux qui ployoient sous lui, & il tomba de défaillance. Alonzo, pâle & frémissant, lui tend les bras, & le relève. « Parlez, lui dit-il; qu'ai-je fait? de quel malheur suis-je la cause? — Cruel! peux-tu le demander? peux-tu vouloir l'entendre de la bouche d'un père? Tu nous annonçois des vertus: la bonté, la candeur étoient peintes sur ton visage; le crime & la trahison se cachoient au fond de ton cœur. Sois content. Ma fille, trop foible, trop simple, hélas! pour avoir pu se sauver de tes artifices, ma fille vient de me révéler le parjure & le sacrilège qu'elle a commis en se livrant à toi. Elle n'a pu cacher qu'elle alloit être mère; & demain notre honte éclate: demain, elle, sa mère, & moi, ses sœurs, ses frères innocens, nous serons menés au supplice. La solitude, l'infamie, une éternelle stérilité marqueront

la place où ma fille est née. On dispersera notre cendre. Nous n'aurons pas même un tombeau. Va-t-en : ma fille t'en conjure. La malheureuse t'aime encore ; &, en me confiant le secret de son ame, elle m'a fait promettre de ne le point trahir. Mais elle craint que ta douleur ne te décèle & ne t'accuse ; & le seul prix qu'elle demande de sa mort, dont tu es la cause, c'est que tu n'en sois pas témoin ».

Tandis que l'Indien parloit, le remords & le désespoir déchiroient le cœur d'Alonzo. Ses yeux attachés à la terre, ses cheveux hérissés d'horreur, son immobilité stupide, tout annonçoit un criminel condamné par son juge ; & son juge étoit dans son cœur. Il tombe aux pieds du vieillard, &, d'une voix étouffée, il prononce à peine ces mots : « O mon père ! tu sais mon crime ; sais-tu quelle fatalité m'y a poussé malgré moi ? Sais-tu dans quel moment terrible la frayeur & l'égarement m'ont livré ta fille mourante, & l'ont fait tomber dans mes bras ?

J'atteste mon Dieu & le tien, que dans ce péril effroyable mon unique résolution étoit de la sauver. Nous nous sommes perdus, & nous t'avons perdu toi-même. Je ne prétends pas t'appaiser. Voilà mon sein, voilà mon épée. Frappe; venge-toi. — Me venger! Eh! ne sais-tu pas, dit le vieillard, que la vengeance est insensée; qu'au malheur elle joint le crime, & ne soulage que les méchans? Va, ton sang ne racheteroit ni la mère ni les enfans. Je n'en mourrois pas moins, & je mourrois coupable. Laisse-moi du moins l'innocence: tout le reste est perdu pour moi. Tu fus égaré, je le crois: tu n'es ni méchant, ni perfide; mais, quand tu le serois, nous avons dans le ciel un Dieu pour juger & punir ».

« Ame céleste! s'écrie Alonzo, tu m'accables, tu me confonds .... Et l'opprobre, & la mort, & le dernier supplice seroient le prix de tes vertus! Et ta fille, aussi vertueuse, non moins innocente que toi! ... Non, vous ne mourrez point. Ne me méprise pas assez

pour croire que je veuille me cacher, m'enfuir lâchement. Je paroîtrai, j'avouerai tout, j'embrasserai votre défense, je vous tirerai de l'abîme où je vous ai précipités, ou bien j'y périrai moi-même. Mais commence par t'éloigner avec ta femme & tes enfans ».

« Connois-tu, lui dit le vieillard, quelque asile contre les lois & contre les remords qui suivroient le parjure ? J'ai promis au Soleil de rester soumis à ses lois. Ma parole, ma foi sont pour moi des liens plus forts que ne seroient des chaînes. Un Inca n'en connoît point d'autres ; & je mourrai sans les briser. Toi, qui n'es point engagé sous ces lois redoutables, éloigne-toi ; donne à ma fille la consolation de te savoir hors de danger. Epargne-lui l'horreur de ton supplice. — Va, dit Alonzo pénétré de respect, de douleur & de reconnoissance, va lui jurer que jamais son amant ne l'abandonnera. Je suis époux & père. Il n'est point de danger au dessus d'un courage à la fois animé par l'amour & par la nature ».

A ces mots, il tendit les bras au vieillard encore frémiſſant. « Mon père, lui dit-il, mon père, embraſſe-moi, ou perce-moi le cœur. Je ne puis ſoutenir ta haîne ». Le vieillard tombe dans ſon ſein, l'embraſſe, le plaint, lui pardonne ; & des torrens de larmes ſe confondent dans leurs adieux.

Cependant le bruit ſe répand que l'aſile des Vierges a été profané ; que l'une d'elles a violé ſes vœux ; qu'elle porte le fruit d'un amour ſacrilège ; & que le Soleil, irrité de ce parjure abominable, en demande l'expiation. Un crime inoui juſqu'alors remplit d'horreur tous les eſprits. Les malheurs qui l'ont annoncé, & dont peut-être il eſt la cauſe, les feux de la guerre civile allumés entre les deux frères, tout le ſang qu'elle a fait couler, le fils d'Ataliba, l'héritier du trône enlevé à ſes peuples par une mort funeſte, ce long amas de crimes & de calamités ſe retrace à la fois comme des ſignes de colère, que le Soleil, en s'éclipſant, n'a déjà que trop confirmés. On craint même

qu'un Dieu jaloux ne soit pas encore appaisé, & ne se venge sur tout un Peuple de l'injure faite à sa gloire. O superstition ! le Peuple le plus doux, le plus humain de l'univers, crioit vengeance au nom d'un Dieu dont il adoroit la clémence. Il ne se rassura que lorsqu'il eut appris que le Pontife avoit dénoncé la criminelle au tribunal suprême; que déjà l'on creusoit la tombe, & que l'on dressoit le bûcher.

CHAPITRE XL.

Ce jour-là le Soleil se couvrit de tristes nuages; & ce deuil sombre de la nature ajoutoit encore à l'effroi dont tous les cœurs étoient frappés. Le Roi parut, selon l'usage, sous le portique du Palais. Une multitude tremblante environnoit le trône; & à travers les flots de ce Peuple assemblé, le Pontife, les Prêtres, les Ministres des lois, se faisant ouvrir un passage, amenèrent devant l'Inca la jeune & timide Prêtresse. Son père accablé de douleur, sa mère pâle & défaillante, deux sœurs plus jeunes, aussi belles, trois frères, l'espérance d'une auguste famille, victimes de la même loi, venoient tous s'offrir au supplice.

Cora, qu'il falloit soutenir, tant elle étoit foible & tremblante, tomba sans force & sans couleur, en paroissant devant son juge. On la ranime; il l'inter-

terroge. Elle répond avec candeur. « Ce fut, dit-elle, dans cette nuit horrible, où le volcan menaçoit d'ensevelir ces murs : ma frayeur me précipita dans les bras d'un libérateur. Voilà mon malheur & mon crime. Fils du Soleil, s'il est possible d'en adoucir la peine, écoute la nature qui réclame contre la loi. Ce n'est pas pour moi que j'implore ta clémence : il faut que je meure, je le sais. Mais regarde un père, une mère, des sœurs, des frères innocens ; c'est pour eux seuls qu'en mourant je demande grace ».

Le père alors prit la parole. « Inca, dit-il, dans un moment d'égarement & de terreur, ma fille a été foible, imprudente & fragile : c'est au Dieu qui voit dans les cœurs à la juger ; mais c'est à moi d'accuser l'auteur de sa perte. Ce premier coupable, c'est moi. Ma piété aveugle a dévoué ma fille au culte des autels, & l'y a offerte en victime. Dans le moment du sacrifice j'ai entendu gémir son cœur ; &, religieusement cruel, le mien s'est endurci. Père dénaturé, j'ai

vu ſes larmes, je l'ai vue ſe précipiter dans le ſein de ſa mère, y chercher un aſile contre la violence du pouvoir paternel; & moi, ſans pitié, ſans remords, j'ai conſommé le parricide. Son crime, hélas! ſon premier crime fut de m'obéir; ſon reſpect, ſon amour pour moi l'a perdue. Je ſuis le bourreau de ma fille. Je la traîne au ſupplice »! En prononçant ces mots, le vieillard embraſſoit ſa fille; ſes ſanglots étouffoient ſa voix; ſon cœur ſe briſoit de douleur; & les larmes de ſang qui couloient de ſes yeux, inondoient le ſein de Cora. Tous les cœurs étoient déchirés.

Le Monarque attendri lui-même, mais contraint par la loi à uſer de rigueur, pourſuit, & ordonne à Cora de déclarer ſon raviſſeur & ſon complice.

Cora frémit, & ſon ſilence fut d'abord ſa ſeule réponſe; mais les inſtances de ſon juge la forcèrent enfin de prononcer ces mots: « Fils du Soleil, ſeras-tu plus cruel & plus violent que la loi? La loi me condamne à la mort; j'y traîne avec

moi ma famille. N'eſt-ce pas aſſez ? Te faut-il encore un nouveau parricide ? Veux-tu que, portant dans la tombe, où je vais deſcendre vivante, le fruit de mon funeſte amour, j'accuſe encore celui qui lui a donné la vie ? Veux-tu voir mes entrailles ſe déchirer d'horreur, & mon enfant épouvanté s'arracher des flancs de ſa mère » ?

Ces paroles firent ſur l'ame d'Ataliba l'impreſſion la plus terrible ; &, ſans inſiſter davantage, il ordonnoit, en gémiſſant, au dépoſitaire des lois de prononcer l'arrêt fatal, lorſqu'on vit tout à coup Alonzo fendre la foule & ſe précipiter au pied du trône de l'Inca. « C'eſt moi qui ſuis le criminel, Inca, s'écria-t-il ; Cora eſt innocente : ne punis que ſon raviſſeur ». A cette vue, à ces paroles que le déſeſpoir animoit, le Roi frémit, le Peuple reſte immoble d'étonnement ; & Cora tremblante & glacée : « Hélas ! dit-elle en ſuccombant, je n'aurai donc pu le ſauver ! — Non, reprit Alonzo, elle n'eſt point coupable. Je l'enlevai mourante,

mourante, & ſon ame éperdue ne put ni conſentir ni réſiſter à ſon malheur ».

L'Inca voulut ſauver Alonzo. « Etranger, lui dit-il, notre culte n'eſt pas le vôtre; vous ne connoiſſez pas nos lois; & ce qui pour nous eſt un crime, n'eſt pour vous qu'une erreur, que je n'ai pas droit de punir. Eloignez-vous. Nos lois n'obligent que mes ſujets & moi. Vous fûtes imprudent, mais vous n'êtes point criminel, à moins que vous n'ayez uſé de violence; & Cora ſeule a droit de vous en accuſer. — Non, non, dit-elle; un charme auſſi doux qu'invincible m'a livrée à lui. Ceſſe, Alonzo, ceſſe de t'imputer mon crime. Tu me fais mourir mille fois. — Loin de vous accuſer, vous voyez, dit le Roi, qu'elle vous déclare innocent. — Puis-je l'être, s'écrie Alonzo, après avoir égaré ſa jeuneſſe, après avoir creuſé la tombe ſous ſes pas, la tombe où vous allez la faire deſcendre vivante? O comble d'horreur! Elle s'ouvre cette tombe effroyable, elle s'ouvre à mes yeux, prête à la dévorer;

& je ſuis innocent ! Je vois s'allumer le bûcher où ſon père, ſa mère, tous les ſiens vont périr ; & moi, l'auteur de tant de maux, juſte ciel, je ſuis innocent ! Inca, ton amitié pour moi t'a mis un bandeau ſur les yeux ; & tu ne veux pas voir mon crime. Plus juſte que toi, je le ſens, & je m'en accuſe moi-même. Pardon, malheureuſes victimes d'un amour inſenſé, pardon ! Je n'aurai pas du moins la honte & la douleur de vous ſurvivre ; & ſi je vous mène à la mort, je vous devancerai ; j'irai ſur ce bûcher me livrer le premier aux flammes. Là, ce fer qui devoit défendre un Peuple vertueux, un Roi, que je ne ſuis plus digne d'appeler mon ami, ce fer me percera le cœur. Je ne demande, avant ma mort, que la grace d'être entendu.

« Je ne ſuis ingrat ni perfide, reprit-il avec fermeté. Reçu dans la Cour de l'Inca, honoré de ſa confiance, comblé de ſes bienfaits, je n'ai jamais eu le deſſein de trahir l'hoſpitalité. Je ſuis jeune, ardent, trop ſenſible. J'ai vu Cora, mon

cœur s'est enflammé pour elle ; mais j'ai respecté son asile. Ce n'est qu'au moment effroyable où la montagne mugissante lançoit un déluge de feu, où le ciel embrasé, où la terre tremblante n'offroient par-tout que les horreurs de mille morts inévitables ; ce n'est qu'en ce moment, qu'à travers les débris des murs de l'enceinte sacrée, j'ai cherché, j'ai saisi, j'ai enlevé Cora.

» Elle vous dit qu'elle a cédé ! & qui n'eût pas cédé comme elle ? Est-ce assez d'une loi pour étouffer en nous les sentimens de la nature, pour en vaincre les mouvemens ? Vous exigez de la jeunesse la froideur d'un âge avancé ! Vous exigez de la foiblesse le triomphe le plus pénible de la force & de la vertu ! Ah ! c'est la superstition qui vous commande, au nom d'un Dieu, d'être cruels. L'en croyez-vous ? oubliez-vous que le Dieu que vous adorez est à vos yeux la bonté même ? Quoi ! le Soleil, la source de la fécondité, lui, par qui tout se régénère, feroit un crime de l'amour ! Et

l'amour n'eſt lui-même que l'émanation de cet aſtre qui vous anime. C'eſt ce même feu répandu au ſein des métaux & des plantes, dans les veines des animaux, & ſur-tout dans le cœur de l'homme, c'eſt ce feu que vous adorez dans ſon intariſſable ſource. Vous condamnez ſon influence; & parce qu'une Vierge innocente, foible, & craintive, aura cédé aux mouvemens les plus naturels, les plus doux d'un cœur que le Ciel lui a donné, ſon père, ſa mère, ſes ſœurs, ſes frères ſeront condamnés à mourir avec elle au milieu des ſurpplices! Non, Peuple, j'en atteſte votre Dieu & le mien, car le Soleil en eſt l'image: ces horreurs ne peuvent lui plaire; & la loi qui vous les commande ne ſauroit émaner de lui. Elle eſt des hommes; elle vous vient de quelque Roi jaloux, ſuperbe, & tyrannique, qui attribuoit à ſon Dieu un cœur comme le ſien.

» On vous a dit que le Soleil faiſoit à ſa Prêtreſſe un crime d'être mère, & qu'il falloit, pour expier ce crime, les

ſupplices les plus affreux ; on vous l'a dit, & vous avez eu la ſimplicité de le croire ! Ah ! Peuple, on avoit dit de même à vos aïeux que leurs Dieux, le ſerpent, le vautour, & le tigre, demandoient qu'une mère versât ſur leurs autels le ſang de l'innocent qu'elle allaitoit ; &, comme vous, pieuſement crédule, la mère immoloit ſon enfant. Vous l'avez aboli ce culte ; & le vôtre, non moins barbare, eſt encore plus inſenſé ».

Alors, du ton d'un homme inſpiré par un Dieu, & comme ſi ce Dieu avoit parlé par ſa bouche : « Roi, Peuple, dit-il, apprenez à diſcerner, par d'infaillibles marques, la vérité, qui vient du Ciel, d'avec l'erreur, qui vient des hommes. Jetez les yeux ſur la nature : voyez ſon ordre & ſon deſſein. Quel que ſoit le Dieu qui préſide à cet ordre immuable établi par lui-même, il y a conformé ſes lois. Et qu'importe à l'ordre éternel le vœu qu'a fait imprudemment une jeune & foible mortelle de ſécher, comme une plante oiſive, dans la lan-

gueur de la stérilité ? Est-ce là ce qu'en la formant lui a recommandé la nature ? Voyez, dit-il en saisissant les voiles de Cora, & en les déchirant avec une audace imposante, voyez ce sein : voilà le signe des desseins de son Dieu sur elle. A ces deux sources de la vie reconnoissez le droit, le devoir sacré d'être mère. C'est ainsi que parle & s'explique ce Dieu qui n'a rien fait en vain ».

Pendant ce discours d'Alonzo, un murmure confus, élevé dans la multitude, annonça la révolution qui se faisoit dans les esprits ; & le Monarque saisit l'instant de la décider sans retour. « Il a raison, dit-il ; & la raison est au-dessus de la loi. Non, Peuple, il faut que je l'avoue, cette loi cruelle ne vient point du sage Manco : ses successeurs l'ont faite ; ils ont cru plaire au Dieu dont elle vengeroit l'injure ; ils se sont trompés. L'erreur cesse ; la vérité reprend ses droits. Rendons graces à l'Etranger qui nous détrompe, nous éclaire, & nous fait révoquer une loi inhumaine. C'est un bien-

fait trop signalé, pour ne pas effacer une malheureuse imprudence. Que les Prêtresses du Soleil n'aient plus d'autre lien qu'un zèle pur & libre ; & que celle qui désavoue la témérité de ses vœux, en soit dès l'instant dégagée. Un Dieu juste ne peut vouloir qu'on le serve à regret ; & ses autels ne sont pas faits pour être environnés d'esclaves ».

Ainsi parloit ce Prince, avec la double joie de détruire un abus funeste, & de conserver un ami. Le vieillard, père de Cora, se prosterne, avec ses enfans, aux genoux du Monarque ; tout le Peuple, les mains au ciel, pousse des cris de joie ; Alonzo triomphant se jette aux pieds de son amante. Hélas ! encore évanouie dans les bras de sa mère, ses yeux, obscurcis d'un nuage, n'apperçoivent point Alonzo. En le voyant se dévouer pour elle, le trouble, l'attendrissement, la frayeur l'avoient accablée. Froide, tremblante, inanimée, laissant ployer sous elle ses genoux défaillans, elle s'étoit penchée dans le sein de sa mère ;

qui, croyant l'embraſſer pour la dernière fois, n'avoit pas eu la cruauté de la rappeler à la vie. Ce fut le cri de la nature, qui, du ſein des pères, des mères, & de tout un Peuple attendri, s'éleva juſqu'au ciel; ce fut ce cri qui ranima ſes ſens. Elle revient du ſommeil de la mort; elle reſpire, ouvre les yeux, & ſe voit dans les bras d'Alonzo, qui, tranſporté, lui dit en l'embraſſant: « Vis, « chère amante; tu es à moi; la loi fatale eſt abolie. — Que dis-tu? que fais-tu? Malheureux! lui dit-elle, va-t-en, & me laiſſe mourir. — Non, tu vivras, reprit Alonzo. La nature & l'amour l'emportent; les ſaints noms de pere & de mère ne ſont plus un crime pour nous ». A ces mots, Cora, dans l'excès de la ſurpriſe & de la joie, ſoupire, ſerre dans ſes bras ſon amant, ſon libérateur; &, trop foible pour ſoutenir une révolution ſi violente & ſi ſoudaine, ſuccombe une ſeconde fois.

Tandis qu'Alonzo la ranime, le Peuple s'empreſſe à les voir, à ſe réjouir

avec eux. Un père, une mère éperdus, leurs enfans qui tremblent encore, Cora qui, dans les bras d'Alonzo, reprend avec peine l'usage de la vie & du sentiment; le trouble, l'effroi, la tendresse de cet amant qui craint de la voir expirer, la joie & le ravissement du Peuple qui les environne, forment un spectacle si doux, que le Roi, les Incas, les Héros Mexicains ne peuvent retenir leurs larmes. Amazili, sur-tout, & son fidèle Télasco en jouissent avec transport. « Ah! Télasco, disoit cette fille charmante, que ces amans vont être heureux! Ils passent, comme nous, de l'excès du malheur à la félicité suprême. Qu'ils vont bien s'aimer! — Comme nous, lui dit Télasco. Le ciel a fait pour eux deux cœurs tout semblables aux nôtres ».

La foule s'étant écoulée, & le Monarque, avec les Incas, étant rentré dans le palais, Cora & son amant sont appelés, & le Prêtre leur parle ainsi: « Cora est libre; un Dieu qui ne veut que l'amour, ne peut exiger la contrainte; &

j'ai la joie, avant de descendre au tombeau, de voir du nombre de ses lois retrancher une loi cruelle, qui n'étoit pas digne de lui. Mais devant lui la sainteté de l'hymen est inviolable. Il veut qu'en sa présence le don d'une foi mutuelle en consacre les noeuds. — Ah! le ciel & la terre me sont témoins, s'écrie Alonzo, que je suis l'époux de Cora; qu'elle est la moitié de moi-même; qu'elle a reçu ma foi; que mes jours sont à elle; & que mon devoir le plus saint est de mériter son amour. Seulement je demande, sages & vertueux Incas, que nous voyions, de votre culte ou de celui de ma patrie, quel est le plus digne du Dieu que l'univers doit adorer. J'espère que bientôt nous n'aurons plus qu'un même autel; & ce sera au pied de cet autel, sous les yeux de l'Etre suprême, que la religion sanctifiera les vœux de la nature & de l'amour ».

CHAPITRE XLI.

LA ſuperſtition (*a*), qui par toute la terre va traînant ſes chaînes ſacrées, dont elle charge les nations, frémit de rage, en voyant abolir la ſeule loi qu'elle eût dictée aux adorateurs du Soleil. Mais pour s'en conſoler, elle jeta les yeux ſur l'Europe, où elle dominoit, ſur l'Eſpagne, où elle avoit placé le ſiége affreux de ſon empire. Son triomphe s'y préparoit, on y alloit célébrer ſa fête abominable ; lorſque le vaiſſeau de Pizarre, ayant franchi les vaſtes mers, entra dans ce golfe (*b*) célèbre par où

(*a*) Le fanatiſme eſt la frénéſie du zèle. La ſuperſtition eſt le délire de la piété. L'un eſt la maladie des eſprits violens, l'autre celle des ames foibles. Tous les deux outragent la religion, l'un par ſes fureurs, & l'autre par ſes craintes.

(*b*) Le golfe de Cadis.

l'Océan s'eſt ouvert un paſſage juſqu'aux bords de l'Egypte & de la Scithie.

Ce grand Homme, tout occupé de l'importance de ſes deſſeins, en méditoit profondément les difficultés effrayantes. L'une de ces difficultés étoit l'état de ſa fortune. Le peu d'or qu'il avoit recueilli de ſa première courſe, s'étoit perdu & diſſipé dans les mains de ſes compagnons. Son entrepriſe, qui d'abord avoit paſſé pour inſenſée, n'avoit plus aucun partiſan. La confiance étoit perdue ; & les ſecours en dépendoient. Il falloit, pour la ranimer, l'éclat de la faveur du Prince. Mais quelle horreur la Cour d'Eſpagne ne devoit-elle pas avoir des ravages, des cruautés qui s'exerçoient en Amérique ! Ces brigands, ces fléaux de l'Inde n'étoient-ils pas en exécration à leur patrie, épouvantée des excès qu'ils avoient commis ? Un jeune Roi, ſur-tout, que la cupidité n'avoit pas corrompu encore, devoit les déteſter ; & dans l'opinion qu'il avoit de ces cœurs féroces, il alloit confondre celui qui ſolliciteroit le

droit d'imiter leur exemple, & de rendre odieux son règne aux Peuples d'un autre hémisphère. Le cri plaintif de la nature, le cri de la religion, ses Ministres tonnans, & lançant l'anathême sur les profanateurs qui la rendoient complice de leurs sacrilèges fureurs ; c'est là ce que Pizarre rouloit dans sa pensée, lorsqu'un vent favorable, l'amenant vers les bords de la fertile Andalousie, le fit entrer dans le port de Palos, dans ce port d'où étoit parti l'intrépide Colomb, quand, sur la foi d'un Nautonnier que les tempêtes avoient instruit (*a*), il étoit allé découvrir ce malheureux Nouveau Monde.

(*a*) En quatorze cent quatre-vingt-quatre, Alonzo Sanchès de Huelua, en allant des Canaries à Madère, avoit été, dit-on, poussé sur la côte de Saint-Domingue. Il revint à Tercère, n'ayant plus avec lui que quatre de ses compagnons. Dans cette île, un fameux Pilote, Génois de naissance, appelé Christophe Colomb, leur donna l'asile. Ils moururent tous dans sa maison, & ce fut, dit-on, sur leurs mémoires qu'il entreprit la découverte de l'Amérique.

Pizarre, en abordant, prit ſoin de mander à Truxillo (c'étoit le lieu de ſa naiſſance) la nouvelle de ſon retour; & il ſe rendit à Séville. Le jeune Roi y tenoit ſa Cour; & Pizarre, pour obſerver les mœurs & le génie de cette Cour nouvelle, arrivoit inconnu. Tout lui parut changé dans ſa déplorable patrie. En la revoyant, il gémit.

Le premier objet de ſon étonnement fut la ſolitude des villes & l'abandon des campagnes, où la contagion ſembloit avoir paſſé. « Eh quoi! ſe diſoit-il à lui-même, eſt-ce pour ſe jeter dans les déſerts du Nouveau Monde, qu'on a quitté des champs ſi fertiles, ſi fortunés»? Il ne fut pas moins interdit de la réſerve auſtère & de la gravité myſtérieuſe & taciturne de ce Peuple, autrefois brillant, ingénieux, plein de candeur & de franchiſe, noble juſques dans ſes plaiſirs, & magnifique dans ſes fêtes. La triſteſſe, l'abattement étoient peints ſur tous les viſages; la défiance étoit dans tous les yeux; la crainte avoit reſſerré tous les cœurs.

A peine arrivé dans Séville, il veut la parcourir ; & il la voit plongée dans le ſilence & dans le deuil. Il ſe trouve au milieu d'une place publique ; lieu vaſte, & décoré avec magnificence par les temples & les palais dont il étoit environné. Au centre un grand bûcher s'élève, &, non loin du bûcher, un trône reſplendiſſant de pourpre & d'or. A cet appareil impoſant, il s'arrête. Il voit arriver un Peuple nombreux ſans tumulte, & gardant un ſilence morne, tel que l'impoſe la terreur. Il interroge autour de lui ; il demande quel ſacrilège, quel parricide on va punir avec tant de ſolennité, & ſi le Roi vient préſider au ſupplice des criminels, comme la pompe de ce trône l'annonce. Mais perſonne ne lui répond. « Qui que tu ſois, lui dit enfin un vieillard qu'il interrogeoit, ou ceſſe de nous tendre un piège, ou, ſi tu es de bonne foi, regarde, écoute, & tremble comme nous ».

Bientôt Pizarre voit paroître le cortège effrayant des juges & des vengeurs

de la Foi. Il les voit monter & s'asseoir sur ce trône terrible. Le calme est peint sur leur visage; la joie éclate dans leurs yeux.

Les victimes s'avancent ; le bûcher s'allume. Une foule de malheureux, pâles, tremblans, courbés sous le poids de leurs chaînes, viennent recevoir leur sentence; & ce décret qui les condamne à être brûlés vivans, ce décret leur est prononcé du ton affectueux & tendre de la charité secourable & de l'indulgente bonté.

Le jeune Roi avoit demandé qu'au moins, dans ce moment terrible, en présence du Peuple, à la face du ciel, lorsqu'ils entendroient leur sentence, il leur fût permis de parler, de se défendre, & de se plaindre: foible adoucissement qu'il auroit voulu mettre aux rigueurs de ce tribunal, mais qui, ayant révolté les juges, fut traité de scandale, & n'eut lieu qu'une fois.

Dans le nombre étoit un vieillard qu'on avoit surpris observant les prati-

ques

ques de judaïſme. Les ſéductions, les menaces le lui avoient fait abjurer au temps de ſa foible jeuneſſe. Imbu de la foi de ſes pères, le regret de l'avoir quittée vint le troubler; il la reprit; & dans le ſilence & la crainte, il adreſſoit au ciel les vœux de l'antique Sion. Son crime étoit connu; ſur le bord de ſa tombe, il n'avoit pas même daigné le déſavouer; il marchoit au ſupplice, comme une victime à l'autel. Mais lorſqu'il entendit que tous ſes biens, livrés à l'avidité de ſes Juges, étoient ravis à ſes enfans, ſa conſtance l'abandonna. « Cruels! dit-il, c'eſt donc ainſi que vous dévorez votre proie! J'ai mérité la mort, quand j'ai trahi mon ame, quand j'ai déſavoué de bouche ce que j'adorois dans le cœur; mais qu'ont fait mes enfans, pour être dépouillés du peu de bien que je leur laiſſe? Ils ont ſubi, dès le berceau, le joug de votre loi nouvelle; je vous les ai livrés. Ah! laiſſez à leur mère, pour nourrir ces infortunés, un pain arroſé de mon ſang, &

qu'ils tremperont dans leurs larmes ».

« Eh quoi ! lui répond d'un air ſerein le Chef du tribunal terrible, ne ſais-tu pas que Dieu pourſuit dans les enfans l'iniquité des pères ; que la dépouille des criminels de lèze-majeſté divine appartient aux Miniſtres des vengeances divines, comme les entrailles de la victime appartenoient au ſacrificateur ; que l'eſclave n'a rien qui ne ſoit à ſon maître, & qu'enfin tes pareils ſont nés eſclaves parmi les Chrétiens ? Si l'on ſe réſerve des biens qui n'étoient pas à toi, c'eſt pour en faire un digne uſage ; & quel plus digne uſage du bien des Infidèles, que de ſervir de récompenſe aux défenſeurs de la Foi ? Si chacun vit de ſon travail, celui de pourſuivre l'erreur ſera-t-il privé de ſalaire ? & n'eſt-il pas bien juſte qu'une race funeſte paye, en mourant, le ſoin pénible & ſalutaire que l'on prend de l'exterminer » ?

« Hommes ſans pudeur & ſans foi, s'écria le vieillard, la force vous ſeconde, & votre hypocriſie abuſe inſo-

lemment du pouvoir de nous opprimer. Mais tremblez que le ciel enfin ne se lasse ».... On ne permit pas au vieillard d'achever ; & il fut jeté dans les flammes.

Après lui, se présente devant le tribunal un jeune homme simple & timide, né parmi les Chrétiens, élevé dans leur croyance, & n'ayant pas même l'idée des erreurs qu'on lui attribuoit. Il aimoit une fille aussi simple que lui, aussi pieuse, aussi docile ; il en étoit aimé : un rival furieux l'avoit accusé d'hérésie ; & ce fourbe avoit pour complice un confident digne de lui. Dans les cachots, dans les tortures, l'infortuné jeune homme avoit pris mille fois la terre & le ciel à témoin de sa foi, de son innocence ; on ne l'avoit point écouté. En paroissant devant ses juges, & à la vue du bûcher, ses plaintes, ses cris redoublèrent. « Ministres du Dieu que j'adore, & vous, Peuple, dit-il, je proteste en mourant que j'ai vécu fidèle à la religion de mes pères. Je crois tout ce que nos Pasteurs,

dès l'enfance, m'ont enseigné. Qu'on me dise dans quelle erreur j'ai pu tomber, sans le vouloir ; je l'abjure & je la déteste. Que voulez-vous de plus ? — Nous voulons que vous-même vous fassiez le sincère aveu de votre impiété. — Je ne la connois pas. Opposez-moi du moins mes accusateurs ; qu'ils paroissent, qu'ils me confondent à vos yeux. — Non, lui dit-on encore : l'intérêt de la Foi ne permet pas que l'on décèle ceux qui veillent à sa défense, & qui nous dénoncent l'erreur. N'avez-vous pas déclaré vous-même que vous n'aviez point d'ennemis ? — Hélas ! non : je ne hais personne ; j'ignore qui peut me haïr. — Eh bien, ce n'est donc pas la haîne, mais le zèle qui vous accuse ; & le zèle est digne de foi. — O mon Père ! dit le jeune homme à un Religieux qui l'exhortoit à la mort, je suis attaché à la vie ; ce supplice me fait frémir. Dites-moi quel aveu l'on attend que je fasse ; &, tout innocent que je suis, je veux bien me calomnier. — Moi ! vous enseigner le mensonge !

lui dit cet homme pieusement cruel. A Dieu ne plaise. Non, mon fils, mourez martyr, plutôt que d'en imposer à vos juges. Après tout, ne vous flattez pas que cet aveu tardif pût vous sauver. Il n'est plus temps. C'est dans les fers que l'on doit s'avouer coupable. Mais, à l'approche du supplice, ce n'est plus un vrai repentir, c'est la frayeur qui parle; on ne l'écoute plus». Ce fut alors que le jeune homme, s'abandonnant à sa douleur, & versant des torrens de larmes, en fit couler de tous les yeux. «O Dieu! dit-il, on m'annonçoit ta religion pure & sainte comme l'appui de l'innocence; & tes Ministres»!.... On l'interrompit, pour le traîner sur le bûcher.

Tandis qu'un tourbillon de feu l'enveloppoit vivant, & que ses cris déchiroient tous les cœurs, un Maure, à peu près du même âge, mais plus ferme & plus courageux, fut condamné comme blasphémateur, pour avoir murmuré contre le fanatisme & son tribunal odieux. On lui prononça sa sentence, en l'exhor-

tant à déclarer, devant Dieu & devant les hommes, qui pouvoit l'avoir foulevé contre les vengeurs de la Foi. « Peuple, s'écria-t-il avec indignation, favez-vous qui l'on veut que j'accufe ? Mon père. On me l'a nommé dans les fers, ce complice dont on s'efforce de me rendre le délateur. C'eft lui qu'on veut que je traîne au fupplice. On m'a promis d'ufer envers moi d'indulgence, fi j'étois affez lâche, affez dénaturé pour noircir & calomnier celui qui m'a donné le jour. Ah ! loin de l'accufer, j'attefte toutes les puiffances du ciel, que ce vieillard eft innocent. Il gémit comme vous, mais dans le fond de fon ame ; &, à moins que des larmes n'offenfent nos tyrans, il ne les offenfa jamais. Plus impatient, j'ai parlé, je l'ai déteftée hautement, cette tyrannie odieufe. J'ai demandé, au nom du ciel, par quelle haîne de la vérité, par quelle horreur de l'innocence, on refufoit à l'accufé le droit naturel & facré d'une défenfe légitime ; pourquoi le délateur, difpenfé de

paroître, portant ses coups dans l'ombre, comme un lâche assassin, & se tenant enveloppé dans le manteau du juge; étoit compté au nombre des témoins? Cette procédure infernale, cet appareil d'iniquité, des fers, des cachots, des ténèbres, un silence affreux, tous les pièges de l'artifice & du mensonge, pour surprendre, ou pour effrayer un malheureux abandonné à la calomnie, à la fraude la plus subtile & la plus noire; voilà ce qui m'a révolté. Je l'ai dit; ma franchise les a blessés; ils m'en punissent; mais un jour ces fourbes seront démasqués; & leurs crimes retomberont sur eux, comme un déluge, avec les vengeances du ciel».

A ces mots s'arrachant des bras de celui qui l'accompagnoit: «Laisse-moi, lui dit-il, je ne reconnois point le Dieu que mes bourreaux adorent. Dieu juste, Dieu clément, père de tous les hommes, s'écria-t-il, reçois mon ame». Et lui-même, en traînant ses chaînes, il s'élança sur le bûcher.

Après lui, venoit une foule d'adoleſcens de l'un & de l'autre ſexe, élevés en ſilence ſous la loi Muſulmane, & livrés pour ce crime aux Inquiſiteurs de la Foi. On leur avoit promis, s'ils ſe faiſoient Chrétiens, qu'on les ſauveroit du ſupplice. Foibles, timides & crédules, ils s'étoient faits Chretiens ; & on les menoit au ſupplice. Ils réclamèrent la promeſſe ſur la foi de laquelle ils avoient abjuré. « Cette promeſſe, leur dit-on, va s'accomplir dans l'autre vie. Vous ſerez ſauvés du ſupplice, mais d'un ſupplice au prix duquel celui-ci n'eſt rien. Mes enfans, ne penſez qu'à mourir fidèles ; & trop heureux de n'avoir à ſubir qu'une expiation paſſagère, réſignez-vous ſans murmurer ». Leurs larmes furent inutiles ; & du milieu des flammes, où ils furent jetés, leurs bras s'étendirent en vain : leurs bras ſupplians retombèrent ; & bientôt tout fut conſumé.

Pizarre, qui, placé trop loin du tribunal, n'avoit entendu que des cris, en voyant toutes ce victimes entaſſées ſur

le bûcher & dévorées par les flammes, tandis que l'air retentissoit de saints cantiques d'alégresse, & que de pieux fanatiques, levant les mains au ciel, lui offroient pour encens la fumée du sacrifice ; Pizarre, saisi de terreur & de compassion, se disoit à lui-même : « L'Espagne a-t-elle changé de culte ? & lui a-t-on rapporté de l'Inde les Dieux qu'adorent les Sauvages, & qu'ils abreuvent de leur sang » ? Il vit la foule s'écouler, pensive & consternée ; il imita le Peuple ; & de retour chez lui, il y trouva l'un de ses frères, Gonzale, qui venoit d'arriver à Séville, impatient de le revoir.

CHAPITRE XLII.

Après les premiers mouvemens de la tendresse & de la joie, Pizarre, ayant bien observé qu'aucun témoin ne pût entendre leur entretien, ni le troubler, commença par faire à Gonzale le récit de ses aventures. Il lui expose ensuite l'objet de son voyage ; & finit par lui demander quelle étrange révolution s'est faite, depuis son absence, dans le génie, dans les mœurs, dans le culte de sa patrie ; & quelle est cette horrible fête dont il vient d'être le témoin ?

« Trop jeune & trop obscur, quand tu as quitté ces bords, lui dit Gonzale, tu n'as pu voir préparer ces événemens; mais aujourd'hui que ta fortune en dépend, je dois t'en instruire. Ecoute, mon frère, & gémis ».

« Les Maures, nos vainqueurs, s'étoient répandus dans l'Espagne ; ils y

avoient apporté les arts, l'agriculture & le commerce ; & en éclairant les esprits, ils avoient adouci les mœurs. La prospérité, la grandeur, l'opulence de ce Royaume, cultivé, enrichi, décoré par leurs mains, méritoit de faire oublier leur invasion & leurs ravages. Vaincus & soumis à leur tour, ils ne demandoient qu'à jouir d'une liberté légitime, qu'à vivre sujets de nos Rois, en conservant le culte de leurs pères ; & si la superstition ne se fût emparée de l'esprit d'Isabelle, jamais règne n'eût été plus heureux, ni plus florissant que le sien. Mais cette Reine, que son génie & son courage auroient placée au rang de plus grands hommes, eut le malheur d'être trompée par un confident fanatique (*a*), qui, dès la plus tendre jeunesse, l'enivroit d'un faux zèle, & l'avoit fait jurer, si elle montoit sur le trône, d'employer le fer & le feu pour exterminer l'hérésie & faire triompher la Foi. Ce fut

(*a*) Thomas Torquémada, Dominicain.

pour accomplir cette téméraire promeſſe, qu'elle érigea ce Tribunal de ſang ».

« Armé d'une puiſſance énorme, affranchi de toutes les lois protectrices de l'innocence, & conſacré par un Pontife (*a*) qui lui confioit tous ſes droit, ce tyran des eſprits les remplit d'une ſainte horreur (*b*). C'eſt ici, dans Séville même, que fut célébré le premier de ces ſacrifices barbares, que l'on appelle *Actes de foi* (*c*). Ce jour exécrable coûta vingt mille ſujets à l'Eſpagne : ils s'enfuirent épouvantés ; & l'Afrique fut leur refuge. Dans la Caſtille & dans Léon de nouveaux bûchers s'allumèrent ; & on y jeta dans les flammes des milliers de malheureux. Le même fléau s'étendit dans l'Aragon, & y fit les mêmes ravages. L'Eſpagne entière en fut frappée, & d'un Royaume à l'autre la ſuperſtition voyoit,

(*a*) Sixte IV.

(*b*) En quatre ans l'Inquiſition fit le procès à cent mille perſonnes, dont ſix mille furent brûlées.

(*c*) *Auto-da-fe.* Le premier à Séville en 1480.

comme autant de ſignaux, les feux qui dévoroient ſes innombrables victimes. Des multitudes de proſcrits, échappés à la rage de leurs perſécuteurs, s'abandonnoient à la merci des flots ; & l'Afrique en fut repeuplée. Enfin la Grenade conquiſe ſur les Maures, devint à ſon tour le théâtre de ces déplorables fureurs (*a*). Ah, Pizarre, quelle province le fana-

(*a*) Premier Edit contre les Juifs, en quatorze cent quatre-vingt-douze. Cet Edit les obligeoit à ſe convertir, ou à quitter l'Eſpagne. Cent mille familles ſe convertirent ou feignirent de ſe convertir ; huit cent mille Juifs ſe retirèrent en Portugal, en Afrique, ou dans l'Orient.

Second Edit contre les Maures en quinze cent un, qui les forçoit à ſe faire baptiſer, ou à ſortir du Royaume en trois mois, ſous peine d'être faits eſclaves. Une aſſemblée de Théologiens & de Juriſconſultes avoit décidé qu'on pouvoit en venir à cette violence, malgré la foi du plus ſolennel des traités. Le Pape Clément VII releva l'Empereur Charles-Quint du ſerment fait par lui, ou par ſes prédéceſſeurs, de permettre aux Maures le libre exercice de leur religion ; & il l'exhorta à chaſſer de l'Eſpagne tous ceux qui refuſeroient d'embraſſer le Chriſtianiſme.

tisme a désolée ! Un Peuple industrieux, vaillant, éclairé, mêlant aux travaux le charme consolant des fêtes ; plus de trente villes superbes, où fleurissoient les arts ; cent autres villes moins opulentes, mais toutes riches & peuplées ; deux mille villages remplis de cultivateurs fortunés ; les plus belles campagnes, les plus riches de l'univers, tout est perdu, tout est détruit ; la mort, l'effroi, la solitude y règne ; la tyrannie des esprits, la plus odieuse de toutes, comme la plus injuste & la plus violente, en a fait de vastes tombeaux, où elle domine en silence sur des cendres & des débris ».

« Ainsi, lui demanda Pizarre, les rapines, les cruautés que l'on exerce en Amérique étonnent peu l'Espagne ? — Elle y est endurcie par ses propres malheurs, reprit Gonzale. Et de quoi veux-tu qu'elle s'étonne & s'épouvante ? Parmi nous, dans son sein, elle voit consacrer les crimes les plus odieux. L'humanité n'a plus de droits, le sang n'a plus de privilèges. Que le fils accuse son père,

le père ses enfans, la femme son époux; c'est le triomphe du faux zèle. Ils sont accueillis, écoutés; & l'accusé périt sur leur délation. Un simple soupçon fait saisir, traîner dans les cachots la foible & timide innocence; & l'imposture qui l'accuse, protégée à l'abri d'un silence éternel, est sûre de l'impunité. La seule ressource du foible, la fuite, est réputée une preuve du crime; & l'anathême qui poursuit le transfuge, rompt pour lui les nœuds les plus saints. En lui, ses amis méconnoissent leur ami, ses enfans leur père, ses sujets leur Roi : plus d'asile, plus de refuge assuré pour lui, pas même au sein de la nature. La main qui lui perce le cœur est innocente; elle a vengé le Ciel. Tout Chrétien est, de droit divin, le juge & le bourreau d'un infidèle fugitif. Telle est la loi du fanatisme; & je t'épargne le détail de mille atrocités pareilles, qui forment son code infernal (*a*).

(*a*) Voyez le Directoire des Inquisiteurs, & l'extrait qu'on en a donné sous le titre de Manuel des Inquisiteurs.

Ne crains donc plus de voir les esprits soulevés de ce qui se passe dans l'Inde».

« Et la Cour, demanda Pizarre, est-elle attaquée de ce délire? — La Cour ne pense, lui répondit Gonzale, qu'à tirer avantage de nos calamités. Que le peuple tremble & fléchisse, c'est tout ce qu'elle veut ; & les malheurs de l'Inde ne la touchent que foiblement. Les Grands, avec pleine licence, opprimoient autrefois le Peuple : les juges leur étoient vendus ; les lois se taisoient devant eux ; &, sans frein comme sans pudeur, ils exerçoient impunément les vexations les plus criantes. Le Peuple est rentré dans ses droits ; la régence de Ximenès l'a tiré de l'oppression : il est armé, discipliné, ligué pour sa propre défense ; la force est du côté des lois ; & le Peuple, qu'elles protègent, les protège à son tour contre les attentats des Grands, leurs ennemis communs. Ainsi, le faste de la Cour, n'ayant plus au dedans les ressources du brigandage, a rendu les Grands plus avides des richesses du dehors ;

dehors ; & l'espérance de partager les dépouilles du Nouveau Monde, en fait de zélés partisans au premier qui promet d'en payer le tribut à leur orgueilleuse avarice. Tout est vénal sous ce nouveau règne ; & quand l'or est le prix de tout, on obtient tout avec de l'or : c'est ce que j'ai voulu t'apprendre. Flatte l'ambition & la cupidité ; ce sont elles qui nous dominent. Elles président dans les Conseils, elles ont l'oreille du Prince, elles sont l'ame de la Cour. La religion même est ici leur esclave ; & tu verras qu'on la fait taire, quand elle prétend les gêner. Rome, le siége de l'Eglise, vient d'être prise & saccagée ; le Souverain Pontife a été mis aux fers..... — Sans doute par les infidèles ? demanda Pizarre. — Par nous, reprit Gonzale, par ce jeune Empereur qui lui-même a porté le deuil de sa victoire. Va le trouver ; annonce-lui une vaste & riche conquête. il gémira peut-être sur le malheur de l'Inde ; mais si ce malheur est utile à

sa grandeur, à sa puissance, il le laissera consommer».

Pizarre, en profitant des instructions de Gonzale, eut sans peine accès à la Cour. On le présente à l'Empereur; & au milieu du Conseil assemblé, ce jeune Prince ayant daigné l'entendre, le Guerrier lui parle en ces mots:

« Puissant & glorieux Monarque, vous voyez l'un des premiers soldats qui, sous le règne de Ferdinand, ont porté les armes de la Castille dans le Nouveau Monde. Je m'appelle Pizarre; Truxillo m'a vu naître le plus obscur de vos sujets; mais j'ai l'ambition, peut être le moyen de faire oublier ma naissance. Sur la côte de Carthagène & vers les bords du Darien, je suivis Alfonce Ojeda, l'homme le plus déterminé qui fut jamais. J'appris à son école qu'il n'est point de dangers que le courage ne surmonte; & je puis dire qu'il m'a mis à l'épreuve de tous les maux. Après lui ce fut sous Vasco de Balboa que je servis, & que

je conçus l'efpérance d'égaler Colomb & Cortès.

» On vous a vanté les richeffes de l'Amérique ; & moi, je vous annonce qu'on ne les connoît pas. Les îles dont la découverte a fait la gloire de Colomb, le Royaume dont la conquête a rendu Cortès fi fameux, ne font rien en comparaifon des pays que j'ai découverts, & dont je viens vous faire hommage. C'eft le Royaume des Incas, Peuple adorateur du Soleil, dont fes Rois fe difent les enfans. Et qui ne le croiroit leur père, en voyant les richeffes que fes rayons répandent dans ces heureux climats?

C'eft une chaîne de montagnes d'or, qui s'étend depuis l'équateur jufqu'au tropique du midi ; & parmi ces montagnes, les plus rians côteaux & les vallons les plus fertiles. Le même jour y préfente toutes les faifons réunies ; la même terre y produit à la fois les fleurs, les fruits, & les moiffons.

Les Peuples de ces contrées font vaillans, mais prefque fans armes. Il eft facile

de les vaincre, plus facile de les gagner par la clémence & la douceur. J'avois abordé ſur leurs côtes, je pénétrois dans leur pays ; & avec un vaiſſeau & moins de deux cents hommes, j'aurois mis ſous vos lois un floriſſant Empire, & à vos pieds des monceaux d'or. Le Vice-Roi de Panama, jaloux d'une entrepriſe commencée avant lui, & dont il n'avoit pas la gloire, a rappelé mes compagnons ; il ne m'en eſt reſté que douze ; & avec eux j'ai ſoutenu, dans une île déſerte, au milieu des tempêtes, les plus rudes épreuves de la néceſſité. J'attendois un foible ſecours ; on me l'a refuſé, & on m'a rappelé moi-même J'ai obéi, ſans renoncer à ma glorieuſe entrepriſe ; & pour vous ſoumettre un pays le plus riche de l'univers, je ne demande que l'honneur dont jouit Cortès au Mexique, l'honneur de commander pour vous, & de n'obéir qu'à vous ſeul ».

Pizarre mit alors ſous les yeux du Conſeil le récit de ſes aventures, atteſté par ſes compagnons ; & ce récit, quoique

très-ſimple, ne fut pas lu ſans étonnement. Mais, ſoit que le jeune Empereur voulût encore éprouver Pizarre, ſoit que, par ſa naiſſance, il ne le crût pas digne du titre auquel il aſpiroit : « L'audace de ton entrepriſe, lui dit-il, ſemble autoriſer celle de ton ambition ; mais ſois content de partager les richeſſes que tu m'annonces, & ne demande rien de plus. — Des richeſſes ? lui dit Pizarre d'un air chagrin & dédaigneux ; mes matelots & mes ſoldats en reviendront chargés. Il me faut de la gloire. Le reſte eſt au deſſous de moi. Si je ne ſuis pas digne de gouverner, je ne ſuis pas digne de vaincre. Nommez le Vice-Roi qui me doit remplacer ; je l'inſtruirai : mon plan, mes projets, mes découvertes, je lui communiquerai tout, excepté mon courage..... dont j'ai beſoin pour dévorer l'humiliation d'un refus ».

Cette franchiſe bruſque & fière ne déplut point au jeune Monarque. « Il me ſervira bien, dit-il, puiſqu'il ne ſait pas

me flatter ». Il lui accorda sa demande ; & Pizarre, dès ce moment, vit une foule de Courtisans l'entourer, le féliciter, briguer l'honneur de protéger ses cruautés & ses rapines, & mendier le prix infame de l'appui qu'ils lui promettoient. Il vit une jeunesse ardente, ambitieuse, se disputer la gloire de le suivre & de partager ses travaux ; il vit l'avarice elle-même s'empresser, à l'appât du gain, de lui équiper une flotte, & risquer, en tremblant, les frais d'une entreprise dont elle attendoit des trésors.

Pizarre, sans croire en imposer à ceux qui se fioient à lui, leur prodigua les espérances, se ménagea l'appui des Grands, s'attira la faveur du Peuple, fit un choix de bons matelots & de soldats déterminés, &, parmi les plus braves, prit vingt hommes d'élite pour commander sous lui. Ses frères furent de ce nombre (*a*). Le jeune Gonzalve Davila

(*a*) Fernand, Jean, & Gonzale Pizarre.

ne fut point oublié : Charles daigna recommander à Pizarre de l'emmener avec lui en paſſant à l'île Eſpagnole.

Ainſi, tout ſecondant ſes vœux, Pizarre, dans le même temple (*a*) & ſur le même autel où Magellan avoit fait le ſerment d'obéiſſance & de fidélité à la Couronne de Caſtille, Pizarre, dans les mains de Charles, prononça le même ſerment.

« Guerrier, lui dit le jeune Prince, ici l'on confond tous les droits ; chacun, ſelon ſes intérêts ou ſes opinions, fait pencher la balance entre les Indiens & nous (*b*). Fatigué de tous ces débats, je te recommande deux choſes : l'une, de faire à ton pays tout le bien que tu croiras juſte & qui dépendra de toi ; l'au-

(*a*) Dans l'Egliſe de Notre-Dame de la Victoire.

(*b*) On ſait que la Cour étoit compoſée de Flamands & d'Eſpagnols. Les Flamands étoient pour les Indiens, & vouloient qu'on les laiſſât libres. Les Eſpagnols avoient des intérêts & des principes oppoſés.

tre, de faire aux Indiens le moins de mal qu'il te sera possible : car si je veux en être obéi, je désire encore plus d'en être aimé ». A ces mots, il lui ceignit l'épée, cette épée qui devoit être la marque de sa dignité (a), & qui ne fut pour lui qu'une trop foible défense contre de lâches assassins.

Cependant sa flotte à la rade, & ses compagnons rassemblés dans le port de Palos, n'attendent que lui & les vents. Il arrive ; les vents l'invitent à partir ; il s'embarque, il fait lever l'ancre, & part aux acclamations de tout un Peuple qui l'exhorte à revenir, chargé des richesses de l'Amérique, déposer les dépouilles des temples du Soleil au pied des autels du vrai Dieu.

(a) Marquis, Gouverneur, & Adelantade, ou Lieutenant Général.

CHAPITRE XLIII.

En abordant à l'île Espagnole, Pizarre apprit que Las-Casas, attaqué d'une maladie que l'on croyoit mortelle, languissoit au bord du tombeau. Il l'alla voir, Gonzalve Davila étoit auprès de lui, & le servoit avec ce zèle tendre qu'un fils auroit eu pour son père.

Le Solitaire, en revoyant Pizarre, se sentit vivement ému. Sur son visage, où étoient peintes la douleur, la foiblesse, & la sérénité, se répandit un rayon de joie. « Mon ami, dit-il à Pizarre en lui tendant la main, je vais le voir ce Dieu qui nous a tous fait naître pour nous aimer mutuellement, pour vivre en paix, nous secourir & nous soulager dans nos peines. Voyez combien l'image de la mort est tranquille & riante pour l'homme simple & doux qui se dit à lui-même : Je n'ai jamais fait gémir l'innocent. Voyez

avec quelle confiance mes yeux, avant de se fermer, se lèvent encore vers le Ciel; avec quelle consolation mes bras s'étendent vers mon père. Il me voit expirant, & il dit : Celui-là fut bien foible, mais il ne fut pas méchant; son sein renferme un cœur sensible; ses yeux n'ont jamais vu les larmes des malheureux sans y mêler des larmes; ces mains, qu'il tend vers moi, il les tendoit de même vers les infortunés qu'il pouvoit secourir : je serai miséricordieux envers l'homme compatissant. Ah Pizarre! je vous souhaite une mort semblable à la mienne. Méritez-la en exerçant la justice & l'humanité ».

A cette voix foible & touchante, à ce langage qu'animoit une piété vive & tendre, à ces regards où sembloit éclater la dernière étincelle de la vie & du sentiment, Pizarre fut ému; il pressa dans ses mains la main de l'homme juste. « O mon père, dit-il, vivez, pour me voir pratiquer ce que votre exemple m'enseigne, ce que m'inspirent vos vertus.

Pour vous répondre de moi, j'avois besoin d'être revêtu d'une autorité imposante : je le ſuis ; & j'eſpère apprendre à ma patrie à conquérir ſans opprimer ».

Le Solitaire lui demanda des nouvelles de ſon ami, du vertueux Alonzo. « Il m'a quitté, lui répondit Pizarre avec douleur ; il s'eſt jeté parmi les Sauvages ».

« Le bon jeune homme ! dit Las-Caſas, il les aima toujours ; il eſt digne d'en être aimé. Mais dites-moi quel eſt à leur égard l'eſprit de la nouvelle Cour d'Eſpagne ? — Elle eſt partagée, lui dit Pizarre ; mais le parti de l'avarice & de la tyrannie eſt toujours le plus fort. J'ai même vu dans le Sacerdoce des hommes dévoués à ce parti cruel. Ils s'autoriſent de la cauſe de Dieu, pour conſeiller la violence ; & ils l'exercent en Eſpagne avec une rigueur que je n'ai pu voir ſans frémir ». Alors il lui fit le tableau de cette fête abominable, à laquelle lui-même il avoit aſſiſté. « Les monſtres » ! s'écria Las-Caſas avec un ſen-

timent d'horreur si profond, si passionné, qu'il en oublia sa foiblesse. « O mon ami ! daignez en croire le témoignage d'une bouche expirante : car les craintes, les espérances, & tous les intérêts humains s'évanouissent devant celui qui ne va plus laisser au monde qu'une poussière inanimée ; & c'est ce moment que je saisis pour rendre gloire à la religion. Vous avez entendu, vous entendrez encore autoriser, au nom du ciel, les plus détestables excès. L'orgueil, l'ambition, la cupidité, la passion insatiable de dominer & d'envahir, ont trouvé dans le sanctuaire & jusqu'au pied des autels, de lâches partisans, de féroces apologistes ; &, par une bassesse indigne d'un ministère auguste & saint, on a cru devoir se ranger du côté du puissant, du fort, & de l'injuste, pour s'assurer de leur appui. Mais, mon ami, Dieu est immuable ; la vérité l'est comme lui. Ni l'un ni l'autre n'a besoin de la faveur d'une Cour avare & d'une populace avide. Le glaive de la tyrannie, le scep-

tre de l'iniquité ſeront réduits en poudre ; les trônes mêmes ne feront plus ; & Dieu ſera, & la vérité avec lui. J'atteſte donc ici ce Dieu devant lequel je vais paroître, qu'il condamne dans ſes Miniſtres cette honteuſe politique, vile eſclave des paſſions ; je l'atteſte qu'il n'a donné à aucun homme ſur la terre le droit de forcer la croyance & d'annoncer ſa loi le poignard à la main ; que celui qui a créé les ames des Maures & des Indiens, n'a pas beſoin de nos tortures pour les changer & les réduire ; & que le Dieu qui fait lever le Soleil ſur ces régions, y fera luire auſſi, quand bon lui ſemblera, le flambeau de la vérité. Ainſi, toutes les fois que vous verrez des hommes ſacrilèges remettre le fer & le feu dans les mains des Rois & des Peuples, & puis lever les mains au ciel, & dire : Elles ſont innocentes, elles n'ont point verſé le ſang ; fuyez ces fourbes hypocrites. Qu'ils ſoient bourreaux eux-mêmes, s'ils veulent des martyrs. Mais gardez-vous d'attribuer à la religion la

dureté, l'orgueil, la cruauté de ses Ministres. La paix, l'indulgence, & l'amour, voilà son esprit, son essence. C'est à ce caractère immuable, éternel, qu'on la reconnoîtra toujours. Mon ami, je l'ai dit aux Rois, je l'ai dit aux tyrans de l'Inde; & si Dieu prolongeoit mes jours, j'irois le dire à ce jeune Monarque dont on égare la raison; je monterois sur ce bûcher où l'on fait périr, dites-vous, tant de malheureuses victimes; & de là je demanderois à ce tribunal sanguinaire, si c'est sur l'autel de l'agneau qu'il a pris ces tisons ardens? Je demanderois à ce Roi, qui l'a rendu le juge des pensées & le tyran des ames? & si ces Prêtres fanatiques ont pu lui conférer un pouvoir qu'ils n'ont pas? Ils le renverseroient ce bûcher infernal, ou m'y feroient brûler vivant».

« Homme juste, lui dit Pizarre, calmez-vous; & n'abrégez point des jours qui nous sont précieux. Vous avez assez fait; & ce zèle héroïque va même au delà des devoirs que vous impose votre

état. — Mon état ! & qui rendra gloire à la religion, si ce n'est son Ministre ? Qui la vengera de l'injure qu'un fanatisme atroce lui fait en l'invoquant ? Les voilà nos devoirs, sans doute. Tant que les Peuples & les Rois ne mêlent point les intérêts du ciel dans leurs projets d'iniquité, ils peuvent nous fermer la bouche ; mais dès qu'ils s'autorisent de la cause de Dieu pour être injustes & cruels, c'est à nous, à travers les lances & les épées, de crier que Dieu désavoue les crimes commis en son nom. Malheur à nous, si par notre silence on l'en croyoit complice. Eh quoi ! le zèle ne saura-t-il jamais qu'opprimer & détruire ? La charité, comme la Foi, n'aura-t-elle pas ses martyrs » ?

Tandis que Las-Casas, d'une voix ranimée par l'amour de l'humanité, tenoit ce langage à Pizarre, la nuit avoit enveloppé l'île Espagnole de ses ombres ; le silence y régnoit ; tout reposoit, jusqu'aux esclaves ; on n'entendoit que le bruit des flots qui se brisoient contre

le rivage avec un murmure plaintif, qui sembloit imiter celui de la nature, opprimée dans ces climats.

Alors on entendit frapper à la porte du Solitaire. Le jeune Davila se lève, va, & revient avec inquiétude ; & se penchant sur le lit de Las-Casas, il le consulte en secret « Oui, qu'il entre, dit Las-Casas. Pizarre est magnanime ; & ce seroit lui faire injure, que de nous méfier de lui. Vous allez voir, lui dit-il, un Cacique, qui, s'étant retiré depuis plus de dix ans dans les montagnes de l'île (*a*), s'y conduit avec une valeur & une bonté sans exemple. Par lui sa retraite sauvage est devenue inaccessible ; & c'est le refuge assuré de tous les insulaires qui échappent à leurs tyrans. Il a discipliné trois cents hommes pleins de courage, & il les contient dans les bornes d'une défense légitime. Vigilant, actif, plein d'ardeur, & aussi prudent qu'intrépide, il se tient sur ses gardes, & il

(*a*) Les montagnes de Baoruco.

n'attaque

n'attaque jamais. Il a vu maſſacrer ſes amis, ſa famille entière; il a vu brûler vifs ſon père & ſon aïeul (*a*); & s'il lui tombe entre les mains un des bourreaux de ſa patrie, il le déſarme & le renvoie : ſon ennemi le plus cruel, dès qu'il eſt pris vivant, eſt aſſuré de ſon ſalut : il ne voit plus en lui qu'un homme. Heureuſement, & pour la gloire de la religion, il eſt Chrétien. J'ai eu le bonheur de l'inſtruire ; il s'en ſouvient ; il m'aime tendrement. Il a ſu que j'étois malade ; & vous voyez à quels dangers il s'eſt expoſé pour me voir ».

Barthelemi achevoit à peine, lorſque le jeune Davila revint, ſuivi du Cacique, qu'une Indienne accompagnoit. Henri (c'étoit le nom de ce Héros ſauvage) ſe précipite avec tranſport ſur le lit de Las-Caſas, & lui baiſant mille fois les mains avec un attendriſſement inexprimable : « O mon pere, dit-il, mon père ! je te revois. Qu'il me tardoit ! Mais je

(*a*) A Xaragua, ſous le gouvernement d'Ovando.

te revois souffrant; & ta main brûle sous mes lèvres! Mes frères, tes enfans, alarmés de ton mal, sont venus affliger mon ame. Je n'ai pu résister à l'impatience de te voir. Si j'étois pris, je sais ce qui m'attend; mais j'ai voulu m'y exposer, pour venir embrasser mon père. Ecoute, ajouta le Sauvage en soulevant sa tête, ils disent que tu es attaqué d'une maladie à laquelle le lait de femme est salutaire. Je t'amène ici ma compagne. Elle a perdu son enfant; elle a pleuré sur lui; elle a baigné du lait de ses mamelles la poussière qui le couvre; il ne lui demande plus rien. La voilà. Viens, ma femme, & présente à mon père ces deux sources de la santé. Je donnerois pour lui ma vie; & si tu prolonges la sienne, je chérirai jusqu'au dernier soupir le sein qui l'aura allaité ».

Barthelemi, les yeux attachés sur Pizarre, jouissoit de l'impression que faisoit sur le cœur du Castillan la bonté du Cacique; le jeune Davila, présent, versoit de douces larmes; & l'Indienne, d'une

beauté céleste & d'une modestie encore plus ravissante, regardant Las-Casas d'un œil respectueux & tendre, n'attendoit qu'un mot de sa bouche pour y porter son chaste sein.

Las-Casas, pénétré jusqu'au fond de l'ame, voulut refuser ce secours. « Ah! cruel! s'écria le Cacique, dis-nous donc, si tu veux mourir, quel est l'ami que tu nous laisses. Tu le sais, nous n'avons que toi pour consolation, pour espoir; si tu nous aimes, si tu nous plains, & si je te suis cher moi-même, accorde-moi ce que je viens te demander, au péril de ma tête, au milieu de mes ennemis. Viens, ma femme, embrasse mon père, & que ton sein force sa bouche à y puiser la vie ». En achevant ces mots, il prend sa femme dans ses bras, & l'ayant fait pencher sur le lit de Las-Casas: « Adieu, mon père, lui dit-il. Je laisse auprès de toi la moitié de moi-même, & je ne veux la revoir que lorsqu'elle t'aura rendu à la vie & à notre amour ».

Cette jeune & belle Indienne, à ge-

noux devant Las-Casas, lui dit à son tour : « Que crains-tu, homme de paix & de douceur ? Ne suis-je pas ta fille ? n'es-tu pas notre père ? Mon bien-aimé me l'a tant dit ! Il donneroit pour toi son sang. Moi, je t'offre mon lait. Daigne puiser la vie dans ce sein que tu as fait tressaillir tant de fois, lorsqu'on me racontoit les prodiges de ta bonté ».

Trop attendri pour rejeter une prière si touchante, trop vertueux pour rougir d'y céder, le Solitaire, avec la même innocence que le bienfait lui étoit offert, le reçut ; il permit à la jeune Indienne de ne plus s'éloigner de lui ; & ce fut à la piété de Henri & de sa compagne, que la terre dut le bonheur de posséder encore long-temps cet homme juste.

« Ange tutélaire de ce Nouveau Monde, lui dit Pizarre, que vous êtes heureux d'y régner ainsi sur les cœurs ! D'autres auront subjugué l'Inde ; mais vous seul vous l'aurez soumise par l'ascendant de la vertu ».

L'attendrissement du jeune Davila le

fit remarquer de Pizarre ; & Las-Cafas le lui nomma. « Fils d'un père trop ennemi des Indiens, lui dit Pizarre, vous voyez des exemples bien différens du fien » ! Il lui apprit que l'Empereur l'avoit recommandé à lui, & qu'il étoit deſtiné à le fuivre. Mais Gonfalve, dans ce moment, ne pouvoit fe réfoudre à fe féparer de Las-Cafas.

« Mon ami, lui dit le Solitaire, votre devoir eſt d'obéir. J'aimerois mieux vous voir obfcur que de vous favoir coupable. Mais la confiance que Pizarre m'infpire adoucit mes regrets, & modère mes craintes. Je vous confeille de le fuivre, & vous invite à l'imiter. Venez me voir encore demain : j'écrirai à mon cher Alonzo ; je vous chargerai de ma lettre ; & fi Pizarre peut favoir où ce bon jeune homme refpire, il la lui fera parvenir ».

En écrivant cette lettre fatale, qui lui eût dit qu'il alloit figner la ruine des Indiens ?

CHAPITRE XLIV.

Impatient de se rendre sur l'isthme, Pizarre, au premier souffle d'un vent favorable, mit à la voile, & partit de l'île Espagnole. Son arrivée à Panama rendit l'espérance & la joie à ses amis. On s'empressa de lui armer une flotte, & dès qu'elle fut équipée, il s'embarqua, avec la résolution d'aller descendre aux bords qu'il avoit reconnus. Mais il fut forcé par les vents d'aborder au port de Coaque, non loin du promontoire de Palmar; & de là, pour ne plus dépendre de l'inconstance des flots, il marcha le long du rivage, ayant commandé à sa flotte de le joindre au port de Tumbès.

Des sables, des vallons remplis de bois hérissés & touffus, dont la ronce & le manglier font un tissu impénétrable, des torrens, des fleuves rapides, un

air embrâſé, les horreurs d'une ſolitude profonde, tout ce que la nature a de plus effrayant s'oppoſe à ſon paſſage, & ne peut arrêter ſes pas. Il marche ſous un ciel de feu, il foule une terre brûlante. Ses compagnons, qu'il encourage au nom de la gloire & de l'or, s'enfoncent avec lui dans ces bois où jamais les ſerpens venimeux, dont ils étoient jonchés, n'avoient vu les traces de l'homme. Il s'élance dans les torrens, il enſeigne à ſes compagnons à les traverſer à la nage; & ceux que le danger rebute, ou que les forces abandonnent, il les anime, il les ſoutient, il les diſpute aux flots qui les entraînent, & luttant d'une main, les ſoulevant de l'autre, il les amène au bord. Intrépide & infatigable, il s'avance, il découvre enfin des champs cultivés, des cabanes, des hameaux peuplés d'Indiens; & la terreur qu'il y répand fait bientôt paſſer à Quito la nouvelle de ſon retour. Mais le cruel état des choſes, dans le royaume des Incas, n'avoit

pas permis de veiller à la défense des vallées.

Huascar étoit captif dans les murs de Cannare; mais l'un de ses frères, Mango, réfugié dans les détroits des montagnes de l'orient, avec les restes de sa famille & les débris de son armée, méditoit le hardi dessein de rentrer dans Cusco, & d'en chasser Palmore. Il voyoit même tous les jours son camp se grossir de nouveaux transfuges, qu'effrayoit la domination de l'usurpateur de l'Empire & de l'oppresseur de leur Roi.

Tels, lorsqu'un vaste incendie se répand dans une forêt, les animaux qui l'habitoient, chassés de leur retraite par la rapidité des flammes, que pousse un vent impétueux, se retirent, en mugissant, sur des rochers inaccessibles; & de là, fixant un œil morne sur la forêt que le feu dévore, ils semblent murmurer entre eux leur épouvante & leur douleur.

Bientôt l'intrépide Mango descend, à

la tête des ſiens, des montagnes de l'orient. La renommée, qui le précède, a ſemé le bruit de ſa marche. Le courage, dans tous les cœurs, ſe ranime avec l'eſpérance ; dans Cuſco le Peuple commence à s'émouvoir, & le bruit ſourd & menaçant de la révolte s'y fait entendre.

Au ſignal d'un ſoulevement & à l'approche d'une armée, Palmore abandonne la ville. Il fait pourvoir abondamment la citadelle qui la domine (*a*), & s'y enferme avec les ſiens.

Mango trouve la ville ouverte ; il y entre comme en triomphe ; & fier d'une nombreuſe armée qu'il fait camper autour des murs, il envoie à la citadelle ſommer Palmore de ſe rendre. Celui-ci répond que la paix, ou la mort le déſarmera. On le preſſe, on lui fait entendre que tout l'Empire eſt ſoulevé, qu'Ataliba

(*a*) Tupac Yupangué, dixième Inca, avoit fait conſtruire cette citadelle avec les matériaux amaſſés par ſon père Yupangué.

eſt perdu ſans reſſource, & que lui-même il n'a d'eſpoir qu'en la clémence de Mango. Je ne ſais point ce qui ſe paſſe hors des remparts que je défends, répond ce généreux Guerrier. Ataliba eſt homme; il peut éprouver des revers; mais puiſqu'il lui reſte avec moi deux mille ſujets fidèles, il n'a pas tout perdu. S'il n'étoit plus lui-même, peut-être alors prendrois-je conſeil de la néceſſité, mais tant qu'il eſt vivant, je ne dépens que de lui ſeul; & je laiſſe Mango exercer ſa clémence ſur des malheureux, s'il en eſt d'aſſez lâches pour l'implorer ».

Cependant, comme il s'aperçut que quelques-uns des ſiens étoient troublés de ces menaces: « Quand il feroit vrai, leur dit-il, qu'Ataliba fût malheureux, lui en ſerions-nous moins fidèles? Reſſemblerions-nous aux oiſeaux qui s'envolent d'un arbre, dès qu'il eſt ébranlé par quelque tourbillon rapide? L'arbre eſt courbé; il ſe relevera: laiſſons paſſer l'orage ». Alors, choiſiſſant parmi eux un meſſager intelligent & sûr: « Cher-

che Ataliba, lui dit-il; apprends-lui que la forteresse de Cusco est à nous encore; que c'est moi qui la garde, & que j'ai avec moi deux mille hommes déterminés à verser pour lui tout leur sang. Voilà, dit-il en se tournant vers ses soldats qui l'écoutoient, voilà comme il faut que l'on parle à ses amis dans le malheur; & le meilleur ami d'un bon Peuple, c'est un bon Roi ».

Sur les premiers avis qu'on avoit reçus du soulèvement de Cusco, le Roi de Quito s'avançoit au secours de Palmore; & Alonzo avoit voulu le suivre, malgré les larmes de Cora. Ils avoient passé les plaines de Loxa, vu les sources de l'Amazone, & du haut des monts qui dominent le fleuve Abançaï, ils découvroient les campagnes que ce beau fleuve arrose, quand le messager de Palmore vint au-devant d'Ataliba, l'avertit que Mango venoit à lui, que Palmore, avec deux mille hommes, gardoit encore la citadelle, & que le chef & les soldats lui étoient dévoués. Molina l'entendit, &

dans le moment même il prit sa résolution. « Laisse-moi, dit-il à l'Inca, te choisir, non loin de ce fleuve, un camp facile à retrancher, où ton armée se repose; & profitons de l'avantage que le sort nous a ménagé ». Il fit donc avancer l'armée sur le côteau qui dominoit la plaine, lui traça lui-même son camp; & vers la nuit il appela le messager de Palmore, l'instruisit, & le renvoya.

Mango passe l'Abancaï, s'avance, & voyant l'ennemi retranché dans son camp, l'insulte, & l'appelle au combat.

Ataliba, vivement offensé, s'indignoit de ne pas sortir; il se croyoit couvert de honte, & s'en plaignoit à son ami. « Ne vois-tu pas, lui dit Alonzo, que ces désirs & ces menaces n'annoncent dans tes ennemis qu'imprudence & légereté? Laisse venir le jour que j'ai marqué pour leur défaite; alors nous répondrons en hommes à ces témérités d'enfans ».

Deux jours après, l'aurore ayant éclairé l'horizon, le Roi de Quito vit paroître,

au delà du camp ennemi, sur une colline opposée, le drapeau flottant de Palmore. « Voici le moment, Prince, dit le jeune Espagnol ; & si Palmore fait son devoir, l'Empire est à toi sans partage ». Il dit ; & le signal donné, l'armée abandonne son camp, & va se ranger dans la plaine.

Alonzo se réserve deux mille combattans armés de haches & de massues, pour charger lui-même à leur tête. C'est la troupe de Capana ; & ce Cacique anime ses Sauvages à mériter l'honneur de combattre sous Alonzo. Cependant la flèche & la fronde engagent le combat. On s'approche ; & bientôt une horrible mêlée confond les coups, & fait couler ensemble des flots du sang des deux partis.

Alors, du haut de l'éminence où Palmore s'est reposé, il fond sur l'armée ennemie ; & d'une ardeur égale, l'impétueux Alonzo marche à la tête du corps terrible qu'il réservoit pour ce moment.

Entre ces deux attaques ſoudaines & rapides, Mango, ſurpris, épouvanté, diſſimule en vain ſon effroi. Le trouble a gagné ſon armée. Tout ſe diſperſe, tout s'enfuit. La légion des Incas réſiſte ſeule & ſe tient immobile, comme un rocher au milieu des vagues qui le couvrent de leur écume. En vain ſes pertes l'affoibliſſent, en vain elle ſe voit accabler ſous le nombre : trois fois on l'invite à ſe rendre, trois fois, avec un fier mépris, elle rejette ſon ſalut. Sa réſiſtance, & le carnage qu'elle fait en ſe défendant, achèvent d'étouffer un reſte de compaſſion dans les bataillons qui la preſſent. Elle ſuccombe enfin ; aucun de ſes guerriers ne quitte ſon rang ; ils périſſent dans la place où ils combattoient ; & ce qui reſte des vaincus, cherchant leur ſalut dans la fuite, laiſſent ſur le champ de bataille Ataliba, vainqueur & conſterné, parcourir ces plaines de ſang, & ſe reprocher ſa victoire. Hélas ! cette victoire qui lui arrachoit des larmes, étoit pour lui le terme de la proſpérité,

& comme le dernier ſourire, le ſourire cruel & traître de la fortune qui l'abandonnoit.

Ce même jour, ce jour funeſte vit arriver Pizarre ſur la rive du fleuve qui baigne les champs de Tumbès.

CHAPITRE XLV.

VERS l'embouchure de ce fleuve est une île sauvage (*a*), où Pizarre avoit résolu de se ménager un refuge. Il y passa sur des canots ; car il avoit dévancé sa flotte. Mais cette île étoit la demeure d'un Peuple indomptable & féroce. Pizarre, dédaignant de perdre, à réduire ce Peuple, un temps qui lui étoit précieux, n'attendit que sa flotte, pour revenir camper sur le rivage & devant le fort de Tumbès.

Dans ce fort étoient enfermés mille Indiens détachés de l'armée d'Ataliba. Orozimbo étoit à leur tête. Sous lui commandoit Télasco. La belle & tendre Amazili, l'arc à la main, le carquois sur l'épaule, telle & plus fière en son maintien & plus légère dans sa course qu'on ne peint Diane elle-même, avoit suivi

(*a*) L'île de Puna.

son

ſon frère & ſon amant, digne, par ſon courage, de partager leur gloire.

Pizarre ſe ſouvint du Peuple de Tumbès, de l'accueil plein d'humanité (*a*), de candeur, & de bienveillance qu'il en avoit reçu; il réſolut de bonne foi d'achever de gagner l'eſtime & l'amitié de ce bon Peuple. Il aſſembla donc ſes guerriers, & leur tint ce diſcours :

« Caſtillans, je vous ai promis des richeſſes & de la gloire. De ces deux biens, l'un vous eſt aſſuré, l'autre dépend de vous. Ceux de vous qui veulent de l'or, s'en retourneront chargés d'or : je vous en ſuis garant : ne vous abaiſſez pas juſqu'au ſoin vil d'en amaſſer.

(*a*) L'Hiſtoire attribue ici au peuple de Tumbès une trahiſon ſans vraiſemblance. *Il immola*, dit-on, *à ſes idoles trois Eſpagnols qui s'étoient confiés à lui.* Le Peuple de Tumbès n'avoit plus d'idoles; il n'adoroit que le Soleil; & on ne faiſoit point au Soleil des ſacrifices de ſang humain. Cette abſurde imputation eſt encore plus démentie par les mœurs de ce Peuple, par ſa candeur & ſa bonté.

Pour la gloire, c'eſt autre choſe : une haute entrepriſe la promet, ne l'aſſure pas. Celui-là ſeul l'obtient, qui la mérite : jamais le crime ne la donne. Les Conquérans de l'Amérique ont fait tout ce qu'on peut attendre de l'audace & de la valeur. Ils ne ſeront pourtant jamais qu'au nombre des brigands inſignes. L'homme étonnant à qui l'Eſpagne a dû le Nouveau Monde, Colomb s'eſt dégradé par une trahiſon ; Cortès, par une perfidie plus noire & plus infame encore ; & c'eſt lui qu'ont flétri les fers dont il a chargé Montezume. Le reſte s'eſt déshonoré par les plus indignes excès. Il dépend de nous, mes amis, d'en partager l'opprobre, ou de nous en laver, nous & notre patrie, par une conduite oppoſée : nous en avons encore le choix. Il s'agit de ranger ſous la puiſſance de l'Eſpagne la plus riche moitié de ce Nouveau Monde ; & il en eſt deux moyens, la douceur & la violence. La violence eſt inutile ; & chez des Nations guerrières, où nous ſommes en petit nombre, elle ſeroit auſſi

dangereuſe qu'injuſte. Le danger n'eſt rien, je le ſais; mais la gloire, la gloire eſt tout; & quand nous aurions opprimé, dévaſté, changé ces contrées en des déſerts ſanglans, en de vaſtes tombeaux, oſerions-nous repaſſer les mers, chargés de tréſors & de crimes, & pourſuivis par les remords? Les malédictions d'un monde, les reproches de l'autre, la colère du ciel, enfin les cris de la nature & de l'humanité, tout cela fait horreur. Ni les grandeurs, ni les richeſſes ne conſolent d'être odieux : c'eſt un courage qui me manque; vous ne l'avez pas plus que moi. Faiſons-nous des proſpérités dont nous n'ayons point à rougir, ou un malheur qui nous honore. Rien n'eſt ſi beau que ce qui eſt juſte; rien n'eſt ſi juſte ſur la terre que l'empire de la vertu. Tâchons de dominer par elle. Quelle conquête, mes amis, que celle qui n'auroit coûté ni larmes ni ſang! Quel triomphe que celui qui ne ſeroit dû qu'au pouvoir des bienfaits! La reconnoiſſance

& l'amour nous livreroient tous les biens de ces Peuples : pour les vaincre & les captiver, nos armes feroient inutiles ; & c'eſt alors qu'elles ſeroient dignes d'orner les temples de ce Dieu que nous venons faire adorer ».

Toute la jeuneſſe applaudit ; mais ceux des guerriers Caſtillans qui avoient ſervi ſous Davila, & dont les mains s'étoient déjà trempées dans le ſang des Peuples de l'iſthme, tirèrent un mauvais préſage de ce qu'ils appeloient molleſſe dans leur Général. Vincent de Valverde ſur-tout, ce Prêtre ardent & fanatique, fut indigné de reconnoître dans le langage de Pizarre les ſentimens de Las-Caſas, & fronçant un ſourcil atroce : « Ils fléchiront, diſoit-il en lui-même, ils fléchiront ſous le joug de la Foi, ou ils ſeront exterminés ».

Sans écouter cet odieux murmure, Pizarre marcha vers Tumbès, & fit demander au Cacique de le recevoir en ami. Mais le Cacique, enfermé dans ſa ville,

répondit qu'elle dépendoit d'Ataliba, Roi de Quito, qui l'avoit prise sous sa garde; & que le fort la protégeoit.

Il falloit attaquer ce fort. Pizarre s'approche; il l'observe; & quel est son étonnement, lorsqu'à cette enceinte, à ces angles, à ces murs de gazon, faits pour être à l'épreuve de ses plus foudroyantes armes, il reconnoît l'art des Européens! « C'est Molina, c'est lui qui enseigne aux Indiens à se retrancher devant nous, dit Pizarre: il a fait construire ces remparts; peut-être il les défend lui-même ». Impatient de s'en instruire, il demande à parler au Commandant du fort; & Orozimbo se présente. « Espagnol, je suis Mexicain, je suis neveu de Montezume: Juge si je dois te connoître, si je puis me fier à toi. C'est ici mon dernier asile; ce sera mon tombeau, si ce n'est pas le tien ».

Des Mexicains dans le fort de Tumbès! Rien n'étoit plus inconcevable: Pizarre ne pouvoit le croire. Cependant il fallut céder aux instances des Castil-

lans. Indignés d'une résistance qu'ils regardoient comme une insulte, ils murmuroient, ils demandoient l'assaut. Pizarre le promit. Mais afin qu'il fût moins sanglant, il voulut agir de surprise, & à la faveur de la nuit. On se plaignit de sa prudence; elle faisoit injure à ceux qu'elle paroissoit ménager: ses guerriers, ses soldats eux-mêmes se seroient crus déshonorés par ces précautions timides: ce n'étoit pas devant ces troupeaux d'Indiens qu'il falloit craindre le grand jour, si favorable à la valeur. Le Héros gémit, & céda.

L'attaque fut vive & rapide. Les foudres de l'Europe voloient sur les remparts; les Indiens épouvantés n'osoient paroître; & la fascine amoncelée alloit applanir le fossé. Orozimbo, qui voit la terreur dont tous les esprits sont frappés, les ranime & les encourage. « Eh quoi! mes amis, leur dit-il, qu'a donc ce bruit qui vous effraye? Est-ce le bruit qui tue? & faut-il tant d'effort pour rompre le fil de la vie? Ces bouches

brûlantes sans doute vomissent la mort ; mais la mort est aussi au bout d'une flèche ; & l'arc, dans la main d'un brave homme, est terrible comme le feu. Chacun de vous n'a qu'une mort à craindre, & il en a mille à donner : vos carquois en sont pleins. Paroissez donc ; & repoussez une troupe d'hommes hardis, mais foibles, vulnérables & mortels comme vous ».

Il dit, & à l'instant une grêle de traits répond au feu des Castillans. L'approche du fossé, la route du soldat qui vient y jeter sa fascine, commence à être périlleuse. Plus d'une flèche ; mais sur-tout celles des Mexicains, se trempent dans le sang. Un œil vengeur les guide, & choisit ses victimes. Pennates, Mendès, & Salcédo se retirent blessés ; l'intrépide Lerma entend siffler à travers son panache le trait qui lui étoit destiné. Le vaillant Péralte s'étonne de voir une flèche rapide percer son épais bouclier, & venir effleurer son sein. Le bras nerveux de Télasco l'avoit lancée ;

mais l'airain l'émoussa : elle tomba sans force aux pieds du superbe Espagnol.

Bénalcasar, qui devoit être l'un des fléaux de ces contrées, du haut de son coursier fougueux, pressoit les travaux des soldats. Une flèche qui part de la main d'Orozimbo, atteint le coursier dans le flanc. L'animal indompté se dresse, frappe l'air de ses pieds, se renverse, & sous lui foule son guide étendu sur le sable. Orozimbo, qui le voit tomber, en pousse un cri de joie. « Ombres de Montezume & de Guatimozin ! ombre de mon père ! dit-il, ombres de mes amis ! recevez ce tribut, ce foible tribut de vengeance. Je ne mourrai donc pas sans avoir fait vomir le sang & l'ame à l'un de nos tyrans » ! Il se trompoit : la molle arêne céda sous le poids du coursier ; le Castillan y fut enseveli, mais se releva de sa chûte, plus furieux, plus implacable, plus altéré du sang des Indiens.

Le plomb mortel qui portoit sur les murs de plus inévitables coups, ne ven-

geoit que trop bien Pizarre, mais ne le consoloit pas. Pour lui la plus légère perte étoit funeste. Il s'affligeoit sur-tout de voir les Indiens s'aguerrir & s'accoutumer à ce bruit, à ce feu des armes qui par-tout avoit répandu tant d'effroi dans ce Nouveau Monde. Il falloit, ou les rendre encore plus intrépides, en cédant à leur résistance, ou faire tout dépendre du hasard d'un moment. Le fossé, dans sa profondeur, étoit comblé de l'un à l'autre bord, & l'escalade étoit possible. Pizarre s'y résout, & l'ordonne. A l'instant le feu redouble & la protège.

Orozimbo ne perd point courage. Il défend à ses Indiens de s'exposer au feu. « Imitez-nous, dit-il : Télasco, mes amis & moi ; nous allons vous donner l'exemple ». Il eut seulement soin d'écarter du lieu de l'assaut sa sœur, qui lui tendoit les bras, & le conjuroit par ses larmes de la souffrir auprès de lui.

Alors, s'armant de haches & de lourdes massues, ils attendent, tête baissée, les plus hardis des assaillans.

Il en parut trois à la fois, Moſcoſe, Alvare, & Fernand, le jeune frère de Pizarre. Ils s'élèvent, tenant le glaive d'une main, le bouclier de l'autre, & portant dans les yeux un courage déterminé.

Télaſco s'adreſſe à Moſcoſe, & d'un coup de maſſue lui briſant ſur la tête l'écu qui lui ſert de défenſe, le renverſe du haut des murs. Il tombe comme foudroyé ſur ſes ſoldats qui alloient le ſuivre, & roule ſur leurs boucliers.

Fernand Pizarre va s'élancer de l'échelle ſur le rempart ; mais encore chancelant ſur un appui fragile, il ne peut ni parer, ni porter des coups aſſurés. Orozimbo, l'ayant ſaiſi au bras dont il tenoit le glaive, le déſarme & l'entraîne à lui. Il ſe débat ; mais il eſt terraſſé. Son vainqueur lui laiſſe la vie ; & le ſoldat qui prend ſa place reçoit pour lui le coup mortel.

Alvare, dans l'inſtant qu'il s'attache au bord du mur pour le franchir, ſent tomber ſur ſon caſque la hache meurtrière ; & le coup, en gliſſant, le bleſſe au bras

qui lui servoit d'appui. Il est précipité sanglant ; & ses soldats, voyant sur leur tête la massue levée pour les frapper, n'osent s'exposer après lui à une mort inévitable.

Pizarre croit avoir perdu le plus tendre, le plus aimable, le plus vertueux de ses frères ; mais il dévore sa douleur. Il voit la consternation de ceux qu'il a trop écoutés ; & sans y ajouter le reproche, il fait interrompre l'assaut.

Le premier soin d'Orozimbo, après que l'ennemi se fut retiré dans son camp, fut de faire réduire en cendres ce vaste monceau de fascines dont on avoit comblé le fossé du rempart ; & tandis que des tourbillons de fumée & de flammes s'élevoient au dessus des murs : « Viens, dit-il au jeune Pizarre, & vois ce bûcher allumé. Quand je t'y jetterois vivant, quand j'y ferois brûler avec toi tous tes compagnons, & avec eux leurs pères, leurs enfans, & leurs femmes, je ne vous rendrois pas les maux que ta Nation nous a faits..... Va-t-en, va dire à ces barba-

res que les neveux de Montezume ayant à leurs pieds un brafier, & dans leurs mains un Caftillan.... Va-t-en, te dis-je, & ne tarde pas ; car je crois entendre les plaintes de l'ombre de Guatimozin ».

Fernand Pizarre s'en alloit, le cœur flétri, l'ame abattue, n'ofant s'avouer à lui-même qu'il refpiroit par la clémence d'un Indien, d'un Indien neveu de Montezume ! Dans la plaine qui féparoit le camp des Efpagnols du fort de Tumbès, il rencontre un vieillard étendu fur le fable & baigné dans fon fang. Ce vieillard refpiroit encore ; & tendant les bras au jeune homme, il l'appeloit à fon fecours. Pizarre approche. L'Indien lève fur lui un œil mourant, lui montre fon flanc déchiré, & fait un figne vers le rivage, un autre figne vers le ciel, comme pour indiquer le crime & le vengeur.

Le guerrier attendri lui donne tous les foins de l'humanité ; il étanche le fang de fa bleffure ; & l'aidant à fe foulever & à fe foutenir, il paroît vouloir le

mener au camp. Le vieillard, frissonnant d'horreur, le conjuroit, en lui baisant les mains, de prendre une route opposée. « Non, disoit-il; c'est de ce côté-là qu'ils sont allés. — Qui donc ? lui demanda Pizarre. — Les meurtriers, dit le vieillard. Ils étoient vêtus comme toi; ils te ressembloient.... Non, pardonne, je ne veux pas te faire injure; tu es aussi bon qu'ils sont méchans. Ils venoient du fort, ils alloient vers le rivage de la mer; & moi, je traversois la plaine; je ne leur faisois aucun mal. L'un d'eux m'a regardé d'un œil menaçant & farouche. Je tremblois; je l'ai salué pour l'adoucir; & lui, tirant son glaive, il me l'a plongé dans le flanc ».

« Ah, les barbares ! s'écria le jeune homme saisi d'horreur. Et moi, & moi, dans le moment qu'ils t'assassinoient » !... Il n'en put dire davantage, les sanglots lui étouffoient la voix. Il embrasse, il baigne de pleurs le vieillard Indien. « Ah ! si tu savois, reprit-il, combien je déteste leur crime ! combien je le dois

abhorrer ! Bon vieillard, tes jours me ſont chers : je ne t'abandonnerai pas. Dis-moi, où faut-il te conduire ? — A ce village que tu vois, dit l'Indien. C'eſt là que mes enfans m'attendent. Au nom de ton père, aide-moi à me traîner vers ma cabane : je ne demande au ciel que de voir encore une fois mes enfans, & de mourir entre leurs bras ». Il n'eut pas même cette joie. A quelques pas de là, ſes genoux s'affoiblirent ; il ſentit ſon corps défaillir ; & ſe laiſſant tomber dans le ſein de Pizarre, il fixa ſes yeux ſur les ſiens, lui ſerra la main tendrement, regarda le ciel, & tournant ſa vue attendrie & mourante vers ſon village, il expira.

Fernand, accablé de triſteſſe, retourne au camp des Eſpagnols. Le Conſeil étoit aſſemblé dans la tente du Général ; & quel fut le raviſſement de ce Héros, en revoyant ſon frère, un frère tendrement chéri, qu'il croyoit perdu pour jamais ! Il ſe lève, il l'embraſſe. Les deux autres guerriers du même ſang témoignent les

mêmes tranſports ; & tout le Conſeil s'intéreſſe à leur joie & à ſon retour. On l'interroge. Il dit ce qu'il a vu, & la valeur des Mexicains, & la clémence de leur Chef, & la rencontre du vieillard. Son ame ſe répand dans ce récit qui la ſoulage ; ſon attendriſſement s'exprime par des larmes, & il en fait couler. « O mon frère ! dit-il enfin en s'adreſſant au Général, c'eſt nous qui apprenons aux Sauvages à être cruels & perfides ; & ils ne peuvent nous apprendre à être bons & généreux ! Quelle honte pour nous ! Je demande vengeance du meurtre de cet Indien ; je la demande au nom du ciel & au nom de l'humanité. Découvrez quel eſt parmi nous l'homme aſſez lâche, aſſez féroce, pour avoir plongé ſon épée dans le ſein d'un homme paiſible, d'un foible & timide vieillard ».

Il y avoit, dans ce Conſeil, des hommes durs, qui, en ſouriant, diſoient tout bas, que le jeune Pizarre mettoit un

grand prix à la vie, puiſqu'en daignant la lui laiſſer, on l'avoit ſi fort attendri. Il s'aperçut de ce ſourire, & il en étoit indigné; mais le Général, impoſant à ſon impatience, lui dit de prendre place dans l'aſſemblée.

Le grand intérêt des Caſtillans étoit de ménager leurs forces. Ils étoient en trop petit nombre, pour haſarder encore de s'affoiblir par un nouvel aſſaut. Il falloit donc, ou laiſſer en arrière la ville & le fort de Tumbès, ou chercher une plage d'un abord plus facile, ou réduire, par un long ſiége, les défenſeurs de celle-ci aux plus dures extrémités.

Le parti de former le ſiège parut le plus ſage & le plus glorieux : il réunit toutes les voix. Le Général lui ſeul, recueilli en lui-même, & profondément occupé, ſembloit encore irréſolu. Sa tête, long-temps appuyée ſur ſes deux mains, ſe relève avec majeſté, & des yeux parcourant lentement l'aſſemblée : « Caſtillans, dit-il, j'ai voulu vous donner,

donner, par ma déférence, une marque de mon eſtime. J'ai permis l'attaque du fort ; l'événement a démontré l'imprudence de l'entrepriſe. Vous voulez aſſiéger ces murs, vous le voulez, & j'y conſens encore. Mais chez des Peuples qui, ſans nous, & loin de nous, vivoient paiſibles, ſur des bords où, quoi qu'on en diſe, nous portons une guerre injuſte, ne vous attendez pas que je faſſe éprouver à une ville entière les dernières extrémités de la diſette & de la faim. Je veux bien les leur faire craindre ; mais ſi ce Peuple a le courage de les attendre, je n'aurai pas la barbarie de les lui laiſſer endurer. Lorſque dans un combat je riſque & je défends mes jours & ceux de mes amis, le danger auquel je m'expoſe compenſe le mal que je fais ; & je puis me le pardonner. Mais ſans péril être inhumain ! mais voir languir devant ſes yeux une multitude affamée, l'enfant ſur le ſein de ſa mère, le vieillard dans les bras de ſon fils expirant ! les voir ſe déchirer,

les voir ſe dévorer entre eux, dans les accès de la douleur, de la rage, & du déſeſpoir ! Je ne m'y réſoudrai jamais ; je vous en avertis. Juſques-là je ferai tout ce que la guerre autoriſe ».

CHAPITRE XLVI.

Ce que Pizarre avoit prévu ne tarda point à arriver. Le trésor des moissons étoit déposé dans les villages ; la disette fut dans les murs. Il falloit, pour faciliter les secours du dehors, attaquer & forcer les lignes. Orozimbo voulut commander ces sorties ; & ni sa sœur ni son ami ne voulurent l'abandonner.

Les Espagnols, trop affoiblis par l'étendue de leur enceinte, surpris, attaqués dans la nuit, avoient d'abord cédé au nombre. La première sortie avoit, pour quelques jours, rendu la vie aux assiégés ; mais la seconde fut fatale aux Héros Mexicains : l'un & l'autre y perdirent ce qu'ils avoient de plus cher au monde.

L'attaque avoit été si vive, que les lignes forcées, le secours introduit, les Indiens se retiroient sans être poursuivis. Ce fut dans ce moment qu'Amazili crut

voir, à l'incertaine clarté de l'astre de la nuit, un jeune Indien se débattre entre deux soldats Espagnols. Ils l'avoient pris; ils l'entraînoient. Télasco n'est pas avec elle, & ce jeune homme lui ressemble. Elle approche. C'est lui. Eperdue, elle crie au secours; on ne l'entend point. Il n'a qu'elle pour sa défense. Il faut le sauver ou périr. Elle tend son arc. Mais va-t-elle percer le sein d'un ennemi? percer le cœur de son amant? Son œil est sûr, mais sa main tremble; & la crainte ajoute au danger. Deux fois elle vise, & deux fois son amant se présente devant la flèche qui va partir. Un frisson mortel la saisit; ses genoux chancelans fléchissent; son arc va lui tomber des mains; il ne lui reste plus que la force de le détendre. La nature & l'amour font pour elle un de ces efforts réservés aux périls extrêmes. Elle saisit l'instant où l'un des deux Espagnols sert de bouclier au Mexicain; le trait part; le soldat blessé tombe; le bras de Télasco, le bras qui tient la hache est dégagé; l'autre ennemi

en éprouve l'effort terrible ; & délivré comme par un prodige, Télasco va rejoindre ses compagnons, qui rentrent dans les murs..... Que fais-tu, malheureux ? Tu laisses ton amante au pouvoir de tes ennemis.

A peine la flèche est partie, à peine Amazili a pu voir son amant se dégager & s'enfuir, elle n'a plus la force de le suivre. Cette frayeur de réflexion qui suit les grands périls & qui reste dans l'ame lorsque le péril est passé, s'est emparée de son cœur épuisé de courage, & l'a saisie si violemment, qu'une défaillance mortelle l'a fait tomber évanouie. Elle ne se ranime, elle n'ouvre les yeux que pour se voir environnée de soldats Castillans que le bruit de l'attaque a fait accourir dans ce lieu. Ils la trouvent sans mouvement ; ils en sont émus ; ils s'empressent de la rappeler à la vie. Sa beauté, en se ranimant, leur imprime un tendre respect. Cœurs féroces ! du moins la beauté vous désarme ; c'est un droit que sur vous encore la nature n'a point perdu.

Le jeune & valeureux Mendoce, monté sur un coursier superbe, rencontre, au milieu des soldats, cette jeune guerrière; il en est ébloui. Le panache de plumes dont elle est couronnée, son carquois d'or suspendu à une chaîne d'émeraudes, riche présent d'Ataliba, le tissu dont sa taille est ceinte, & qui presse au-dessus des flancs les plis de sa robe flottante, mais sur-tout la noble fierté de son air & de son maintien la trahit, & annonce une illustre origine.

« Jeune beauté, lui dit Mendoce, quel malheur, ou quelle imprudence vous fait tomber entre nos mains ? — La vengeance & l'amour, dit-elle, les deux passions de mon cœur. — Êtes-vous la fille, ou l'épouse du Roi de Tumbès ? — Non, dit-elle : je suis née en d'autres climats. Ces murs ont été mon refuge. La liberté, qui m'est ravie, étoit mon unique bien. — Il vous sera rendu, lui dit Mendoce ; daignez vous confier à moi » ; & l'ayant fait asseoir sur la croupe de son coursier, il la mène au camp de Pizarre.

Le jour répandoit ſa lumière ; & Pizarre, au milieu du camp, ſe faiſoit inſtruire des événemens de la nuit. Mendoce arrive, & lui préſente la jeune Indienne captive. Le Héros la reçoit avec cette bonté noble, modeſte, & conſolante qu'on doit à l'infortune, & que l'on a toujours pour la foibleſſe & l'innocence, protégées par la beauté.

Mais le malheur qui pourſuivoit Amazili, voulut qu'elle fût reconnue par le jeune Fernand Pizarre, qu'elle avoit vu dans le fort de Tumbès. « Ah ! mon frère ! s'écria-t-il, c'eſt elle-même, c'eſt la ſœur de ce vaillant Caoique, de ce généreux Mexicain qui m'a ſauvé la vie & m'a rendu la liberté. Acquittez-moi, je vous conjure ». Pizarre alloit la renvoyer ; mais le plus grand nombre des Eſpagnols en firent éclater leurs plaintes. Étoit-ce avec des Mexicains qu'il falloit ſe piquer de frivoles égards & de ménagemens timides ? Un Eſpagnol eſpéroit-il s'en faire des amis ? Il avoit dans ſes mains le ſûr moyen, le ſeul peut-être

de les obliger à se rendre ; & il le laissoit échapper ! Aimoit-il mieux voir deux cents hommes qui s'étoient confiés à lui, manquant de tout sur ce rivage, & n'ayant pas même un asile, périr autour de ces remparts, ou de fatigue, ou de misère, ou par les flèches des Sauvages ? Vouloit-il les sacrifier ?

Le Général eût méprisé ces plaintes, si l'échange des deux captifs ne l'eût pas touché de si près. Mais un intérêt personnel eût rendu odieux ce qui n'étoit que juste ; & il voulut se mettre au dessus du soupçon. Il fit donc appeler Valverde, le seul homme, qui, par état, pût être chargé décemment de la garde de sa captive ; il la lui confia, & lui remit le soin de la mener sur le vaisseau. Le même jour il fit savoir au Commandant du fort, que sa sœur étoit prisonnière ; qu'il lui avoit donné son vaisseau pour asile ; que tous les égards, tous les soins qui pouvoient adoucir le sort d'une captive, il les auroit pour elle ; mais qu'un devoir encore plus

ſaint que la reconnoiſſance lui défendoit de la lui rendre, à moins que, renonçant lui-même à une réſiſtance inutilement obſtinée, il ne le reçût dans le fort.

Dès que les Héros Mexicains s'étoient aperçus de l'abſence d'Amazili, ils en avoient pouſſé des cris de douleur & de rage. Ils la cherchoient des yeux; ils l'appeloient; ils parcouroient toute l'enceinte du rempart qui les ſéparoit d'elle, prêts à s'en élancer à travers mille morts, s'ils avoient entendu ſes cris. L'un d'eux, & c'étoit ſon amant, oſa même ſortir du fort, & la chercher dans la campagne. Enfin déſeſpéré, & la croyant perdue, ils la pleuroient enſemble, lorſque l'envoyé de Pizarre leur annonça qu'elle vivoit. Leur premier mouvement fut donné à la joie; mais cette joie étoit trompeuſe: la douleur la ſuivit de près.

Amazili dans l'eſclavage & au pouvoir des Eſpagnols, ſans qu'il fût poſſible de la délivrer, à moins de leur rendre les armes! C'étoit un genre de malheur auſſi cruel que celui de ſa mort. Mais

l'indignation, dans le cœur d'Orozimbo, ayant ranimé le courage, il répondit avec fierté, que sa sœur lui étoit bien chère, mais que pour elle il ne trahiroit pas un Roi, son bienfaiteur, son hôte, & son ami ; qu'il rendoit grâce au Chef des Castillans, des ménagemens qu'il avoit pour une Princesse captive ; mais qu'en lui renvoyant son frère, il croyoit lui avoir donné un exemple plus généreux.

Lorsque Pizarre entendit la réponse d'Orozimbo, il regarda d'un œil sévère les Castillans qui l'entouroient. « Voyez-vous, leur dit-il, combien ces hommes-là sont au dessus de nous, & combien, auprès d'eux, nous sommes vils, méchans, & lâches ? Apprenons à rougir, & à les imiter ». Dès ce moment, il résolut de renvoyer Amazili, & de charger Fernand lui-même de la ramener à son frère. Le jour baissoit ; il crut pouvoir différer jusqu'au lendemain.

Cependant le fourbe hypocrite à qui elle étoit confiée, l'ayant menée sur le vaisseau, & s'y voyant seul avec elle,

ſentit s'allumer dans ſes veines le plus noir poiſon de l'amour. Il s'approche d'elle, & d'abord il feint de vouloir la conſoler. « Ma fille, lui dit-il, modérez vos douleurs. Le ciel veille ſur vous ; & l'aſile qu'il vous procure, le gardien qu'il vous choiſit, ſont des ſignes de ſa bonté. Sous cet habit ſimple & modeſte, ſavez-vous qui je ſuis, & tout ce que je puis pour vous ? Je n'ai point d'armes, mais je commande à ceux qui ſont armés. Je n'ai qu'à leur dire de verſer le ſang, le ſang ſera verſé. Je n'ai qu'à dire au glaive de s'arrêter, & le glaive s'arrêtera. Les Peuples, les armées, les Rois eux-mêmes, tout eſt ſoumis à mes pareils ; & nous dominons ſur les hommes, comme ſur de foibles enfans ».

Amazili, qui ſe ſouvenoit des Prêtres du Mexique, comprit que Valverde exerçoit ce miniſtère redoutable ». Vous êtes donc, lui dit-elle, un des Interprètes des Dieux ? — Des Dieux ! reprit Valverde ; ſachez qu'il n'en eſt qu'un : c'eſt celui que je ſers. Tout tremble devant

lui ; & il m'a remis sa puissance. Mon esprit est le sien ; ma voix est son organe ; je parle, & c'est lui qu'on entend ; c'est sa volonté que j'annonce ; & sa volonté change quand & comme il me plaît : car il m'écoute ; ma prière l'irrite, ou l'appaise à mon gré ».

« Veuillez donc, lui dit-elle, que votre Dieu soit juste, & qu'il cesse enfin de poursuivre des malheureux, qui, ne l'ayant point connu, n'ont jamais pu l'offenser ».

« Votre malheur, je l'avoue, est digne de pitié, lui dit Valverde ; & sans un prodige, vous ne pouvez guère sortir du précipice où je vous vois. On sait que vous êtes la sœur du guerrier qui défend ces murs ; on lui propose de se rendre : votre rançon est à ce prix. S'il vous aime assez pour souscrire à cette indigne loi, vous serez réunis, mais dans la honte & l'esclavage : je dis dans la honte, ma fille ; car il n'est plus qu'un perfide & qu'un lâche, s'il trahit pour vous son devoir ».

Amazili, en l'écoutant, étoit trem-

blante & consternée. « Eh bien, reprit-il, croyez-vous que s'il venoit du ciel un être bienfaisant, qui, vous ombrageant de ses aîles, frappât vos ennemis de confusion & de terreur, & vous enlevât de leurs mains, il fallût dédaigner ses soins & refuser son assistance ? — Et quel sera, demanda-t-elle, cet être secourable ? — Moi, répondit Valverde. — Ah ! vous serez pour nous, dit-elle, un Dieu libérateur. — Il dépend de vous seule que je le sois, reprit le fourbe ; & c'est à vous de m'y engager. — Hélas ! comment ? — Pensez au bienheureux moment où ce frère si désiré, où cet amant plus désiré encore, vous voyant arriver, se précipiteroient dans vos bras. — Je succomberois à ma joie. — Je le crois. Je me peins cette bienheureuse entrevue. Fille aimable, je crois vous voir voler dans leur sein, les combler de vos plus touchantes caresses ; je vois vos charmes s'animer, & briller d'un éclat céleste ; je vois votre cœur palpiter, votre sein tressaillir ; je vois vos yeux lancer

les étincelles de la joie, & bientôt répandre les larmes de la plus douce volupté. Oui, je vous le rendrai cet amant, cet heureux amant. Goûtez d'avance les délices d'une réunion qui sera mon ouvrage, & laissez-m'en jouir moi-même, en vous faisant l'illusion que je me fais. Croyez le voir, qui vous appelle, qui vous voit, qui fait éclater sa joie & son amour. Jetez-vous dans ses bras, & partagez l'égarement, l'ivresse, le délire où vous le plongez ». A ces mots, les yeux enflammés, il s'élançoit..... Elle s'échappe, & portant la main sur son arc, qu'elle arme d'une flèche : « Arrête ! lui dit-elle, d'un air où l'indignation se mêle avec la frayeur ; arrête, homme faux & cruel ! Je t'entends, je vois à quel prix tu mets ton indigne pitié. Je suis foible, je suis captive & livrée à nos oppresseurs ; mais j'ai dans ma foiblesse une force qui me soutient. Cette force, au dessus de celle des tyrans, est un fier mépris de la mort ».

« Imprudente ! reprit Valverde, ne

vois-tu que la mort à craindre ? Et un éternel esclavage ? & le malheur de ne plus voir ce que tu as de plus cher au monde ? & le malheur plus effroyable encore d'avoir entraîné dans les fers ton frère & ton amant ?.... Tremble, & tombe à genoux pour fléchir ma colère; ou ces transfuges d'un pays que nous avons réduit en cendres, ton frère, ton amant, toi-même, vous subirez à votre tour le sort que vos Rois ont subi».

« Va, lui dit-elle avec horreur, quand je verrois là, sous mes yeux, le brasier de Guatimozin, j'aimerois mieux m'y jeter vivante, qu'aux pieds d'un fourbe que j'abhorre». Et en parlant, elle tenoit son arc tendu pour le percer. Valverde, confondu, s'éloigne, plein de rage, mais sans remords.

Abandonnée à elle-même, la malheureuse se plongea dans l'abîme de sa douleur. Se voir séparée à jamais de son frère & de son amant, ou les voir se livrer eux-mêmes aux meurtriers de leurs parens, aux destructeurs de leur patrie !

Ils ne s'y résoudroient jamais ; & quand ils pourroient s'y résoudre, en seroient-ils plus épargnés ? On avoit appris à les craindre ; on n'auroit garde de laisser au Mexique de si redoutables vengeurs.

Dans le silence de la nuit, ces réflexions, animées par l'image de sa patrie qui s'offroit sanglante à ses yeux, l'agitèrent si violemment, qu'il n'étoit rien de plus affreux pour elle, que de penser que, pour sa délivrance, on pût vouloir la loi des Castillans.

Mais non, ce n'étoit pas ainsi qu'Orozimbo & Télasco méditoient de la délivrer. Choisir une nuit sombre, sortir de leurs remparts, attaquer le camp ennemi, périr ensemble, ou pénétrer jusqu'au vaisseau où Amazili étoit captive, & l'enlever ; tel étoit le digne conseil qu'ils avoient pris du désespoir.

Tous deux brûloient d'impatience que le jour éclairât le port. Ils espéroient qu'Amazili paroîtroit sur la poupe, où, du haut des remparts, ils auroient pu la reconnoître. Leur espoir ne fut pas trompé.

Amazilli,

Amazili, l'ame encore pleine du trouble de la nuit, attendoit sur la poupe que la clarté, qui commençoit à se répandre, fût plus vive; & cependant ses yeux, à travers le mélange des ombres & de la lumière, se fatiguoient à découvrir le fort qui dominoit la mer. D'abord elle croit l'entrevoir; elle le voit enfin; & sur le mur elle découvre deux hommes que son cœur lui assure être son frère & son amant. « Ils me cherchent des yeux, dit-elle; ils ne peuvent vivre sans moi. Je les rendrai foibles & lâches, perfides envers leur patrie, infidèles envers un Roi, leur bienfaiteur & leur ami. Non, non, je ne mets point ce funeste prix à ma vie; & si elle est pour eux une honteuse chaîne, je saurai les en délivrer ». Alors, pour fixer leurs regards, elle détache sa ceinture, & la fait voltiger dans l'air. L'un des deux, c'est son cher Télasco, répond à ce signal, en faisant voltiger de même le panache de plumes dont il ornoit sa tête; & lorsqu'elle est bien assurée que leurs yeux,

attachés ſur elle, obſervent tous ſes mouvemens, elle tire une flèche de ſon carquois, lève le bras, & dit, mais ſans eſpoir d'être entendue : « Adieu, mon frère, adieu, malheureux Télaſco. Pleurez-moi, ſur-tout vengez-moi, vengez le Mexique ». A ces mots, ſe perçant le ſein, elle s'élance dans la mer ».

« O ciel ! ma ſœur ! Amazili !..... C'en eſt fait. Je l'ai vue ſe frapper & tomber. J'ai vu, s'écrie Orozimbo, les flots s'ouvrir, ſe refermer ſur elle. Ma ſœur, ma chère Amazili n'eſt plus. Elle n'eſt plus ! & nous vivons ! & les monſtres qui l'ont réduite à ſe donner la mort !... Ah ! nous la vengerons. Mon frère ! mon ami ! oui, nous la vengerons ; c'eſt notre dernière eſpérance ». A ces mots, pâles, frémiſſans, étouffés de ſanglots & inondés de larmes, ils s'embraſſent l'un l'autre, ils ſe laiſſent tomber, ils ſe roulent ſur la pouſſière, & leur douleur s'exhale par des frémiſſemens qu'interrompt un affreux ſilence. Revenus à eux-mêmes, ils forment le projet

de sortir dès la nuit suivante, & de porter dans le camp ennemi l'effroi, le carnage, & la mort. Hélas ! vain projet ! La fortune, avant la fin du jour, eut tout changé sur ce rivage.

On vit les Peuples des vallées d'Ica, de Pisco, d'Acari, accourir en foule au devant des Espagnols, leur rendre hommage, & les engager à venir descendre au port de Rimac, sur ces bords où, dans peu, s'éleva la ville des Rois (*a*). Cette révolution soudaine étoit l'ouvrage de Mango. Pizarre en profite avec joie : il se rembarque avec les siens ; & les Mexicains, désolés de voir les Castillans se dérober à leur vengeance, reprennent tristement le chemin des hautes montagnes par les champs de Tumibamba.

(*a*) Lima.

CHAPITRE XLVII.

ATALIBA, qui, depuis sa victoire, avoit appris l'arrivée des Espagnols, laissoit reposer son armée sur les bords du fleuve Zamore ; & alors le Soleil, au tropique du nord, ayant atteint cette limite qu'une loi éternelle a marquée à sa course & que jamais il ne franchit, ce fut dans une vaste plaine & au milieu d'un camp nombreux que sa fête fut célébrée. Les Peuples y vinrent en foule ; la Cour de l'Inca s'y rendit du palais de Riobamba, où ce Prince l'avoit laissée ; la plus chérie de ses femmes, la belle & tendre Aciloé, y vint, les yeux encore baignés des larmes que le souvenir de son fils lui faisoit répandre, & que le temps ne pouvoit tarir. Cora, dont les malheurs avoient sensiblement touché cette Princesse, qui l'avoit admise à sa Cour, Cora l'accompagnoit. Elle revit

Alonzo, glorieuſe & charmée de porter dans ſon ſein le gage de leur tendre amour.

Toutes les fêtes du Soleil avoient un grand objet de morale publique. Celle-ci, la plus ſérieuſe & la plus impoſante, étoit la fête de la mort. Ce qui diſtinguoit cette fête de celles que l'on a décrites, c'étoit l'hymne qu'on y chantoit. Le Pontife, d'un air ſerein, & portant ſur le front une majeſtueuſe tranquillité, entonnoit cette hymne funèbre ; les Incas répondoient ; le Peuple écoutoit en ſilence, & méditoit la mort.

« Homme deſtiné au travail, à la peine, & à la douleur, conſole-toi, car tu es mortel. Le matin, tu te lèves pour ſentir le beſoin ; tu te couches le ſoir, laſſé, abattu de fatigue. Conſole-toi ; car la mort t'attend, & dans ſon ſein eſt le repos.

» Tu vois une barque agitée par la tempête, gagner la rade paiſible & ſe ſauver dans le port. Cette mer ſans ceſſe battue par la tourmente, c'eſt la vie ; ce

port tranquille & sûr, d'où jamais les orages n'ont approché, c'eſt le tombeau.

» Tu vois le timide enfant que ſa mère a laiſſé loin d'elle, pour lui faire eſſayer ſes forces. Il court à elle d'un pas chancelant, en lui tendant ſes foibles bras ; il arrive, il ſe précipite dans ſon ſein ; & il ne ſent plus ſa foibleſſe. Cet enfant, c'eſt l'homme ; & cette mère tendre, c'eſt la nature, qu'en ce moment le vulgaire appelle la mort.

» Homme fragile, pendant ta vie tu es l'eſclave de la néceſſité, le jouet des événemens. La mort briſera tes liens : tu ſeras libre ; & il n'exiſtera pour toi, dans l'immenſité, que toi-même & le Dieu qui t'a fait.

» Que ce Dieu qui anime le monde, laiſſe échapper un ſouffle ; c'eſt la vie. Qu'il le retire ; c'eſt la mort. Qu'a d'étonnant la viteſſe d'un ſouffle qui paſſe dans ton ſein, comme le vent à travers le feuillage ? Le feuillage eſt-il étonné de n'avoir pu fixer le vent ?

» Tu as vu expirer ton ſemblable ; ſes

convulsions t'ont fait peur ; & ces efforts de la douleur, au moment de lâcher sa proie, tu les attribues à la mort. La mort est impassible ; & au bord de la tombe est une digue où s'accumulent les restes des maux de la vie ; mais au delà, c'est un calme éternel.

» Ne trouves-tu pas que le temps est lent à s'écouler ? C'est que le temps amène la mort, & que la mort est le terme où tend la nature inquiète, & impatiente de la vie. Quel homme ne désire pas d'être à demain ? C'est qu'aujourd'hui c'est la vie, & que demain c'est la mort.

» La vieillesse qui dénoue tous les liens de l'ame, l'alternative inévitable de la caducité ou du trépas, la douceur du sommeil, qui n'est que l'oubli de soi-même, l'ennui, ce sentiment pénible d'une existence froide & lente, tout nous dispose, nous invite, & nous habitue à la mort.

» Homme, d'où te vient donc cette répugnance pour un bien vers lequel

tu es entraîné par une pente invincible? C'eſt que tu te crois plus ſage que la nature, meilleur que le Dieu qui t'a fait; c'eſt que tu prends pour un abîme les ténèbres de l'avenir.

» Et qui voudroit ſouffrir la vie, ſi le paſſage étoit moins effrayant? La nature nous intimide, afin de nous retenir. C'eſt un foſſé profond qu'elle a creuſé sur les confins de la vie & de la mort, pour empêcher la déſertion.

» S'il étoit un Dieu aſſez inexorable pour vouloir déſeſpérer l'homme, il le condamneroit à ne jamais mourir. Le dégoût, la triſteſſe affligeroient ſon ame, & la néceſſité de vivre, ſemblable à un rocher hériſſé de pointes aiguës, l'écraſeroit inceſſamment. Le ſigne de la réconciliation entre le ciel & l'homme, c'eſt la mort.

» Il n'eſt qu'un ſeul moyen de rendre la vie plus précieuſe que la mort même: c'eſt de vivre pour ſa patrie, fidèle à ſon culte, à ſes lois, utile à ſa proſpérité, digne de ſa reconnoiſſance; & de

pouvoir dire en mourant : Je n'ai respiré que pour elle ; elle aura mon dernier soupir ».

Ainsi chantoient les enfans du Soleil ; & ces chants, qui retentissoient dans l'ame des jeunes guerriers, les élevoient au-dessus d'eux-mêmes. Mais les femmes & les enfans regardant leurs époux, leurs pères, avec des yeux où la tendresse & la frayeur étoient peintes, sembloient les conjurer d'aimer, ou du moins de souffrir la vie, & opposoient les mouvemens les plus naïfs de la nature à cet enthousiasme qui défioit la mort.

Le Monarque, après ce cantique, ayant fait, par tribus, l'éloge des braves Indiens qui avoient péri pour sa défense : Nous avons pleuré sur les morts ; tout est consommé, reprit-il. Laissons le passé, qui n'est plus ; & ne pensons qu'à l'avenir, qui pour nous est un nouvel être. Des brigands, les fléaux des bords où ils descendent, viennent d'arriver à Tumbès. Je crois avoir mis cette ville en état de les occuper. Des Héros

la défendent ; mais ce n'eſt point aſſez : demain je vole à ſon ſecours. Peuples, c'eſt là que nous appellent des dangers dignes d'éprouver le plus intrépide courage. Vous allez voir des animaux rapides porter l'homme dans les combats ; vous allez voir l'image du terrible Illapa (*a*) dans les armes de ces brigands. Ils ont ſu donner à la mort un appareil épouvantable. Mais ce n'eſt jamais que la mort ; & vous venez d'entendre ſi la mort eſt à craindre. Du reſte, ces brigands ſont périſſables comme nous ; & ils ſont en ſi petit nombre, que ſi vous les enveloppez, ils feront au milieu de vous, comme les feuilles agitées par le tourbillon des tempêtes. Voilà, pourſuivit-il en leur montrant Alonzo, celui qui ſait comment on peut les vaincre : c'eſt à lui de vous commander ».

(*a*) La foudre.

CHAPITRE XLVIII.

Ainsi parloit Ataliba ; & il inſpiroit ſon courage. Mais ſur la fin du jour il voit arriver dans ſon camp les guerriers Mexicains, qui lui racontent leur diſgrace. Ils lui apprennent que Mango, réduit au déſeſpoir, ſuppoſe & fait répandre parmi les Indiens un oracle du roi ſon père (*a*), lequel, en mourant, a prédit l'arrivée des Caſtillans, & recommandé à ſes Peuples d'aller au devant d'eux & de les adorer ; que Mango, à l'appui de cette opinion, a lui-même donné l'exemple, & envoyé une ambaſſade au Général des Caſtillans, pour implorer ſon aſſiſtance en faveur du Roi de Cuſco, contre l'uſurpateur du trône des Incas, l'exterminateur de leur race,

(*a*) Huaina Capac.

l'oppresseur de l'Inca son frère, captif dans les murs de Cannare.

Les mêmes nouvelles arrivoient de tous côtés en même temps, & se répandoient dans l'armée ; l'inquiétude & la frayeur s'emparoient de tous les esprits ; quand le Cacique de Rimac vint remettre à l'Inca des lettres dont le Général Espagnol l'avoit chargé pour Alonzo. Pizarre, en lui envoyant la lettre de Las-Casas, lui écrivit lui-même en ces mots :

« Mon cher Molina, si vous aimez votre patrie, voici le moment de lui épargner des crimes. Si vous aimez les Indiens, voici le moment de leur épargner des malheurs. Vous n'avez pas connu l'ami que vous avez abandonné. Ce qui vous affligeoit, m'affligeoit encore plus moi-même. Mais sans titres & sans pouvoir pour me faire obéir & craindre, je dissimulois malgré moi ce que je ne pouvois punir. J'ai fait depuis un voyage en Espagne. J'en arrive enfin revêtu de toute la puissance de notre invincible Monarque. Ce jeune Prince aime les

hommes. Il veut qu'on use d'indulgence & de ménagement envers les Indiens. Il m'a recommandé, pour eux, les soins & la bonté d'un père. Heureux, si je remplis ses vues ! Soyez bien sûr que mon penchant est d'accord avec mon devoir. Mais vous savez combien l'autorité commise s'affoiblit dans l'éloignement, & avec quelle précaution je dois en user sur des hommes violens & déterminés. Dans le nombre il en est dont l'ame est désintéressée, le cœur sensible & généreux ; il est aisé de les conduire. Mais la foule est aveugle, inquiète, & sur-tout avide ; & c'est elle, je vous l'avoue, que je crains de voir m'échapper. Mon ami, je n'en réponds plus, si les hostilités l'irritent. Un doux accueil de la part de vos Peuples est le seul moyen d'établir la concorde & l'intelligence. C'est à vous de me seconder, en y disposant les esprits. Je vois la moitié de l'Empire empressée à s'unir à moi. J'ai plus de force qu'il n'en falloit pour répandre ici le ravage ; mais sans vos bons offices, je n'en

ai pas assez pour maintenir l'ordre & la paix. Je marche vers Cassamalca, où l'Inca de Quito a, dit-on, rassemblé ses forces. On lui impute bien des crimes ; mais seriez-vous l'ami d'un tyran ? Je ne le puis penser ; & votre estime est son apologie. Venez au devant de moi. Nous nous concerterons ensemble pour conquérir sans opprimer.

» Las-Casas, votre ami, & je puis dire aussi le mien, le vertueux Las-Casas, que j'ai laissé mourant à l'île Espagnole, a voulu vous écrire. Je vous envoie sa lettre. Je crains bien, mon cher Alonzo, que ce ne soit un dernier adieu ».

La douleur dont Alonzo avoit été saisi en lisant ces mots, redoubla, lorsqu'il jeta les yeux sur la lettre de Las-Casas.

« Si vous vivez, mon cher Alonzo, si vous êtes encore parmi nos Indiens, & si Pizarre vous retrouve sur les bords où il va descendre, recevez de sa main ce tendre & dernier gage d'une sainte amitié. Je suis mourant. Je n'ai vécu que pour gémir. Dieu a permis que,

dans le court eſpace de ma vie, j'aye vu ſous mes yeux tous les crimes & tous les malheurs raſſemblés. Quel regret puis-je avoir au monde » ?

» Je vous ai confié mes craintes ſur l'entrepriſe de Pizarre ; elles viennent d'être calmées par les vertus de ce Héros. Oui, mon ami, le ciel a touché ſa grande ame. Pizarre penſe comme nous. Il ſent qu'il eſt plus beau d'être le protecteur & le père des Indiens, que leur vainqueur & leur tyran. Uniſſez-vous à lui, pour lui concilier leur eſtime & leur bienveillance : il en eſt digne comme vous. Adieu. Je crois ſentir que mon heure approche. Demain peut-être je ſerai devant le trône de mon juge ; & s'il m'eſt permis d'implorer ſa clémence, ce ſera pour ces Eſpagnols qui l'adorent & qui l'outragent ; ce ſera pour ces Indiens égarés dans l'erreur, mais ſimples, doux, & bienfaiſans, qu'il a créés ; qu'il aime, & qu'il ne veut pas rendre éternellement malheureux. Protégez-les, voyez en eux mes plus chers

amis, après vous, que j'aimerai au delà du tombeau ».

Cette lettre fut arrofée des larmes de l'amitié. Alonzo la baifa cent fois avec un faint refpect. Ataliba ne put l'entendre fans partager l'émotion, l'attendriffement du jeune homme. « Quel eft donc, lui demanda-t-il, ce Las-Cafas, cet homme jufte ? — Ah ! dit Alonzo, demandez à ce Cacique & à fon Peuple ». Ce Cacique étoit Capana. Il avoit entendu la lettre de Las-Cafas ; & appuyé fur fa maffue, fes yeux baiffés fondoient en pleurs. « Ce n'eft pas un homme, dit-il ; c'eft un être célefte envoyé de fon Dieu, pour adoucir les tigres & pour confoler les hommes. Nous l'aurions adoré, s'il nous l'avoit permis ».

Ce témoignage, mais fur-tout celui d'Alonzo, l'emporta fur les impreffions terribles que l'exemple de Montezume & tous les malheurs du Mexique avoient pu faire fur l'ame d'Ataliba. « Je m'abandonne à vous, dit-il à fon fidèle Alonzo. Allez au devant de Pizarre ; affurez-

vous

vous de ses intentions ; & s'il est tel qu'on vous l'annonce, répondez-lui de la droiture & de la bonne foi d'un Prince votre ami, qui désire d'être le sien ».

Des Indiens chargés des plus magnifiques présens formoient le cortège d'Alonzo ; & ces richesses (*a*) disposèrent favorablement les esprits. Mais telle étoit la soif de l'or qui devoroit les Castillans, que ce qui auroit dû l'appaiser, l'irritoit, au lieu de l'éteindre.

La conférence de Pizarre avec Alonzo fut l'épanchement de deux cœurs pleins de noblesse & de franchise. Des deux côtés l'état des choses fut exposé avec candeur. Pizarre ne vit dans l'Inca de Cusco qu'un excès d'orgueil sans prudence, & dans Ataliba que la noble fierté d'un cœur sensible & généreux. De

(*a*) Ce fut là que les Indiens s'étant aperçus que les chevaux rongeoient leurs mors, crurent qu'ils mangeoient les métaux ; & dans cette persuasion, qu'on n'avoit garde de détruire, ils s'empressoient de mettre devant ces animaux des vases remplis de grains d'or.

ſon côté, Alonzo reconnut le danger d'irriter dans les Caſtillans cette ſoif de l'or & du ſang, qui n'étoit jamais qu'aſſoupie, & qu'un fanatiſme barbare ne demandoit qu'à rallumer. Il fut réglé que Molina précéderoit Pizarre dans les champs de Caſſamalca ; que le Général Eſpagnol s'avanceroit avec ſes deux cents hommes, & qu'il laiſſeroit en arrière les Indiens de ſon parti. Egalement sûrs l'un & l'autre de leur bonne foi mutuelle, ils s'embraſsèrent ; & Alonzo retourna au camp indien.

Le Roi de Quito l'attendoit dans le trouble & l'impatience. Mais il fut bientôt raſſuré ; & il aſſembla ſes guerriers, pour leur faire part de ſa joie. Les Péruviens ſe réjouirent ; mais les Mexicains, d'un air ſombre & l'œil attaché à la terre, écoutoient en ſilence les paroles de paix qu'apportoit Alonzo. Leur Chef, qui croyoit voir tomber l'Inca dans un piége funeſte, voulut l'en garantir. « Eh quoi, Prince, lui dit-il, as-tu donc oublié le ſort de Montezume & celui du Mexique ?

Tu abandonnes ton pays à ces mêmes brigands qui ont désolé le nôtre, & qui l'ont inondé de sang! Tu te livres aux mains qui ont enchaîné nos Rois, qui les ont fait brûler vivans! Ah! que notre exemple t'éclaire & t'épouvante. Trop averti par nos malheurs, sois sage à nos dépens. Ne vois-tu pas ici le même enchaînement dans les causes de ta ruine, que dans celles de notre perte? Notre empire étoit divisé; celui-ci l'est de même. Un oracle menteur nous faisoit une loi honteuse de fléchir devant nos tyrans; un même oracle vous l'ordonne. Notre Roi, séduit & trompé par des apparences de paix, de bonne foi, de bienveillance, se perdit, & perdit ses Peuples; & toi, malheureux Prince, tu veux te livrer comme lui! Ah! si Montezume avoit eu cette ame ferme & courageuse que tu nous as fait voir, il auroit sauvé le Mexique. Pourquoi donc te laisser abattre, & te présenter sous le joug? Es-tu sans espoir, sans ressource? Eloigne-toi. Laisse Palmore à la tête de

ton armée. Qu'il fasse tête aux Indiens. Ces Caciques & moi, avec nos deux mille hommes, nous chargerons les Castillans; & nous prendrons le chemin le plus court de la vengeance ou de la mort».

Alonzo crut devoir répondre. «Inca, dit-il, le caractère de ma nation est d'être fière & brave. Ce n'est un mal que pour ses ennemis. Sa passion est la soif de l'or; & tu peux l'assouvir sans peine. Le reste est personnel : le vice & la vertu naissent dans les mêmes climats : le Peuple, qui en est un mélange, devient méchant ou bon, suivant l'exemple qu'on lui donne. Son ame est celle du brigand, ou du Héros qui le conduit. Cortès a détruit sa conquête & déshonoré ses exploits. Pizarre, plus humain, plus sincère, plus généreux, peut vouloir ménager, rendre heureux & paisible le monde qu'il aura soumis, & se faire une renommée sans reproches & sans remords. Pizarre est Espagnol; mais ne le suis-je pas moi-même? Me connois-tu fourbe,

avide, & féroce ? Non, tu me crois ſincère & bienfaiſant. Pourquoi donc ne croirois-tu pas qu'au moins Pizarre me reſſemble ? Tu répondrois de moi ; je réponds de lui ; & j'en réponds ſur la foi de Las-Caſas, ſur la foi de cet Eſpagnol, le plus vrai, le plus vertueux, le plus ſenſible des mortels, & ſur-tout le meilleur ami que les Indiens aient au monde. Celui-là ne peut me tromper ; mais il peut ſe tromper lui-même ; on peut lui en avoir impoſé. Sois donc prudent, ſans être injuſte. Tends les mains à la paix, ſans toutefois quitter les armes ; &, au milieu d'un camp nombreux, oſe recevoir deux cents hommes qui ſe préſentent en amis ».

L'Inca, plein de la confiance que lui inſpiroit Alonzo, n'eût pas même voulu ſonger à ſe mettre en défenſe. Alonzo prit ſoin d'y pourvoir. Il lui fit un cortège de huit mille Indiens d'une valeur reconnue. A l'aîle droite, & en avant des tentes de l'Inca, il établit les Mexicains, avec la même troupe qu'ils avoient comman-

dée. Les Sauvages de Capana formoient l'aîle opposée ; & Palmore, avec son armée, occupoit le centre, & formoit une enceinte autour du trône de son Roi. « Prince, je fais des vœux au ciel, dit le jeune homme, pour que la bonne foi préside à cette conférence, & forme, entre Pizarre & toi, les nœuds d'une solide paix. Si je suis trompé dans mes vœux, si je le suis dans mon attente, je verserai pour toi mon sang. C'est tout ce que je puis. Je n'ai rien donné au hasard ; je ne me reprocherai rien ».

CHAPITRE XLIX.

La nuit vint ; elle suspendit ce flux & ce reflux de craintes & d'espérances qu'une incertitude pénible & des pressentimens confus faisoient naître dans les esprits. Mais ces mouvemens, appaisés par le sommeil, se renouvelèrent, lorsqu'aux premiers rayons du jour on vit de loin la troupe de Pizarre qui s'avançoit, & qu'il étoit aisé de reconnoître au brillant éclat de ses armes. Elle approche ; le Roi l'attend, élevé sur son trône d'or, que soutiennent douze Caciques. Les Espagnols, déployés sur deux lignes, dont la cavalerie occupe les aîles, ayant à leur tête Pizarre, & vingt guerriers, qui, comme lui, montent des coursiers belliqueux, s'avancent, d'un pas fier & grave, à la portée du javelot. Pizarre alors commande qu'on s'arrête ; & accompagné de Valverde & de six de

ſes Lieutenans, il ſe préſente, avec une noble aſſurance, devant le trône de l'Inca.

On fait ſilence; & du haut d'un courſier qui l'élève au niveau du trône, le Héros Caſtillan parle au Roi en ces mots : « Grand Prince, tu ſais qui nous ſommes. Et plût au ciel que le nom Eſpagnol fût moins fameux dans ce Nouveau Monde, puiſqu'il ne doit ſa renommée qu'à d'horribles calamités ! Mais le reproche & la honte du crime ne doit tomber que ſur le criminel; & ſi la renommée l'a étendu ſur l'innocent, elle eſt injuſte ; & tu ne dois pas l'être. Si j'en croyois tes ennemis, je te regarderois comme le plus barbare des tyrans. Mais tes amis m'ont répondu de ton équité ; je les crois. Traite-nous de même ; ou du moins, avant de nous juger, commence à nous connoître, & ne fais pas retomber ſur nous les maux que nous n'avons pas faits.

» Lorſque les Incas tes aïeux ont fondé cet Empire, & rangé ſous leurs lois les Peuples de ce continent, ils leur ont dit:

Nous vous apportons un culte, des arts, & des lois qui vous rendront meilleurs & plus heureux. Voilà le titre de leur conquête. Ce titre est le mien ; & comme eux je m'annonce par des bienfaits. Je n'aurai pas de peine à te persuader que nous sommes supérieurs, par l'industrie & les lumières, à tous les Peuples de ce Monde. Ce sont les fruits de trois mille ans de travaux & d'expérience, dont nous venons vous enrichir. Dans vos lois, je ne changerai que ce que tu croiras toi-même utile d'y changer, pour le bien de tes Peuples ; & ces lois, & l'autorité qui en est l'appui, resteront dans tes mains : tes Peuples n'auront pas le malheur de perdre un bon Roi. Protégé par le mien, tu seras son ami, son allié, son tributaire ; & ce tribut, léger pour toi, n'est que le partage d'un bien que vous prodigue la nature, & qu'elle nous a refusé. En échange de l'or, nous vous apportons le fer, présent inestimable, & pour vous mille fois plus utile & plus précieux. Nos fruits, nos moissons, nos

troupeaux, ces richesses de nos climats, des animaux, les uns délicieux au goût, servant de nourriture à l'homme, les autres à la fois robustes & dociles, faits pour partager ses travaux ; les productions de nos arts qui font le charme de la vie, des secrets pour aider nos sens & pour multiplier nos forces ; des secrets pour guérir ou pour soulager nos maux ; mille larcins que l'homme industrieux a faits à la nature, mille découvertes nouvelles pour subvenir à ses besoins, pour ajouter à ses plaisirs : voilà ce que je te promets, en échange de ce métal, de cette poussière brillante, dont vous êtes assez heureux pour ne pas sentir le besoin. Inca, tel est l'accord paisible & le commerce mutuel que mon maître Charles d'Autriche, puissant Monarque d'Orient, m'a chargé de t'offrir ».

Ataliba, le cœur rempli de joie & de reconnoissance, répondit à Pizarre qu'il justifioit bien l'opinion qu'on lui avoit donnée de sa droiture & de sa générosité ; qu'à tout ce qu'il lui proposoit il

ne voyoit rien que de juste; que les montagnes où germoit l'or seroient ouvertes aux Castillans ; & qu'il ne croiroit pas assez payer encore l'amitié d'un Peuple éclairé, qui lui apportoit ses lumières & l'alliance d'un grand Roi.

« La plus sublime de nos lumières, reprit le Héros Castillan, c'est la connoissance d'un Dieu, dont la terre, le ciel, le soleil même sont l'ouvrage. Inca, ne t'en offense point : ce bel astre, dont tes aïeux se disoient les enfans, est sans doute la plus frappante des merveilles de la nature ; mais il est lui-même sorti des mains de l'Etre créateur ; & il ne fait que lui obéir, en donnant sa lumière au monde. C'est donc ce Dieu, qui, d'un coup-d'œil, a prescrit au soleil sa course, à la mer ses limites, son repos à la terre, aux cieux leurs révolutions, à la nature entière ses mouvemens divers, son ordre, ses lois éternelles ; c'est lui seul qu'il faut adorer ».

« Le Dieu que tu m'annonces, lui répondit l'Inca, ne nous étoit pas inconnu :

il a un temple parmi nous : ce temple eſt dédié à celui qui anime le monde (*a*). Mais pourquoi cet être ſublime ne ſeroit-il pas le Soleil ? Cet éclat, cette majeſté ſont, je crois, bien dignes de lui ».

« Inca, lui demanda Pizarre, ſi, d'une extrémité de ton Empire à l'autre, je voyois tous les ans un voyageur aller & revenir, ſans jamais ralentir ſa courſe, ſans ſe repoſer un moment, ſans jamais s'écarter d'un pas, le prendrois-je pour le Roi du pays, ou pour un de ſes meſſagers ? Le Dieu de l'univers n'a point d'heure preſcrite, ni d'eſpace déterminé ; il eſt ſans ceſſe & par-tout préſent. Celui qu'obſcurcit un nuage, & qui ne ſauroit éclairer une moitié du globe, ſans laiſſer l'autre dans la nuit, n'eſt point le Dieu de l'univers. Autrefois, m'a-t-on dit, tes Peuples adoroient la mer, les fleuves, les montagnes. Tout cela, comme le Soleil, tient ſa place dans la nature ;

(*a*) Pacha Camac.

mais tout cela ne fait qu'obéir & ſervir. Adorons celui qui commande ; & pour en avoir une idée, infiniment trop foible encore, écoute ce que nos Sages nous ont depuis peu révélé. Ces hommes, exercés à voir ce qui ſe paſſe dans les cieux, ſont tous perſuadés que le monde où nous ſommes n'eſt pas le ſeul monde habité ; qu'il en eſt mille dans l'eſpace ; & que chacune des étoiles eſt un ſoleil plus éloigné de nous, fait pour éclairer d'autres mondes. Laiſſe aller ta penſée dans cette immenſité, & vois ces ſoleils & ces mondes tous ſoumis à la même loi. Celui qui les gouverne tous, à qui tous obéiſſent, eſt le Dieu que j'adore. Juge combien ce Dieu eſt encore au deſſus du tien ».

« Tu me confonds, mais tu m'éclaires, dit l'Inca. Je commence à croire qu'on avoit trompé mes aïeux. Dis-moi ſeulement ſi ton Dieu eſt juſte & bon, & ſi ſa loi fait à l'homme un devoir de l'être? — Il eſt, lui répondit Pizarre, la juſtice & la bonté même ; & l'unique devoir

de l'homme eſt de lui reſſembler. — Je ne te demande plus rien, reprit l'Inca. Viens nous inſtruire, nous éclairer de ta raiſon, nous enrichir de ta ſageſſe ; & ſois sûr de trouver des cœurs dociles & reconnoiſſans ».

Ainſi, tout ſembloit s'applanir, lorſque le fourbe & fougueux Valverde demande à parler à ſon tour. « Oui, Prince, dit-il à l'Inca, ce que tu viens d'entendre eſt vrai, mais d'une vérité ſenſible. Il s'agit à préſent d'oublier ta propre raiſon, ou de l'humilier ſous le joug de la Foi. Voici ce que la Foi t'enſeigne ». Alors l'imprudent (*a*) s'enfonça dans la profonde obſcurité de nos redoutables myſtères, au nombre deſquels il comprit l'autorité d'un homme prépoſé par Dieu même pour commander aux Rois, dominer ſur les Peuples, diſpoſer des cou-

(*a*) « Croyant peut-être, dit Benzoni, que ce Roi fût devenu en un inſtant quelque grand Théologien ». *Penſando forſe che il rè foſſe un qualche gran theologo divenuto.* (Hiſt. du Nouv. Monde, liv. 3)

ronnes, comme de tous les biens des Souverains & des ſujets, & faire exterminer tous ceux qui ne lui ſeroient pas ſoumis.

Le Monarque Péruvien, étonné d'un langage ſi étrange pour lui, demande avec douceur à celui qui vient de parler, où il a pris toutes ces choſes. « Dans ce livre, répond Valverde d'un ton plein d'arrogance, dans ce livre inſpiré, dicté par l'Eſprit Saint lui-même». L'Inca, ſans s'émouvoir, prit dans ſes mains le livre, & après y avoir jeté les yeux: « Tout ce que Pizarre m'annonce, je le conçois, dit-il; je le croirai ſans nulle peine. Mais ce que tu me dis, je ne ſaurois le concevoir; & ce livre, muet pour moi, ne m'en inſtruit pas davantage». Il ajouta, dit-on, quelques mots offenſans (*a*) pour cet homme qui s'ar-

(*a*) « Que le Pape devoit bien être quelque grand fat, de donner ainſi libéralement ce qui n'étoit pas à lui». *E che il Pontifice doveva eſſere un qualche gran pazzo, poi che dava coſi*

rogeoit le droit de commander aux Rois & de disposer des Empires ; &, soit mépris ou négligence, en rendant le livre à Valverde, il le laissa tomber.

Il n'en fallut pas davantage. Le Prêtre fanatique, transporté de fureur, se tourne vers les Espagnols, & se met à crier vengeance pour la Religion, que ce barbare foule aux pieds (*a*).

A l'instant, par un feu rapide & meurtrier, l'arquebuse annonce la guerre, & donne le signal du plus noir des forfaits. Le bataillon s'ouvre ; & du centre, l'airain gronde & vomit la mort. Au bruit de ces volcans d'airain qui s'embrasent & qui mugissent, au massacre imprévu que d'invisibles coups font devant le trône du Roi, il se trouble ; il voit à ses pieds sa garde éperdue & tremblante, se serrer pour toute défense, & périr sous ses yeux ;

liberamente quello d'altri. (Benzoni, Hist. du Nouv. Monde, liv. 3.)

(*a*) *Uccidete questi cani che dispreggiano la legge di dio.* (Ibid.)

comme

comme un troupeau timide, au milieu duquel le feu dévorant de la foudre seroit tombé. L'Inca leur avoit défendu toute espèce d'hostilité ; & ils observoient sa défense. Alonzo, furieux, les presse de le suivre, & de fondre en désespérés sur cette troupe d'assassins. « Vengez-vous, vengez-moi des traîtres qui déshonorent ma patrie. Défendez, sauvez votre Roi ». Le vaillant jeune homme, à ces mots, se sent blessé ; il tombe. L'Inca le voit tomber, & pousse des cris lamentables.

» C'est à nous, dit Orozimbo, d'exterminer ces monstres. Suivez-moi, mes amis, & emparons-nous de leurs foudres ». Il dit, & à la tête des Princes de son sang & de ses deux mille Indiens, il marche, sans détour, vers ces bouches brûlantes qui tonnent devant lui ; il ne les entend point. Ses amis écrasés l'inondent de leur sang ; les lambeaux de leur chair, les débris de leurs os tombent sur lui de toutes parts ; sa fureur l'aveugle & l'emporte. Télasco lui reste, & le

fuit. Amis infortunés ! Ils vont tête baissée se jeter sur la batterie : une explosion formidable les met en poudre ; ils disparoissent dans un tourbillon de fumée ; & de leur brave & malheureusse troupe, le glaive castillan moissonne ce que le feu n'a pas détruit.

Ce désastre épouvantable, & aussi prompt que la pensée, ne décourage ni Palmore, ni Capana : tous deux s'avancent pour envelopper l'ennemi. Mais c'est dans ce moment que partent, avec une fougue indomptable, les deux escadrons Castillans. Les chefs, ne pouvant retenir la fureur du Soldat, s'y laissent emporter. Ils volent à travers un nuage de flèches. Les chevaux en sont hérissés ; mais furieux comme leurs guides, ils enfoncent les bataillons, bondissent à travers les lances, écrasent une foule d'Indiens terrassés ; & le fer, trempé dans le sang, redouble cet affreux carnage.

De la garde d'Ataliba, six mille hommes sont massacrés ; tout le reste va l'être.

Ceux qui portent le trône ont à peine le temps de se succéder ; tous périssent ; & le mourant tombe soudain sur le mort qu'il a remplacé. Pizarre, qui, pour retenir une rage effrénée, s'étoit jeté à travers ses soldats, sans pouvoir ni se faire entendre, ni se faire obéir, ne voit plus qu'un moyen de sauver la vie à l'Inca. Il se met lui-même à la tête des meurtriers, il les devance, pénètre, arrive jusqu'au trône, écarte d'une main le fer qui va frapper Ataliba, & dont il est blessé lui-même, de l'autre main saisit ce Prince, l'entraîne, le jette à ses pieds, &, en le gardant, il s'écrie : « Qu'on le prenne vivant, pour avoir ses trésors ». Ce mot en impose à la rage.

Pâle, troublé, hors de lui-même, le Roi tombe, & se voit baigné dans des flots de sang indien. Il reconnoît les corps de ses amis, brisés, meurtris, percés de coups ; il les embrasse avec des cris si douloureux, que leurs bourreaux en sont émus. Dans la foule, il découvre Alonzo.

« Cher & funeste ami ! tu m'as perdu, dit-il ; mais on t'a trompé : ton malheur est d'avoir eu l'ame d'un Indien ». A ces mots, s'étant aperçu qu'Alonzo respiroit encore : « Ah ! cruel, dit-il à Pizarre, sauve du moins celui qui m'a livré à toi ».

Pizarre les fait enlever l'un & l'autre ; il charge Fernand de les garder, d'en prendre soin ; & lui, s'élançant dans la plaine, il vole & va sauver les déplorables restes de la légion de Palmore, sur laquelle on est acharné. Là, Valverde (*a*), au milieu du meurtre, une croix à la main, la bouche écumante de rage, crioit : « Amis, Chrétiens, achevez, achevez, l'Ange exterminateur vous guide. Ne

---

(*a*) « Quant au Moine qui avoit commencé le jeu, il ne cessa, tant que le carnage dura, de faire du capitaine, & d'animer les soudards, leur conseillant de ne jouer que de l'estoc, & ne s'amuser à tirer des taillades & coups fendans, de peur qu'ils ne rompissent leurs épée ». *Perche di taglio non rompessero le spade.* (Benzoni, ibid.)

frappez que de pointe, pour ménager vos glaives ; plongez, trempez-les dans le ſang. — « Eloigne-toi, monſtre exécrable, lui dit Pizarre, éloigne-toi, ou je te fais vomir ton ame atroce ». Le monſtre épouvanté s'éloigne en frémiſſant. « Arrêtez, cruels ! arrêtez, crie alors Pizarre aux ſoldats, ou tournez contre moi vos armes ».

Soit reſpect, ſoit épuiſement de leur force & de leur fureur, ils obéiſſent ; & Pizarre les fait retourner ſur leurs pas.

Dans ce jour d'horreurs & de crimes, l'humanité eut un moment. Capana, voyant le combat déſeſpéré, prenoit la fuite avec un petit nombre de ſes Sauvages. Un eſcadron qui le pourſuit, va l'atteindre & l'envelopper. Le Cacique déſeſpéré ſe tourne, tend ſon arc, & choiſit d'un œil étincelant le Chef de la troupe ennemie. C'étoit Gonſalve Davila. La flèche part ; & le jeune homme tombe mortellement bleſſé. On envi-

ronne le Cacique, on le saisit, & on le traîne aux pieds de Davila, pour le déchirer devant lui. Gonsalve entr'ouvre un œil mourant, & reconnoît celui qui l'a tenu en son pouvoir, celui qui lui a laissé la vie, & lui a rendu la liberté. « Est-ce toi, généreux Capana? lui dit-il en lui tendant ses bras tremblans; est-ce de ta main que je meurs? Tu m'avois fait grâce une fois; je respirois par ta clémence; j'étois libre par ta bonté. J'en ai fait un cruel usage! Le ciel est juste: il t'a choisi pour m'arracher tes propres dons. Castillans, écoutez-moi, & redoutez, à mon exemple, la main du Dieu qui m'a frappé. Je dois tout à cet Indien; laissez-moi m'acquitter. Qu'il vive, & qu'il soit libre avec les siens. Viens, mon frère, mon bienfaiteur, mon meurtrier, & mon ami, viens, qu'en expirant je t'embrasse. Je devois apprendre de toi la justice & l'humanité». Ces mots furent bientôt suivis de son dernier soupir; & Capana & ses Sauvages

allèrent chercher au delà des montagnes de l'orient, chez les Moxes, libres encore, ou chez les féroces Antis, qui s'abreuvoient du ſang des hommes, un aſile contre la rage d'un Peuple encore plus inhumain.

CHAPITRE L.

Les Espagnols, fatigués de meurtre, & chargés des dépouilles qu'ils avoient enlevées du camp des Indiens, s'étoient presque tous rassemblés dans les murs de Cassamalca. Les uns, c'étoit le petit nombre, retirés en silence, honteux & consternés, se reprochoient le sang qu'ils venoient de répandre. D'abord, pour éviter la honte d'abandonner leurs compagnons, ils avoient cédé à l'exemple; mais l'honneur satisfait les avoit livrés au remords. Les autres, fiers & glorieux, s'applaudissoient d'avoir vengé la Foi, &, par un exemple terrible, épouvanté ces Nations. Ce fut à ceux-ci que Valverde alla se plaindre de Pizarre avec la violence d'un séditieux forcené.

« Castillans, leur dit-il, vous venez de venger votre religion, qu'avoit outragée un barbare. Armez-vous de constance;

car ce zèle héroïque eſt mis au nombre des forfaits. Pizarre vous regarde comme des aſſaſſins dignes du dernier ſupplice ; & s'il en avoit le pouvoir, comme il en a la volonté, il vous y feroit traîner tous. En ſe ſaiſiſſant de ce Roi, qu'il fait garder dans ce palais, il n'a fait que vous le ſouſtraire ; il n'a voulu que le ſauver. C'étoit par lui qu'il eſpéroit ſe rendre indépendant & abſolu. Le traître Alonzo, leur agent mutuel, ménageoit cette intelligence, & avoit tramé ce complot. Vous n'avez pas entendu Pizarre parler à ce Sauvage ; vous en auriez frémi. Charles paroiſſoit ſuppliant devant Ataliba. Au lieu d'une conquête, c'étoit une alliance, un commerce au lieu d'un tribut, qu'il ſollicitoit humblement. Et la Religion ! .... C'eſt là ce qui vous auroit révoltés. Pizarre en a parlé comme font les impies. Il n'oſoit expoſer la foi ; il rougiſſoit de nos myſtères ; lui-même, aux yeux des Infidèles, il n'oſoit paroître Chrétien. Indigné, j'ai pris la parole ; j'ai élevé ma voix ; j'ai dit ce qu'un

Chrétien ne peut ni déguiser ni taire. Vous avez vu par quel outrage Ataliba m'a répondu. Et c'est là ce que son ami, son allié, son protecteur vous reproche d'avoir puni. Pour moi, je lui suis odieux ; & je me console de l'être. J'ai vu fouler aux pieds le dépôt sacré de la Foi, & je vous ai crié vengeance : voilà mon crime. Il eût fallu dissimuler le sacrilége, applaudir au blasphême, & trahir la religion en faveur de l'impiété ; je ne l'ai pas fait, & j'attends sans me plaindre les humiliations, les opprobres, l'exil, peut-être le martyre !....». A peine il achevoit, cent voix s'élèvent & répondent qu'il sera protégé, défendu, révéré comme le vengeur de la Foi.

Ce soulevement des esprits s'accrut encore à l'arrivée de Pizarre. Rangés sur son passage, ses soldats ne lui marquent ni crainte ni confusion ; ils le regardent d'un œil fixe, prêts à se révolter s'il lui échappe un mot de colère & d'emportement. Plus loin, Valverde, environné

de séditieux fanatiques, lui montre encore plus d'assurance, & d'un front où l'audace est peinte, soutient ses regards menaçans. Pizarre traverse la foule en gardant un morne silence. Il demande où est Ataliba. On le conduit à sa prison; & là, autour de ce malheureux Prince, il voit un petit nombre de ses Castillans, qui, les yeux fixés à la terre, ressemblent moins à des vainqueurs qu'à des criminels condamnés.

Ataliba, dans son malheur, gardoit encore assez de fermeté pour n'avoir pas daigné se plaindre. Mais lorsqu'il voit entrer Pizarre, il se renverse, & détournant les yeux avec horreur, il le repousse, & se refuse à ses embrassemens. « Tu me crois perfide & parjure, lui dit Pizarre; mais regarde, regarde cette main déchirée & sanglante, qui t'a sauvé le coup mortel. Est-ce la main d'un ennemi? Je t'ai enlevé de ce trône, où vingt glaives t'alloient percer; je t'ai pris pour te dérober à des furieux que je n'avois pu désarmer, que je n'aurois pu

retenir. Demande à ces guerriers ſi, durant ce maſſacre horrible, je n'ai pas fait, pour l'arrêter, les plus incroyables efforts. Que veux-tu ? que peut un ſeul homme ? On m'a déſobéi ; on fera plus encore : tout me l'annonce, & je m'y attends. Mais juſques-là, ſois sûr, malheureux Prince, que je protégérai tes jours, même aux dépens des miens ».

A ces mots, l'Inca le regarde avec des yeux où la colère fait place à l'attendriſſement ; & il laiſſe échapper des larmes. « En te voyant, je t'ai aimé, lui dit-il ; & mon ame, aſſervie à la tienne, t'a ſoumis juſqu'à ma penſée & juſqu'à ma volonté. Pourquoi donc m'aurois-tu trahi ? pourquoi aurois-tu voulu voir maſſacrer des hommes paiſibles, qui te recevoient comme un Dieu ? Non, non, tu ne l'as pas voulu. Tu pleures ! Viens, embraſſe-moi. Ta pitié ſoulage le cœur d'un malheureux qui t'aime encore. Mais dis-moi : tout eſt-il détruit ? en eſt-ce fait de mon armée ? J'en ai ſauvé tout ce que que j'ai pu, lui répondit le Héros.

S'il est possible, reprit l'Inca, tire-moi des mains de ces traîtres : leurs cris de joie me déchirent ; leur approche me fait horreur. Epargne-moi l'affreux supplice de les entendre & de les voir. Rassasiés de sang, ils sont affamés d'or ; je veux bien les en assouvir. Je m'engage, pour ma rançon, d'en remplir l'enceinte où nous sommes jusqu'à la hauteur où tu vois que mon bras s'étend. Qu'ils emportent ces richesses pernicieuses, & qu'ils nous laissent vivre en paix ».

« Ta cause est la mienne, lui dit Pizarre ; & je ferai pour toi tout ce qu'on peut attendre du zèle d'un ami. Donnons à la fureur le temps de s'appaiser ; & armons-nous, toi de constance, & moi de résolution. Je te laisse. Je vais prendre soin d'Alonzo, dont l'état m'afflige & m'alarme ».

Pizarre, en sortant de la prison d'Ataliba, se sentoit le cœur déchiré ; mais un spectacle plus cruel encore l'attendoit dans le lieu où expiroit Alonzo.

Avant que ce jeune homme fût revenu

de la défaillance mortelle où il étoit tombé, on avoit pansé sa blessure. Mais la douleur l'ayant ranimé, il s'étoit vu au milieu d'une foule de Castillans, encore fumans de carnage. Il en frémit d'horreur; & ramassant un reste de force: « Barbares, leur dit-il, osez-vous m'approcher & me rappeler à la vie? Vous me l'avez rendue affreuse. Il est bien temps de vous montrer compatissans & secourables, après vingt mille assassinats commis sur la foi de la paix! Les voilà, ces Héros Chrétiens, teints de sang, haletans de rage. O monstres fanatiques! Le ciel, le juste ciel ne laissera pas sans vengeance un si exécrable attentat. Ce n'est pas au remords, c'est à votre furie que je vous dévoue en mourant. Je vous connois. Je vois l'orgueil & l'avarice allumer entre vous les feux d'une haîne infernale. Armés l'un contre l'autre, vous vous déchirerez comme des bêtes carnacières. Vous vous arracherez ces entrailles avides & ces cœurs altérés de sang, que n'ont jamais pu émouvoir ni les larmes de

l'innocence, ni les cris de l'humanité. Retirez-vous, brigands infames, lâches meurtriers, laiſſez-moi, laiſſez-moi mourir». Et à ces mots, arrachant l'appareil de ſa plaie, il la déchira de ſes mains.

Pizarre le trouva baigné dans ſon ſang; & les Caſtillans indignés s'éloignèrent à ſon approche. Alonzo lui tendit les mains, leva les yeux au ciel, comme pour implorer le pardon de ſa violence, & rendit le dernier ſoupir.

A l'inſtant, Gonzale Pizarre vint parler en ſecret au Général. « Que fais-tu là? lui dit-il. On conſpire, on va ſe révolter, & nommer un Chef à ta place. Parois, diſſipe ce complot, calme & ramène les eſprits, ou nous ſommes perdus».

Pizarre vit les deux écueils qu'il falloit éviter dans ce pas dangereux, la violence & la foibleſſe. Il ſe montra aux portes du palais, y fit aſſembler ſes ſoldats, & portant ſur le front une triſteſſe majeſtueuſe, il leur dit : « Caſtillans, vous venez d'égorger un Peuple innocent & paiſible, qui ſe livroit à vous, qui vous

comblоit de biens, qui révéroit en vous ſes hôtes, & qui, renonçant à ſon culte, ne demandoit qu'à s'éclairer, pour embraſſer le culte & la loi des Chrétiens. Son Roi lui avoit interdit toute hoſtilité envers vous. Loin d'en commettre aucune, il s'eſt vu maſſacrer ſans avoir tiré une flèche, & avant d'avoir répandu une goutte de votre ſang. Il eſt couché ſur la pouſſière, à la face du ciel, du ciel, votre juge & le ſien. Le maſſacre de vingt mille hommes, fût-ce vingt mille criminels, ſeroit affreux à voir ; combien plus il doit l'être, quand ce ſont vingt mille innocens ! Leur Roi vous demande pour eux la ſépulture. Accordez-leur cette marque d'humanité ; on ne la refuſe pas même à ſes plus cruels ennemis ».

Au lieu des plaintes, des reproches, des menaces qu'on attendoit d'un Chef juſtement irrité, ce langage ſi modéré fit une impreſſion profonde. Les ſoldats répondirent qu'ils ne refuſoient pas d'enſevelir les morts, ſi ce qui reſtoit d'Indiens dans les villages d'alentour vouloient

loient s'y employer avec eux. « Ils vous aideront, dit Pizarre : demain, dans ces plaines sanglantes, ils seront assemblés au point du jour. Allez vous reposer : vous devez être fatigués de meurtre ».

Dès ce moment, tous les esprits, frappés de ce tableau funèbre, se sentirent glacés d'horreur. La nature insensiblement reprit ses droits ; & le remords se saisit du cœur des coupables.

Il ne restoit dans les villages que des vieillards, des femmes, des enfans. Pizarre leur fit commander de venir, dès l'aube du jour, aider à inhumer les morts. Tous ces malheureux obéirent. Dès que la lumière naissante put éclairer les travaux de la sépulture, les Castillans virent ces femmes, ces enfans, ces vieillards, consternés & tremblans, se rendre à ce triste devoir. Leur douleur profonde & muette, leur pâleur, leur abattement portèrent la compassion dans les ames les plus farouches. Mais lorsque leurs yeux reconnurent, dans la foule des morts, ceux qui leur étoient chers, qu'on les



vit se jeter, avec des cris perçans, sur ces corps sanglans & glacès, les serrer dans leurs bras, les arroser de leurs larmes, coller leurs bouches sanglotantes, tantôt sur les lèvres livides, tantôt sur la plaie entr'ouverte d'un époux, d'un père ou d'un fils; les meurtriers ne purent soutenir ce spectacle, sans jeter eux-mêmes des cris de douleur & de repentir. L'assassin du père embrassoit les enfans; des mains trempées dans le sang du fils & de l'époux, retiroient l'épouse & la mère de la fosse où elles vouloient s'ensevelir avec eux. C'est ainsi que fut varié, durant ce jour lamentable, le long supplice du remords.

De retour à Cassamalca, les Castillans, le front baissé, les yeux attachés à la terre, le cœur abattu & flétri, se présentent devant Pizarre. « En est-ce fait? demanda-t-il, & cette malheureuse terre a-t-elle caché dans son sein jusqu'aux traces de nos fureurs? — Oui, c'en est fait. — Eh bien, reprit le Général, hommes insensés & cruels, vous l'avez donc

vu ce carnage dont la nature a dû frémir ? C'eſt vous qui l'avez fait.... Mais non, s'écria-t-il, ce crime abominable, le plus noir & le plus atroce qu'ait jamais inſpiré la rage des enfers, ce n'eſt pas vous que j'en accuſe ; en voilà l'exécrable auteur. C'eſt lui, c'eſt ce tigre affamé, cette ame hypocrite & féroce ; c'eſt Valverde, qui, par vos mains, a verſé des torrens de ſang. Apprenez qu'au moment qu'il vous crioit vengeance au nom d'un Dieu qu'on outrageoit, diſoit-il ; ce Peuple & ſon Roi l'adoroient avec nous, ce Dieu, & treſſailloient en écoutant les merveilles de ſa puiſſance. Je vous le jure, & j'en atteſte ces Guerriers qui m'accompagnoient. Ils ont entendu quel hommage lui rendoit le vertueux Prince que ce fourbe a calomnié. Chargez-le donc ſeul des forfaits dont ſon impoſture eſt la cauſe ; &, comme une victime impure, qu'il aille, loin de nous, dans quelque île déſerte, expier, s'il le peut, vingt mille aſſaſſinats dont le traître a ſouillé

vos mains. Que les vautours & les vipères rongent ce cœur dénaturé, ce cœur digne de les nourrir».

Valverde alors voulut parler & se défendre. «Misérable ! lui dit Pizarre en le saisissant avec force & en le traînant à ses pieds, viens, parle, & dis si tu espérois qu'un Roi qui ne t'a jamais vu, comprît ce que toi-même tu ne saurois comprendre, & que, sur ta parole, il crût aveuglément ce qui confondoit sa raison. Ton livre étoit sacré pour toi; mais comment auroit-il pu l'être pour celui qui ne sait, ni quel est, ni d'où vient, ni ce que renferme ce livre ? Il le laisse tomber ; & pour cet accident, hélas ! peut-être involontaire, tu fais égorger tout un Peuple ! & je t'entends, au milieu du carnage, crier, qu'il n'en échappe aucun ! Va, monstre, je te laisse, pour ton supplice, une vie odieuse; mais va la traîner loin de nous, en horreur au ciel, à la terre, & à toi-même, s'il te reste un cœur capable de remords». A ces mots, prononcés du ton

d'un juge inexorable, les plus hardis des amis de Valverde n'osèrent prendre sa défense. On le saisit pâle & tremblant; & l'ordre à l'instant fut donné pour s'en délivrer à jamais.

« Enfin, reprit le Général, nous voilà rendus à nous-mêmes; & la raison, l'humanité, la gloire, vont présider à nos conseils. Le Roi demande à payer sa rançon; & vous serez épouvantés du monceau d'or qu'il offre de faire accumuler dans la prison qui le renferme. Castillans, je vous l'ai promis : vos vaisseaux s'en retourneront chargés de richesses immenses. Mais, au nom du Dieu qui nous juge, au nom du Roi que nous servons, plus de cruautés : faisons grâce au moins à des Peuples soumis ».

Dès lors on ne fut occupé que des promesses d'Ataliba. Ce Roi, conservant dans les fers une égalité d'ame qui tenoit le milieu entre l'orgueil & la bassesse, commandoit à ses Peuples du fond de sa prison; & ses Peuples lui obéis-

foient, comme s'il eût été fur le trône. De toutes parts on les voyoit arriver à Caſſamalca, les uns courbés fous le poids de l'or dont ils avoient dépouillé les palais & les temples ; les autres, portant dans leurs mains les grains de ce métal qu'ils avoient amaſſés, & dont leurs femmes & leurs enfans fe paroient aux jours folennels. Sur le feuil du palais où leur Roi étoit enfermé, ils quittoient leurs fandales, ils baiſoient la pouſſière à la porte de fa priſon ; & en dépoſant leur fardeau, ils fe proſternoient à fes pieds, & ils les arroſoient de larmes. Il fembloit que le malheur même le leur eût rendu plus facré.

On avoit tracé une ligne à la hauteur des murs où devoit s'élever le monceau d'or qu'il avoit promis ; & quelque amas qu'on en eût fait, il s'en falloit encore que l'eſpace ne fût comblé. Le Roi s'aperçut des murmures que l'avarice impatiente laiſſoit échapper devant lui. Il repréſenta qu'il étoit impoſſible de faire

plus de diligence ; que l'éloignement de Cuſco (*a*) étoit la cauſe inévitable des lenteurs dont on ſe plaignoit ; mais que cette ville avoit ſeule de quoi acquitter ſa promeſſe. On y envoya deux Caſtillans (*b*), pour ſavoir s'il en impoſoit ; & ce fut dans cet intervalle qu'une révolution funeſte acheva de précipiter les Indiens dans le malheur, & les Caſtillans dans le crime.

(*a*) Deux cent cinquante lieues.
(*b*) Soto, & Pierre de Varco.

CHAPITRE LI.

Almagre, avec de nouvelles forces, venoit de Panama au ſecours de Pizarre. En débarquant (*a*), il avoit appris le déſaſtre des Indiens, & tels qu'on voit les reſtes d'une meute affamée, au ſon du cor qui leur annonce que le cerf eſt aux abois, oublier la fatigue & redoubler leur courſe, haletans de joie & d'ardeur ; tels, pour avoir part à la proie, Almagre & ſes compagnons s'avançoient vers Caſſamalca. Sur ſa route, il rencontre ce fourbe fanatique, Valverde, qu'une sûre eſcorte remmenoit au port de Rimac. L'état où il le voyoit réduit excita ſa compaſſion ; & il lui demanda quel crime avoit pu cauſer ſa diſgrâce. « Le zèle qui fait les martyrs », répondit le perfide, avec cet air ſimple & tranquille qui

(*a*) A *Puerto viejo*. Vieux port.

annonce la paix du cœur. Il ajouta que si Almagre vouloit l'entendre, il le prenoit pour juge, bien sûr d'être innocent & même louable à ses yeux.

Impatient d'en tirer des lumières utiles à ses intérêts, Almagre demanda, & il obtint sans peine qu'on permît à ce malheureux de lui parler un moment sans témoins ; & tandis que l'escorte & la nouvelle troupe se livroient à la joie de se trouver ensemble dans un pays dont la conquête les enrichiroit à jamais, Valverde, assis auprès d'Almagre, sous l'ombrage d'un vieux cyprès, lui communiquoit en ces mots le poison des furies dont lui-même il étoit rempli.

« Fidèle & généreux ami du plus ambitieux des hommes, ses succès, & sa gloire, & son élévation, & l'autorité qu'il exerce, & la faveur dont il jouit, il vous doit tout : votre fortune s'est épuisée à lui armer des flottes ; votre courage a soutenu, a relevé le sien, que lassoient les obstacles & que rebutoit le malheur. Nous vous avons vu, à travers les tem-

pêtes & les écueils, paſſer, repaſſer ſans relâche du port de Panama ſur ces bords dangereux, où, ſans vous, il alloit périr ; & par des ſecours imprévus, nous rendre à tous la vie & l'eſpérance. Sans vous, il n'eût été célèbre que par une imprudence aveugle, ou plutôt il ſeroit encore dans ſa première obſcurité. Vous allez voir quelle reconnoiſſance il réſerve à tant de bienfaits. Il a été à la Cour d'Eſpagne ; il a obtenu de l'Empereur les grâces les plus ſignalées, les honneurs les plus éclatans ; mais pour qui ? pour lui ſeul. Avez-vous vu ſes titres ? y êtes-vous ſeulement nommé ? A-t-il penſé à demander ſon ami, ſon aſſocié, le créateur de ſa fortune, au moins pour commander ſous lui ? Ce n'eſt pas oubli : non, Pizarre ne vous a point oublié, il vous craint. Il veut régner ; & un Lieutenant tel que vous eût gêné ſon ambition, & peut-être obſcurci ſa gloire. Apprenez ce qu'il a grand ſoin de dérober à tous les yeux, mais ce que j'ai ſu découvrir. L'étendue de ſa puiſſance,

dans ces climats, n'eſt pas ſans bornes ; & ſes titres ne lui accordent que la moitié de cet Empire, coupé en deux par l'équateur. La ville impériale, la ſuperbe Cuſco, eſt au delà de ſes limites ; & le premier qui oſeroit lui en diſputer la conquête, y auroit autant de droits que lui. Pizarre l'a prévu ; & ſur le vain prétexte de la rançon d'un Roi ſon allié, qu'il feint de tenir priſonnier dans les murs de Caſſamalca, il fait enlever de Cuſco tous les tréſors qu'elle renferme. Allez, Almagre, allez le trouver ; mais ſur-tout gardez-vous de lui rappeler ni vos bienfaits, ni ſes promeſſes ; gardez-vous de prétendre au partage de l'or qu'il fait accumuler : c'eſt la rançon d'un Indien que, ſans vous, on a fait captif : vous n'avez point droit au partage ; & Pizarre l'a déclaré ».

A ces mots, l'orgueil & l'envie s'allumèrent dans le cœur d'Almagre. Mais il feignit de douter encore que ſon ami pût être ingrat. « Comment ne trahiroit-il pas l'amitié, la reconnoiſſance ? reprit

le fourbe ; il trahit bien ſon Roi, ſa patrie, & ſon Dieu». Alors il répéta toutes les calomnies dont il avoit chargé le Héros Caſtillan. «Et ſavez-vous, ajouta-t-il, quel eſt ce Roi, l'ami, l'allié de Pizarre ? Un uſurpateur, un perfide qui a fait égorger ſans pitié toute la race des Incas, qui s'eſt baigné dans le ſang des Peuples de Cuſco, a chaſſé ſon frère du trône, l'a fait charger de chaînes, & le tient enfermé dans la plus étroite priſon. C'eſt là ce que nous ont appris les Indiens de ces vallées, qui, ſous le joug d'Ataliba, pleurent le malheur de leur Roi. — Et où eſt la priſon de ce Roi ? lui demanda l'ambitieux Almagre. — Elle eſt, répond Valverde, dans le fort de Cannare, ville ſituée ſur la route de Quito à Caſſamalca. — Allez, c'eſt aſſez, dit Almagre : rendez-vous au port de Rimac. Vous n'en partirez point, ſans y avoir reçu des marques de reconnoiſſance d'un homme qui hait les ingrats, & qui ne le ſera jamais».

Almagre, qui, dès ce moment, de-

vint le plus mortel ennemi de Pizarre, vit que la délivrance de l'Inca de Cufco étoit pour lui un moyen sûr & prompt de fe faire un parti puiffant, & d'enlever à fon rival la plus belle moitié de fa conquête. Il prit fa route vers Cannare, où la nouvelle du maffacre des Indiens avoit répandu la terreur. Il voit les Peuples, à fon approche, s'enfuir épouvantés ; il attaque le fort, & menace de ravager, d'exterminer tout fans pitié, fi l'on refufe, à l'inftant même, de lui livrer l'Inca, Roi de Cufco, qu'il prend, dit-il, fous fa défenfe.

Quoique réduit au défefpoir, l'intrépide Corambé répond avec fierté, qu'Ataliba refpire encore, & qu'il n'obéira qu'à lui.

Alors on fit tonner l'artillerie, & les portes de la citadelle commencèrent à s'ébranler. A ce bruit, à l'effroi qu'il répand dans les murs, le farouche Huafcar s'écrie, tranfporté de joie & de rage : « Les voilà, mes vengeurs ! Qu'il meure, au prix de ma couronne, qu'il meure,

le perfide, le ſanguinaire Ataliba ». Corambé l'entendit ; & rendu furieux par l'excès du malheur : « Toi, qui préfères, lui dit-il, l'oppreſſion de ces brigands à l'amitié de ton frère, & la ruine de ton pays à la paix qui l'auroit ſauvé, cruel, tu ne jouiras point de ton implacable vengeance ». A ces mots, de la hache dont il étoit armé, il lui porta le coup mortel.

A peine il eut frappé, que, voyant Huaſcar ſe débattre à ſes pieds & ſe rouler dans une ſanglante pouſſière, il s'effraya du crime qu'il venoit de commettre. Eperdu, égaré, il s'éloigne, il commande à ſes Indiens de le ſuivre, & ſe jette en déſeſpéré dans le bataillon ennemi. Il fut bientôt percé de coups ; mais, en cherchant la mort, il s'ouvrit un paſſage ; & le plus grand nombre des ſiens put s'échapper. Quelques-uns furent pris vivans.

Almagre, impatient d'enlever Huaſcar, ſe jeta dans le fort ; il y trouva ce Roi maſſacré, baigné dans ſon ſang, luttant contre une mort cruelle, & qui,

par des rugiſſemens de douleur & de rage, lui demandoit vengeance. Il le vit expirer ; il en fut outré de douleur ; & perdant l'eſpérance de diviſer l'Empire, il réſolut, dès ce moment, d'ôter à ſon rival l'appui d'Ataliba, l'appui d'un Roi qui, dans les fers, commandoit encore à ſes Peuples. Il fit donc enlever & porter à ſa ſuite le corps de l'Inca de Cuſco, & ſe rendit à Caſſamalca.

Pizarre le reçut avec l'empreſſement de l'amitié reconnoiſſante. Mais à ce mouvement de joie ſuccède un mouvement d'horreur, lorſqu'au milieu des Caſtillans, aux yeux d'Ataliba lui-même, Almagre fait lever le voile qui couvre le corps d'Huaſcar. « Le reconnois-tu » ? lui dit-il du ton d'un juge menaçant. Ataliba regarde ; il frémit, il recule épouvanté ; & jetant un cri de douleur : « O mon frère ! dit-il, le glaive impitoyable n'a donc rien épargné ! ils maſſacrent les Rois » ! A ces mots, ſoit tendreſſe, ſoit retour ſur lui-même &

pressentiment de son sort, il ne peut retenir ses larmes ; les sanglots lui étouffent la voix. « Tu le pleures, lui dit Almagre, après l'avoir assassiné ! — Moi ! — Toi-même, perfide, & par la main d'un traître, qui, poursuivi par les remords, est venu tomber sous nos coups. Pizarre, ajouta-t-il, vous l'avez oublié, ce Roi, dont les sujets fidèles étoient venus jusqu'à Tumbès vous implorer ; & cependant son ennemi, le meurtrier de sa famille & de ses Peuples, du fond de sa prison, l'a fait assassiner. J'ai su le danger qu'il couroit, & j'ai volé à sa défense. Je n'ai fait que hâter sa perte ; & le barbare Ataliba n'a été que trop bien servi ».

« O céleste justice ! s'écrie Ataliba, révolté de se voir chargé d'un parricide. Moi ! l'assassin d'un frère ! Ah ! cruels ! c'est à vous que sont réservés ces grands crimes. C'est pour vous que rien n'est sacré. Il ne vous manquoit plus que ce dernier trait de noirceur. Vous m'avez

lâchement

lâchement trompé ; vous m'avez attiré dans un piége effroyable ; vous avez violé la bonne foi, la paix, l'hospitalité, l'amitié, tout ce qu'il y a de plus saint, même parmi les plus cruels des hommes ; vous avez égorgé mes Peuples ; vous m'avez chargé de liens ; vous avez mis à prix ma liberté, mes jours : n'en est-ce point assez ? Ni les pleurs, ni le sang, ni l'or, rien n'assouvit donc votre rage ! Pour me porter un coup plus cruel que la mort, vous m'accusez d'un parricide ! Eh, grand Dieu ! que vous ai-je fait, que du bien, dans le moment même que vous nous accabliez de maux ? Que me demandez-vous encore ? Est-ce mon sang que vous voulez ? Il est à vous. Trempez-y vos mains, j'y consens ; mais qu'avez-vous besoin de me trouver coupable ? Je suis foible, je suis enchaîné, sans défense, abandonné du monde entier ; nous n'avons que le ciel pour juge ; & le ciel me laisse accabler. Frappez. Vous n'avez ni témoins ni vengeurs à craindre. Frappez. Terminez mes mal-

heurs; mais épargnez mon innocence. Percez ce cœur, ſans l'outrager ».

Ces mots, entrecoupés de larmes, avoient ému les Caſtillans, lorſqu'Almagre fit avancer les Indiens qu'on avoit pris, & qui atteſtoient le parricide. Ces malheureux trembloient ; ils gardoient le ſilence ; ils ne ſavoient s'ils devoient dire ou taire ce qu'ils avoient vu : mais, forcés par leur Roi lui-même de parler ſans déguiſement, ils avouèrent que leur Chef, le Lieutenant d'Ataliba & le gardien d'Huaſcar, ſe voyant preſſé de le rendre, l'avoit tué de ſa main. Il n'en fallut pas davantage ; & la calomnie, appuyée des apparences d'un complot, fit croire ce qu'elle voulut. Intimidés par les menaces, ces mêmes Indiens laiſsèrent échapper quelques mots que l'on expliqua dans le ſens le plus odieux ; & d'un ſoupçon d'intelligence entre les Indiens de Cannare & leur Roi, on fit une preuve formelle de la plus noire trahiſon. Ataliba fut convaincu, dans l'eſprit de la multitude, d'avoir conſpiré

fourdement contre les Castillans eux-mêmes ; & cent voix s'élevèrent pour demander sa mort.

Pizarre, qui voyoit, à travers ces nuages, l'innocence d'Ataliba, eut encore, avec ses amis, le courage de le défendre ; mais la haîne & l'envie en prirent avantage pour réveiller dans les esprits les soupçons que Valverde avoit déjà fait naître ; & dans ce zèle généreux, on crut voir l'intérêt se déceler lui-même, & l'ambition se trahir.

A la tête des factieux étoit Alfonce de Requelme (*a*), fanatique sombre & farouche, de meilleure foi que Valverde, mais non moins violent que lui. Almagre, plus dissimulé, ne se déclaroit pas de même. Il gémissoit avec Pizarre du trouble qu'il avoit causé, & se reprochoit, disoit-il, une imprudence malheureuse. Mais Pizarre, à travers sa dissimulation, s'aperçut trop bien que le fourbe triomphoit au fond de son cœur.

(*a*) Trésorier pour l'Empereur.

Cependant le trouble, en croiſſant, alloit allumer la diſcorde. Ataliba lui-même en excitoit les feux par la fierté de ſa défenſe & l'amertume des reproches dont il accabloit ſes tyrans. Cruellement bleſſé, ſon cœur avoit repris le reſſort que donne au courage l'injure portée à l'excès. Il n'écoutoit plus ſes amis, qui l'exhortoient à la patience. « Ah ! j'ai trop ſouffert, diſoit-il ; & pourquoi diſſimulerois-je ? Si la douceur pouvoit toucher ces cœurs farouches, ne ſeroient-ils pas amollis ? Pizarre, ils veulent que je meure, ils veulent perdre ton ami : je le vois. Mais il eſt indigne de la vertu calomniée de baiſſer un front ſuppliant ».

Trop foible, au milieu d'une troupe de factieux déterminés, pour impoſer par la menace, Pizarre ſe faiſoit violence à lui-même ; & ſemblable au Pilote ſupris par la tempête dans un détroit ſemé d'écueils, tantôt cédant, tantôt réſiſtant à l'orage, il évitoit de ſe briſer. La hauteur ferme & courageuſe d'Ataliba, & plus encore l'imprudente cha-

leur dont le jeune Fernand embrassoit la défense de ce malheureux Prince, ne faisoient qu'aigrir les esprits. Pizarre commença par éloigner Fernand. Ce fut lui qu'il choisit pour aller en Espagne porter la rançon de l'Inca. Le partage en fut annoncé ; & il fallut savoir si la troupe d'Almagre seroit admise à ce partage. Pizarre le propose. Une rumeur s'élève ; & on déclare hautement que, n'ayant pas contribué à la conquête, il n'est pas juste qu'elle en vienne usurper les fruits.

Almagre vit qu'il alloit perdre ses nouveaux partisans, s'il disputoit la proie. « Dissimulons, dit-il aux siens ; car c'est un piége qu'on nous tend ». Aussi-tôt il prit la parole, & dit qu'ils venoient partager des travaux, non pas des dépouilles, & que dans un pays immense où germoit l'or, l'or ne méritoit pas de diviser des hommes que l'estime, l'honneur, le devoir unissoient. Le perfide, avec ce langage, eut l'art de tout pacifier. Il s'attacha de plus en plus, par sa modération feinte, un parti nombreux

& puiſſant ; & Pizarre, perdant l'eſpoir de l'affoiblir, chercha, mais inutilement, à le gagner par des largeſſes (*a*). Il fit peſer l'or & l'argent qu'on avoit entaſſés, il les diſtribua ; ſon armée en fut enrichie. La part (*b*) qu'il avoit réſervée à l'Empereur, fut envoyée au port où Fernand devoit s'embarquer ; & Fernand, preſſé de s'y rendre, vint, la triſteſſe dans l'ame, prendre congé d'Ataliba.

Il avoit conçu pour l'Inca cette amitié noble & tendre que la vertu dans le malheur inſpire aux ames généreuſes : doux appui que le ciel ménage quelquefois à l'homme juſte qu'on opprime, pour l'aider à porter le poids de l'accablante adverſité. « Je viens te dire adieu ; l'on

(*a*) Zarate aſſure que Pizarre fit donner à chacun des Eſpagnols qui accompagnoient Almagre, mille *peſos* d'or, ou vingt marcs. Benzoni dit *cinq cents ducats aux uns, & à d'autres mille. A tal cinquecento, e a tal mille ducati.*

(*b*) Le quint.

m'envoie en Eſpagne : mon devoir m'éloigne de toi, lui dit-il ; mais j'emporte avec moi l'eſpérance de te ſervir, de te revoir, libre, juſtifié, rétabli ſur le trône, & d'y embraſſer un Héros que j'ai reſpecté dans les fers. — Ah ! généreux ami ! lui dit Attaliba en l'enveloppant dans ſes chaînes & en le ſerrant dans ſes bras, vous me quittez ! je ſuis perdu. — Eh quoi ! lui dit Fernand, mes frères, nos amis ! — Ils n'auront pas votre courage ; & Pizarre, pour me ſauver, ne s'expoſera pas à ſe perdre avec moi. Voyez, ajouta-t-il, cet homme arrogant & ſuperbe, qui paroît engraiſſé de ſang (c'étoit Alfonce de Requelme), & cet autre qui d'un œil morne nous obſerve (c'étoit Almagre) ; ils n'attendent que votre abſence pour me faire périr. Nous ne nous verrons plus. Adieu, pour la dernière fois ».

CHAPITRE LII.

Après de ſi triſtes adieux, Fernand ſe rendit à Rimac. Il y trouva l'implacable Valverde, qui, ſous les dehors d'une humilité volontaire, déguiſoit ſa honte & ſa rage. Il parut aux yeux de Fernand. « Trop de zèle a pu m'égarer, lui dit-il; je dois expier tous les maux dont je ſuis la cauſe; & quand vous m'aurez expoſé, dans une île déſerte, aux animaux voraces, je ne ſerai pas trop puni. Que le ciel me donne la force d'expirer ſans me plaindre; & je vous bénirai. Mais ſi cette force me manque, & ſi le déſeſpoir ſe ſaiſit de mon ame, elle eſt perdue. Ah! laiſſez-moi la ſauver par la pénitence. Qu'avez-vous à craindre de moi? Proſcrit, abandonné, quand je ſerois méchant, j'ai perdu le pouvoir de nuire. La grâce que j'implore eſt d'expier mon crime par les plus pénibles travaux;

d'aller parmi les Indiens les plus sauvages de ces bords, répandre au moins quelque lumière, quelque semence de la Foi. Je ne veux que mourir martyr». A ces mots, de perfides larmes couloient de ses yeux hypocrites.

Le jeune homme, simple & crédule, comme tous les cœurs généreux, se laissa toucher & séduire. Il lui rendit la liberté; & le tigre, en rompant sa chaîne, frémit de joie & de fureur.

Les richesses prodigieuses que l'on venoit de partager n'étoient qu'une foible partie de la rançon d'Ataliba (*a*). Pour remplir sa promesse, on alloit enlever cet amas incroyable d'or que la florissante Cusco avoit vu, pendant onze règnes, s'accumuler dans les palais des Rois & dans le temple du Soleil. Almagre en frémissoit de rage. Cette ville superbe, sur laquelle est fondée son espérance ambitieuse, sera ruinée à jamais; & quand la rançon de l'Inca n'épuiseroit pas ces

(*a*) La cinquième partie.

richesses, Pizarre en disposeroit seul, tant que ce Roi seroit vivant. Ce fut là le grand intérêt qui fit solliciter sa perte, & la presser avec ardeur.

D'abord, par de feintes promesses d'user d'indulgence envers lui, on voulut l'engager à faire l'aveu de son crime, pour en obtenir le pardon. Mais ce malheureux Prince conservant dans les fers la noble fierté de son sang : « C'est aux criminels qu'on pardonne, dit-il ; & je suis innocent ». On lui parla de la clémence du Prince au nom duquel on alloit le juger. « Il en aura besoin, dit-il, pour pardonner ma mort à mes accusateurs ; mais envers un Roi son égal, qui ne l'a jamais offensé, sa clémence lui est inutile. Qu'il soit juste ; & je ne crains rien ».

A des esprits frappés de la persuasion que son crime étoit manifeste, cet orgueil parut révoltant. On s'écria qu'il fût jugé, puisqu'il avoit l'audace de demander à l'être ; & ce fut alors que Pizarre fit les plus généreux efforts pour le sauver. Il

exposa que le Conseil établi dans son camp n'étoit pas fait pour juger les Rois; qu'un Lieutenant d'Ataliba avoit pu croire le servir, en se chargeant, pour lui, d'un parricide, sans que ce Prince en fût instruit, sans qu'il y eût donné son aveu; qu'on avoit pu de même, à son insçu, vouloir tenter sa délivrance, & que, loin d'être criminel, ce zèle étoit juste & louable; que la conduite de l'Inca, pleine de dignité, de candeur, de droiture, ne laissoit aucune apparence aux soupçons qui l'avoient noirci; mais que, fût-il coupable, c'étoit à l'Empereur qu'il étoit réservé de lui donner des juges, & qu'il réclamoit en son nom ce privilège auguste & saint. Il ajouta, que dans ses lettres à l'Empereur, il l'informoit de tout ce qui s'étoit passé; qu'il lui déféroit cette cause; qu'il attendroit sa volonté, & que tout seroit suspendu jusqu'au retour de Fernand.

Requelme alors prit la parole. « Vous allez informer l'Empereur, lui dit-il; & de quoi? de votre opinion, sans doute,

& de celle d'un petit nombre de vos amis, qui, comme vous, ont pu se laisser abuser ? Est-ce donc ainsi, Pizarre, que doit s'instruire une si grande cause ? Et moi, je demande que le Conseil entende & juge Ataliba, & que le procès, revêtu de l'authenticité des lois, soit déféré au tribunal suprême, où sera decidé le sort de cet usurpateur, que vous appelez Roi ».

Cet avis parut sage & modéré au plus grand nombre ; & Pizarre, voyant que ses amis eux-mêmes penchoient à le suivre, y céda. Mais comme il avoit éprouvé que la nature avoit encore des droits sur les cœurs qu'il vouloit fléchir, il pensa qu'il falloit d'abord les émouvoir ; & sous un prétexte apparent de prudence & de sûreté, il fit venir de Riobamba la famille du Roi captif, pour les rassembler tous dans la même prison.

Ce fut un spectacle, en effet, bien digne de compassion, que de voir ces enfans, ces femmes arriver, chargés de liens, au palais de Cassamalca. L'inno-

tence dans le malheur eſt toujours ſi intéreſſante ! Mais lorſque, ſur le front des malheureux, il reſte quelque trace de gloire, & qu'on voit dans l'abaiſſement les objets de l'hommage & de la vénération des mortels, le malheur paroît plus injuſte, parce qu'il eſt plus accablant. Auſſi la première impreſſion de la pitié, à cette vue, fut-elle ſenſible & profonde dans l'eſprit de la multitude.

On les voyoit ces illuſtres captifs, triſtes, abattus, gémiſſans, les yeux baiſſés & pleins de larmes; on les voyoit s'avancer à pas lents dans ces campagnes déſolées & toutes fumantes encore du ſang qu'on y avoit répandu. La compagne d'Aciloé, Cora, ne pleuroit point: une pâleur mortelle étoit répandue ſur ſon viſage; & le feu ſombre & dévorant dont ſes yeux étoient allumés, avoit tari la ſource de ſes larmes. Ses regards, tantôt fixes & tantôt égarés, cherchoient, dans ces plaines funèbres, l'ombre errante de ſon époux. « Où eſt-il mort? en quel lieu repoſe mon cher Alonzo? diſoit-

elle. En quel lieu s'eſt fait le carnage de ceux qui gardoient notre Roi » ? Un Indien lui répondit : « Vous y touchez. C'eſt là, dans ce lieu même, qu'étoit le trône de l'Inca ; c'eſt là qu'autour de lui tous ſes amis ſont morts ; c'eſt là qu'ils ſont enſevelis. Alonzo étoit à leur tête ; & cette petite éminence que vous voyez, c'eſt ſon tombeau ». A ces mots, qui percent le cœur de la tendre épouſe d'Alonzo, un cri déchirant part du fond de ſes entrailles. Elle ſe précipite, elle tombe égarée ſur cette terre humide encore, que l'herbe n'avoit pas couverte ; elle l'embraſſe avec l'amour dont elle eût embraſſé le corps de ſon époux ; elle réſiſte au ſoin qu'on prend de l'arracher de ce tombeau ; & lorſqu'on veut lui faire violence, il ſemble, à ſes cris douloureux, qu'on va lui déchirer le cœur. Enfin l'excès de la douleur rompant les nœuds dont la nature retenoit encore dans ſes flancs le fruit d'un malheureux amour, elle expire en devenant mère. Mais cet accès de déſeſpoir n'a pas été

mortel pour elle ſeule; & l'enfant qu'elle a mis au monde en eſt frappé. Il s'éteint, ſans ouvrir les yeux à la lumière, ſans avoir ſenti ſes malheurs.

La conſtance d'Ataliba avoit, juſques-là, dédaigné d'adoucir ſes perſécuteurs; mais cette ame, que l'infortune avoit élevée, affermie, & dont la tranquille fierté défioit les revers, s'abattit tout à coup, lorſque, dans ſa priſon, il vit ſes femmes, ſes enfans, chargés de chaînes comme lui, ſe jeter dans ſes bras, tomber en foule à ſes genoux. Il ſe trouble, ſes yeux ſe rempliſſent de larmes; il reçoit dans ſon ſein, avec une douleur profonde, ſes épouſes & ſes enfans; il mêle ſes ſoupirs à leur plainte; il oublie que ſa foibleſſe a pour témoins ſes ennemis; ou plutôt il ne rougit point de ſe montrer époux & père.

Pizarre, obſervant dans les yeux de ſes compagnons attendris la même compaſſion qu'il éprouvoit lui-même, s'en applaudit, & d'autant plus, qu'il voyoit auſſi tomber l'orgueil d'Ataliba; mais,

pour donner à son courage le temps de s'amollir encore, il ordonna qu'on le laissât seul avec ses femmes & ses enfans.

Ce fut alors que la nature abandonnée à elle-même donna un libre cours à tous les mouvemens de la douleur & de l'amour. Baigné d'un déluge de larmes, Ataliba voit ses enfans l'environner, baiser ses chaînes, demander quel mal ils ont fait, quel est le crime de leurs mères, & si c'est pour mourir ensemble qu'on les a réunis ? Tendre époux & bon père, il jette un regard languissant sur sa famille désolée ; & son cœur oppressé de douleur, de pitié, de crainte, ne répond que par des sanglots.

CHAPITRE LIII.

Le jour fatal arrive, & le Conseil est assemblé. Il étoit formé des plus anciens & des plus élevés en grade parmi les guerriers Castillans. Pizarre y présidoit; mais Almagre & Requelme étoient assis à ses côtés. Un silence terrible régnoit dans l'assemblée. On fait paroître Ataliba, on l'interroge; & il répond avec cette noble candeur qui accompagne l'innocence. On lui rappelle le massacre de la famille des Incas; on lui oppose les témoins du meurtre du Roi de Cusco, & du projet formé pour l'enlever lui-même du palais de Cassamalca. La vérité fait sa défense. Il leur expose en peu de mots la cause & les malheurs de la guerre civile; ce qu'il a fait pour désarmer l'inflexible orgueil de son frère; ce qu'il a fait pour l'appaiser, même depuis qu'il l'a vaincu. «Si j'avois pu vouloir sa mort,

dit-il, c'eſt lorſqu'il ſoulevoit ſes Peuples contre moi, & que, du fond de ſa priſon, il rallumoit les feux d'une guerre impie & funeſte ; c'eſt alors que ce crime, utile à ma grandeur & au repos de cet empire, auroit dû me tenter. Je n'ai point méconnu mon ſang, je n'ai point voulu le répandre ; & ſi, dans les combats, ſans moi, loin de moi, malgré moi, l'aveugle ardeur de mes ſoldats n'a rien épargné, c'eſt le crime de celui qui, pour ma défenſe, m'a forcé de leur mettre les armes à la main. Caſtillans, ma victoire m'a couté plus de larmes que tout les malheurs que j'éprouve ne m'en feront jamais verſer. Voyez, pourſuivit-il, ſi j'ai rendu mon règne odieux à mes Peuples. Je ſuis tombé du trône ; mon ſceptre eſt briſé ; tous mes amis ſont morts ; je ſuis ſeul dans les chaînes, avec des femmes & des enfans ; on n'a plus rien à craindre, à eſpérer de moi. C'eſt là, c'eſt dans l'extrémité du malheur & de la foibleſſe, qu'on peut diſcerner un bon Roi d'avec un tyran ; c'eſt alors qu'éclate la haîne

publique, ou que se signale l'amour. Voyez donc ce que j'ai laissé dans les cœurs, & si c'est ainsi qu'on traite un méchant, un coupable. Ce respect si tendre & si pur, cette fidélité constante, cette obéissance à la fois si profonde & si volontaire, enfin cet amour de mes Peuples envers un malheureux captif, voilà mes témoignages contre la calomnie ; & je vous demande à vous-mêmes si ce triomphe est réservé pour le crime ou pour la vertu ? Ce moment, juge de ma vie, est sous vos yeux ; & j'en appelle à lui. Non, quoi que l'on vous dise, vous ne croirez jamais que celui qui de sa prison, dans l'indigne état où je suis, fait encore adorer sa volonté sans force, & voit ses Peuples prosternés venir, en lui obéissant, arroser ses chaînes de larmes, ait été sur le trône injuste & sanguinaire. Vous m'avez connu dans les fers tel que l'on m'a vu sur le trône, simple & vrai, sensible à l'injure, mais plus sensible à l'amitié. On m'accuse d'avoir tenté ma délivrance & voulu

ſoulever mes Peuples contre vous ! Je n'en ai pas eu la penſée ; mais, ſi je l'avois eue, m'en feriez-vous un crime ? Regardez ces plaines ſanglantes ; voyez les chaînes dont vous avez flétri les mains innocentes d'un Roi ; & jugez ſi, pour me ſauver, tout n'eût pas été légitime. Ah ! vous n'avez que trop juſtifié vous-mêmes ce que le déſeſpoir auroit pu m'inſpirer. Cependant j'atteſte le ciel que Pizarre m'ayant donné ſa parole & la vôtre de m'accorder la vie, de me rendre la liberté, de faire épargner ma famille, & de laiſſer en paix le reſte de mes Peuples infortunés, j'ai mis en lui mon eſpérance, & ne me ſuis plus occupé qu'à faire amaſſer l'or promis pour ma rançon. Mon Dieu, qui ſans doute eſt le vôtre, lit dans mon cœur, & m'eſt témoin que je vous dis la vérité. Mais ſi c'eſt peu de l'innocence pour vous toucher, voyez mes malheurs. Je ſuis père, je ſuis époux, & je ſuis Roi. Jugez des peines de mon cœur. Vous m'avez voulu voir ſuppliant ; je le ſuis, & j'ap-

porte à vos pieds les larmes de mes Peuples, de mes foibles enfans, de leurs ſenſibles mères. Ceux-là du moins ſont innocens ».

Ce langage ſimple & touchant attendrit quelques-uns des juges ; & Pizarre ne douta point qu'il ne les eût perſuadés. On fit ſortir Ataliba ; & les juges s'étant levés, on recueillit les voix... Quelle fut la ſurpriſe de Pizarre & de ſes amis, en entendant que le plus grand nombre opinoit à la mort ! Auſſi-tôt ils réclament contre cette ſentence inique, & ils rappellent au Conſeil la parole qu'il a donnée de renvoyer la cauſe, après l'avoir inſtruite, au tribunal de l'Empereur. Requelme l'avoit propoſé ; tout le Conſeil y avoit ſouſcrit ; aucun n'oſoit déſavouer ce conſentement unanime ; & Ataliba condamné avoit du moins l'eſpérance de paſſer en Eſpagne, & d'y être entendu & jugé par un Roi. Mais la noire furie qui pourſuivoit ſes jours, n'eut garde de lâcher ſa proie.

Valverde, échappé de ſa chaîne & mis

en liberté, revient, la rage au fond du cœur, se déguise, & entre, inconnu, au milieu d'une nuit obscure, dans les murs de Cassamalca. C'étoit l'heure où Almagre, avec ses partisans, formoit ses complots ténébreux. Le fourbe paroît à leur vue.

« Amis, dit-il, reconnoissez la fidélité des promesses de celui qui a dit au juste : *Tu fouleras aux pieds l'aspic & le lion.* Vous m'avez vu chargé de chaînes, proscrit, envoyé sur la flotte pour être abandonné dans quelque île déserte, où je serois la proie des animaux voraces ; me voilà au milieu de vous. Dieu a rompu les piéges du méchant ; il s'est joué des conseils de l'impie ; il a tendu la main au foible, innocent & persécuté. Mais vous, guerriers, qu'il a choisis pour défendre sa cause, & qu'il a revêtus de force & de courage pour le venger, que faites-vous ? Vous consentez que Pizarre envoie en Espagne un tyran, son ami, votre accusateur, celui qui peut, par ses richesses, gagner la Cour & le Conseil, celui qui, s'il est écouté, vous

dénoncera tous comme de vils brigands, comme de lâches aſſaſſins, faits pour le meurtre & la rapine, ſans foi, ſans pudeur, ſans pitié, indignes du nom d'hommes & du nom de Chrétiens ! Y penſez-vous ? Et de quel droit dérober le crime au ſupplice ? Cet uſurpateur, ce tyran, ce parricide eſt convaincu ; il eſt jugé ; pourquoi ne pas exécuter la ſentence qui le condamne ? Qu'il meure ; & tout eſt conſommé ».

L'atrocité de ce conſeil étonna les plus intrépides. Mais Valverde, ſans leur donner le temps de balancer : « Il y va, leur dit-il, & de la vie & de l'honneur. Il y va de bien plus, il y va de la gloire de la religion, des intérêts du ciel ; & le Dieu vengeur qui m'envoie, vous défend de délibérer. Pizarre dort, tout eſt tranquille ; & Requelme, par qui le procès eſt inſtruit, a droit de voir Ataliba, de l'interroger à toute heure ; qu'il me faſſe ouvrir la priſon ; je ne veux, avec lui & moi, que deux hommes déterminés ».

L'importance du crime en fit disparoître l'horreur ; & par un silence coupable on consentit, en frémissant, à ce qu'on n'osoit approuver. Alors, d'une voix radoucie, Valverde reprit la parole. « En ôtant la vie à un infidèle, dit-il, amis, ne perdons pas de vue le soin de son salut. Je veux, en le purifiant dans les eaux saintes du baptême, lui rendre à lui-même sa mort précieuse autant qu'elle est juste, & sanctifier l'homicide qui nous est prescrit par la loi ».

La famille d'Ataliba, les yeux épuisés de larmes & le cœur lassé de sanglots, dormoit alors autour de lui. Mais ce Prince, agité de funestes pressentimens, n'avoit pu fermer la paupière. Il entend ouvrir sa prison. Il voit entrer Requelme, & avec lui trois hommes enveloppés de longs manteaux, qui ne laissent voir que leurs yeux, dont le regard lui semble atroce. Un mouvement d'effroi le saisit ; il se lève, & surmontant cette foiblesse, il vient au devant d'eux. « Inca, lui dit Requelme, éloignons-nous : n'éveillons

point ces femmes & ces enfans. Il est bien juste que l'innocence repose en paix. Ecoutez-nous. Vous êtes jugé, condamné. Le feu seroit votre supplice, suivant la rigueur de la loi. Mais il dépend de vous de vous sauver des flammes ; & cet homme religieux, que vous allez entendre, vient vous en offrir un moyen ».

Le Prince l'écoute, & pâlit. « Je sais, dit-il, que le Conseil a prononcé ; mais ne doit-on pas m'envoyer à la Cour d'Espagne, & réserver à votre Roi un droit qui n'appartient qu'à lui ? —Croyez-moi, les momens sont chers, poursuivit Requelme : écoutez cet homme pieux & sage, qui s'intéresse à vos malheurs ». Valverde alors prit la parole. « Ne voulez-vous point, lui dit-il, adorer le Dieu des Chretiens ? —Assurément, dit le malheureux Prince, si ce Dieu, comme on nous l'annonce, est un Dieu bienfaisant, un Dieu puissant & juste, si la nature est son ouvrage, si le soleil lui-même est un de ses bienfaits, je l'adore avec la nature. Quel ingrat, ou

quel insensé peut lui refuser son amour ? — Et vous désirez d'être instruit, lui demande encore le perfide, des saintes vérités qu'il nous a révélées, de connoître son culte & de suivre sa loi ? — Je le désire avec ardeur, répond l'Inca ; je vous l'ai dit. Impatient d'ouvrir les yeux à la lumière, que l'on m'éclaire ; & je croirai. — Grâces au ciel, reprit Valverde, le voilà disposé comme je souhaitois. Implorez-le donc à genoux ce Dieu de bonté, de clémence ; & recevez l'eau salutaire qui régénère ses enfans ». L'Inca, d'un esprit humble & d'une volonté docile, s'incline & reçoit à genoux l'eau sainte du baptême. « Le Ciel est ouvert, dit Valverde, & les momens sont précieux ». A l'instant il fait signe à ses deux satellites ; & le lien fatal étouffe les derniers soupirs de l'Inca.

Ce fut par les cris lamentables de ses enfans & de leurs mères, que la nouvelle de sa mort se répandit au lever du jour. Quelques Espagnols en frémirent ; mais la multitude applaudit à l'au-

dace des assassins ; & l'on crut faire assez que de laisser la vie aux enfans & aux femmes de ce malheureux Prince, abandonnés, dès ce moment, à la pitié des Indiens. . . . .

Pizarre, indigné, rebuté, las de lutter contre le crime, après avoir chargé de malédictions ces exécrables assassins & leurs partisans fanatiques, se retira dans la ville des Rois (*a*), qui commençoit à s'élever. La licence, le brigandage, la rapacité furieuse, le meurtre & le saccagement furent sans frein ; l'on ne vit plus, sur la surface de ce continent, que des peuplades d'Indiens tomber, en fuyant, dans les piéges & sous le fer des Espagnols. Des bords du Mexique arriva ce même Alvarado, cet ami de Cortès, ce fléau des deux Amériques. Rival des nouveaux conquérans, il vint se jeter sur leur proie, & s'assouvir d'or & de sang. Dans toute l'étendue de cet Empire immense, tout fut ravagé, dé-

(*a*) Lima.

vasté. Une multitude innombrable d'Indiens fut égorgée ; presque tout le reste enchaîné, alla périr dans les creux des mines, & envia mille fois le sort de ceux qu'on avoit massacrés.

Enfin quand ces loups dévorans se furent enivrés du carnage des Indiens ; leur rage forcenée se tourna contre eux-mêmes. Le cri du sang d'Ataliba s'étoit élevé jusqu'au ciel. Presque tous ceux qui avoient contribué au crime de sa mort, en portèrent la peine ; & tandis que les uns, pris par les Indiens dans des lieux écartés, expiroient sous le nœud fatal, les autres, justes une fois, s'égorgèrent entre eux. L'exécrable Valverde (*a*), en menant une bande de ces brigands à la poursuite des Indiens qui s'étoient sauvés dans les bois, tombe aux mains des Antropophages, & brûlé, déchiré vivant, dévoré par lambeaux avant

(*a*) Ici la vérité feroit horreur ; j'y substitue la justice.

que d'expirer, il meurt, le blaſphême à la bouche, dans la rage & le déſeſpoir. Parjure & traître (*a*) envers Pizarre, Almagre fut puni du plus honteux ſupplice ; & ſa lâcheté mit le comble au juſte opprobre de ſa mort. Pizarre, dont le crime étoit d'avoir ouvert la barrière à tant de forfaits, Pizarre, trahi par les ſiens, mourut aſſaſſiné. Accablé ſous le nombre, il ſuccomba, mais en grand homme qui dédaignoit la vie & qui bravoit la mort. La guerre, après lui, s'alluma entre ſes rivaux & ſes frères. Cuſco, ſaccagée & déſerte, vit ſes plaines jonchées des corps de ſes tyrans. Les flots de l'Amazone furent rougis du ſang de ceux qu'elle avoit vus déſoler ſes rivages ;

(*a*) Almagre avoit juré de nouveau, ſur une hoſtie conſacrée, de ne rien entreprendre ſur les droits de Pizarre, & ſa promeſſe avoit été énoncée en ces termes : *Seigneur, ſi je viole le ſerment que je fais ici, je veux que tu me confondes & que tu me puniſſes dans mon corps & dans mon ame.* Il fut parjure à ce ſerment.

& le Fanatiſme, entouré de maſſacres & de débris, aſſis ſur des monceaux de morts, promenant ſes regards ſur de vaſtes ruines, s'applaudit, & loua le ciel d'avoir couronné ſes travaux.

FIN.

ESSAI
SUR
LES ROMANS,
Considérés du côté Moral.

Le plus digne objet de la Littérature, le seul même qui l'ennoblisse & qui l'honore, c'est son utilité morale; & tous les talens de l'esprit ont si bien senti que c'étoit là leur gloire, qu'il n'en est aucun qui du moins ne veuille paroître y aspirer.

Demandez à l'Orateur pourquoi il s'exerce avec tant de soin dans l'art de plaire & d'émouvoir : il vous dira que c'est pour mieux persuader l'utile, l'honnête & le juste; & sans cela le plus habile ne seroit guère qu'un parleur oiseux ou qu'un dangereux charlatan.

Demandez à l'Historien pourquoi il se consume à découvrir les traces du passé, & dans le naufrage des Nations les dé-

bris de leur exiſtence : il vous dira que ce ſont des exemples, des leçons, des avis ſalutaires qu'il veut tranſmettre à l'avenir, & ſans cela le plus laborieux ſeroit ſon tourment d'amuſer une curioſité vaine, métier ſtérile & mépriſable, ou de montrer indifféremment les jeux divers de la fortune, & de rendre problématiques, entre le crime & la vertu, l'avantage du choix & les calculs de la prudence, métier perfide & odieux.

Demandez au Poète à quoi bon tous ces rêves d'une imagination mobile & vagabonde ; à quoi bon ces métamorphoſes d'une ame verſatile & variable à volonté, cette magie de ſon ſtyle, ce charme répandu dans ſes récits, cet intérêt dont il anime ſes peintures : ſi c'eſt Horace, il vous dira que c'eſt pour enſeigner aux hommes à être bons, ſages, heureux.

Quid verum atque decens curo & rogo, & omnis in hoc ſum.

Si c'eſt Homère, il répondra qu'il fait ſentir

ſentir aux Rois les conſéquences de leurs folies, & aux peuples qu'ils ſont punis des imprudences de leurs Rois :

Quidquid delirant reges plectuntur achivi.

Sophocle, à ſon tour, vous dira qu'il exerce les eſclaves de la deſtinée à traîner patiemment leur chaîne, & qu'il les charge de la douleur d'autrui, pour les habituer à ſupporter la leur.

Tous répondront avec Lucrèce qu'ils enduiſent de miel le bord du vaſe où eſt la liqueur amère & bienfaiſante qu'ils veulent faire boire à des enfans malades :

Ut puerorum ætas improvida ludificetur.

Et ſans cela le plus fidèle imitateur des foibleſſes du cœur humain, de ſes paſſions, de ſes vices, occupé ſans ceſſe, au milieu d'une ſociété frivole, à la bercer d'illuſions, à lui cauſer d'agréables ſonges, à la flatter dans tous ſes goûts, à colorer ſes vices mêmes, ne ſeroit qu'un vil complaiſant & qu'un ſervile adulateur.

Que l'intention d'être utile aux hommes ait toujours été bien sincère, ou qu'elle soit toujours fidèlement remplie du côté des talens; que la Poésie n'ait jamais peint ses mœurs que pour les corriger; que l'Eloquence n'ait jamais loué, recommandé, voulu persuader que ce qu'elle croyoit louable, honnête, ou légitime; que l'Histoire n'ait jamais honoré le crime heureux, & mis la fortune à la place de la vertu, ce n'est pas ce que je veux dire: il s'agit de leur profession, & de l'aveu qu'elles ont fait, qu'il n'y avoit pour elles de dignité, de gloire, de vrai mérite qu'à ce prix.

Or du mélange de ces trois genres s'est formé celui du Roman, qui, susceptible de leurs vices comme de leur bonté morale, s'est rendu plus ou moins digne de mépris ou d'estime, de blâme ou de louange, selon son caractère & l'usage de ses moyens.

La fiction romanesque & la fiction poétique ont tant d'affinité, qu'il est aisé de voir que réciproquement, ou la poésie

n'a été que le Roman perfectionné, ou le Roman qu'une poésie déréglée & dégénérée.

D'abord, selon la marche la plus commune de l'industrie humaine, il a fallu que l'art de feindre ait commencé par des ébauches. Ainsi, dans aucun temps, le Poème n'a dû venir qu'après le Roman. Nous l'avons vu dans l'Europe moderne, où les Romans chevaleresques, grossis d'un puéril amas de traditions populaires, imbus de toutes les erreurs d'une ignorance superstitieuse, & aussi mal fabriqués du côté du style que du coté du plan, ont fourni à la Poésie les matériaux avec lesquels elle a construit ses palais magiques. Voyez l'Arioste & le Tasse.

La même chose dut naturellement arriver chez les anciens; & il est plus aisé de croire qu'avant l'organisation du systême & de la langue poëtique, l'art de feindre avoit commencé par des ébauches romanesques, qu'il n'est aisé de concevoir comment cette Mythologie avec toutes ses fables, cette langue avec

ses images, sa prosodie, sa cadence métrique, en un mot, ce grand art de peindre un monde imaginaire en vers harmonieux, seroit sorti de la tête d'Homère, tel qu'on le voit dans ses poèmes.

Il est donc probable qu'avant Homère & avant les Poètes qui l'avoient précédé, il y avoit eu de ces *Trouvères* qui, des Histoires de Cadmus, d'Hercule, de Jason, de Minos, des Atrides, &c., avoient fait des contes semblables à ceux que nos vieux Ecrivains nous ont faits d'Artus, de Merlin, d'Amadis, des Chevaliers de la table ronde, des Paladins de Charlemagne; qu'aux traditions répandues & altérées parmi les peuples, ces Conteurs avoient ajouté des fables de leur invention; que de ce mélange ils avoient composé les chroniques de leurs pays; & que dans cet état d'incohérence & d'invraisemblance, ils les transmirent aux Poètes, pour les dégrossir, les polir, & leur donner la forme, la grâce, & la beauté.

Produire un ensemble complet de ces

traditions bizarres & diverſement inſenſées, c'eût été le chef-d'œuvre de l'ordonnance poétique ; & l'on voit qu'Ovide lui-même, avec toute la ſoupleſſe de ſon imagination & l'adreſſe de ſon eſprit, n'a pu lier & accorder enſemble les fables qu'il a recueillies. Il eût été plus difficile encore de tirer quelque moralité de cet amas de crimes & de vices infames qui compoſoient l'hiſtoire des dieux & des héros ; & ce fut bien évidemment l'ouvrage d'une foule d'imaginations déréglées, qui ſucceſſivement renchériſſoient les unes ſur les autres par de nouvelles turpitudes & de nouvelles atrocités.

Mais la Poéſie épique & dramatique n'ayant point de ſyſtême régulier à former de ces opinions éparſes, n'en a pris çà & là que ce qui lui a convenu ; & des malheurs d'une famille, des aventures d'un héros, de la fortune d'une ville ou d'un peuple, elle a détaché ſon action, ſans ſe mêler du reſte. Ainſi, dans tous les temps, & pour Homère comme pour

le Taſſe, j'oſerois croire que la fiction poétique ne fut que la fiction romaneſque employée avec choix, maniée avec art, réduite à des exemples qui pouvoient ſervir de leçons, ſur-tout, ennoblie, embellie par le coloris des images, & par tous les charmes d'un ſtyle pittoreſque & harmonieux.

Peut-être même y eut-il d'abord, & aſſez long-temps, des poètes qui négligèrent de diſpoſer ſur un plan moral & régulièrement tracé, leur action & ſes épiſodes : l'ordre, la ſymétrie, la liaiſon, l'accord, les unités leur furent inconnus comme aux Ecrivains romaneſques ; mais ils ſurent donner à des parties incohérentes une élégance particulière ; en négligeant l'enſemble, ils travaillèrent les détails ; leur tableau manqua d'ordonnance, mais il eut de l'éclat : les uns furent mauvais deſſinateurs, mais éblouiſſans coloriſtes ; les autres ne connurent pas aſſez l'art de former des groupes, mais ils donnèrent à leurs figures du caractère & de l'expreſſion : enfin l'élé-

gance du ſtyle, l'abondance & la variété des images, l'heureuſe nouveauté des tours, le mouvement que le nombre imprimoit au ſentiment & à la Penſée, l'harmonie enfin, la couleur qui ſéduiſoient l'oreille & l'imagination, donnèrent encore aux poèmes ſur les Romans d'aſſez grands avantages pour les faire oublier; & à meſure que la Poéſie verſa dans ſes compoſitions plus de richeſſe & de magnificence, on penſa moins aux ſources obſcures & fangeuſes d'où ces fleuves limpides & majeſtueux découloient.

Une révolution contraire arriva dans la décadence des Lettres : ce fut la Poéſie dégénérée qui donna naiſſance aux Romans ; & cela devoit être : car dans l'accroiſſement des arts, leur tendance eſt toujours du plus aiſé au plus difficile; au lieu que dans leur décadence, c'eſt toujours du plus difficile au plus aiſé, que les ramène cette pente à laquelle ils ſe laiſſent aller.

Dans l'intervalle de ces deux époques, c'eſt-à-dire, depuis Homère juſqu'au

temps qui suivit l'asservissement de la Grèce, il n'y parut pas un Roman ; & cela même est encore naturel. Les Poètes s'étoient saisis de toutes les anciennes fables ; & ils savoient leur donner un charme dont la narration prosaïque des Romanciers eût en vain prétendu soutenir la rivalité. La Grèce vouloit bien encore prêter l'oreille à des mensonges ; mais elle les vouloit déguisés avec art & colorés par de beaux vers. Son goût avoit acquis le droit d'être difficile & sévère.

Ce ne fut donc que lorsque le génie poétique, s'étant éclipsé dans la Grèce, n'y jeta plus que des lueurs pâles & défaillantes ; ce ne fut, dis-je, que long-temps après les beaux jours de sa gloire, que l'art se réduisit à produire quelques Romans d'une invention froide & timide, d'un style fade, languissant, maniéré, sans aucune intention morale, d'une licence même funeste aux bonnes mœurs, & d'une petitesse de dessein très-éloignée de ces fictions antiques, déréglées, mais imposantes, dont Homère s'étoit rempli.

Quelle que ſoit l'époque des fables *Ioniennes*, *Miléſiennes*, *Sybaritiques*, & de toutes ces petites hiſtoriettes allégoriques & morales, ou érotiques & libertines, que le ſavant M. Huet, pour ne rien oublier, a miſes au nombre des anciens Romans ; il me ſemble qu'on ne peut guère les aſſimiler qu'à nos fables, ou qu'à nos petits contes licencieux ; & le premier Roman qui ſe préſente dans l'ancienne Littérature eſt celui d'où ſont pris l'*Ane* de Lucien & l'*Ane* d'Apulée : or ce Roman, de Lucius, eſt du temps des ſophiſtes Grecs, ſous Antonin & Marc-Aurèle. Celui d'Héliodore (*les Amours de Théagène & Cariclée*) eſt du règne d'Honorius. Celui de *Daphnis & Chloë* (du ſophiſte Longus) eſt d'un temps plus récent encore ; Huet ne le croit guère antérieur à deux Romans obſcurs qu'a produits le XII[e] ſiècle. Rien de plus vain, de plus frivole, de moins ingénieux ; rien ſur-tout de moins délicat ſur l'article des bienſéances. Voilà pourtant la fleur des Romans de l'antiquité.

Rome n'en eut aucun jusqu'au temps de Néron, où parut celui de Pétrone, lequel, autant qu'on en peut juger par les fragmens qui nous en restent, n'étoit qu'une satire obscène, élégamment écrite, des vices de Néron & des infamies de sa Cour.

Que si dans des temps où les mœurs de Rome étoient moins corrompues, on ne laissoit pas de s'y amuser de ces contes licencieux qu'on appeloit fables *Milésiennes*, fables *Sybaritiques*, il en étoit de cet amusement comme de tous ceux dont on rougit, & que l'on se pardonne : on le méprisoit en l'aimant.

A l'égard des Romans que nous appelons héroïques, les Romains n'en eurent jamais. La poésie leur étoit venue de la Grèce toute formée & dans tout son éclat. Homère, Sophocle, Euripide, Cratinus, & Ménandre, avoient été en même temps leurs maîtres & leurs modèles dans l'art de feindre. Ainsi, la naissance des Lettres n'eut point pour eux ce crépuscule, où l'ignorance, la supersti-

tion, le mauvais goût, & la chaleur d'une imagination sans lumière & sans règle, engendrent les Romans. Quel succès, d'ailleurs, auroit eu parmi ce peuple fier & grave, un long tissu de faits incroyables & de prouesses gigantesques? Sa propre histoire lui étoit présente, il n'étoit ni permis ni possible de l'altérer; celle des nations étrangères ne le touchoit que par des faits dignes de foi; & comme il ne connoissoit rien au dessus de lui-même pour le courage & la grandeur d'ame, un merveilleux plus incroyable que ses propres exploits eût blessé son orgueil ou rebuté sa patience.

Quant aux idées religieuses, qu'il étoit bon de répandre & de perpétuer, c'étoit l'office de l'Histoire elle-même de les graver dans les esprits, en mêlant au récit des faits le merveilleux des songes, des oracles, des auspices, des présages, &c. Il n'eût pas été prudent de reléguer parmi les fables romanesques, ce qu'il étoit si important de persuader à la multitude. L'attention que les Dieux donnoient à

tout ce qui intéressoit Rome, leur présence dans ses conseils, leur entremise dans ses affaires, &, selon le besoin, leur faveur, leur colère, leurs avis, & leurs volontés étoient de trop puissans moyens de dominer l'opinion, de remuer le peuple, de mouvoir les armées, pour ne pas leur donner le ton le plus sérieux & le plus imposant. Je parlerai dans peu de cette espèce de Roman politique.

Pour ce qui dut arriver à l'époque de la décadence des Lettres, sous les tyrans successeurs d'Auguste, Rome ne fut alors rien moins que disposée à s'amuser de vaines fictions. Dans un état de choses où il falloit sans cesse endurer & dissimuler, la philosophie étoit un besoin pour l'ame, un refuge pour la pensée ; & rien n'est plus incompatible que l'esprit romanesque avec la triste sévérité de la raison philosophique.

Mais autant la philosophie répudie & rebute les aventures merveilleuses, autant l'ignorance & la superstition les fai-

fissent avidement. De là cette affluence & ce succès universel des Romans du Xe & du XIe siècle.

De tous les grands Hommes des temps modernes, celui qui a dû le plus imprimer à son siècle le caractère des temps héroïques de la Grèce, c'est Charlemagne ; & rien, en effet, ne se ressemble plus que les mœurs de son siècle & celles des temps fabuleux. La même barbarie les avoit précédés, & s'y mêloit encore. Jusqu'à Thésée & jusqu'à Charlemagne, même anarchie, même licence, mêmes ravages, même oppression du côté de la force ; & par conséquent même besoin pour la foiblesse, d'inspirer à des hommes généreux & vaillans le soin de la défendre & de la protéger. La valeur secourable & protectrice n'a donc jamais dû être plus honorée que dans les temps où la force contre la force faisoit l'office de la loi. Ainsi, les temps de barbarie, féconds en oppresseurs & en brigands, durent l'être en héros ; & produire à la fois les

Cacus & les Hercules, les Procuſtes & les Théſées, les Ardans & les Amadis.

De tous les biens, le ſeul qui reſte à l'homme obſcur, indigent, & foible, c'eſt la propriété domeſtique de ſa femme & de ſes enfans; de tous les priviléges de la beauté timide & ſans défenſe, le plus inviolable, c'eſt l'innocence & la pudeur; de tous les droits de la liberté, le plus ſacré, dans la femme ſur-tout, c'eſt la tranquille ſûreté de l'engagement de ſa foi, quand ſon amour ſe réfugie ſous la tutelle de l'hymen. Or ces biens furent dans tous les temps les plus expoſés aux atteintes de la cupidité & de la violence, & ceux que l'homme impunément injuſte fut le plus tenté de ravir; tellement qu'on a fait un prodige de la vertu de ceux qui s'en ſont abſtenus, comme Cyrus & Scipion. Le comble de la gloire a donc été de porter l'héroïſme, non ſeulement juſqu'à reſpecter ces priviléges de la nature, mais juſqu'à les défendre & à les garantir; & c'eſt ce qui donne tant d'intérêt au merveilleux des

anciens Romans. La chevalerie n'étoit autre chose que l'héroïsme religieusement consacré à la protection de la foiblesse & de l'innocence, de la beauté & de l'amour.

Aux dangers auxquels s'exposoient naturellement leurs vengeurs, contre des ennemis vaillans, déterminés, terribles sous les armes, la superstition, fille de l'ignorance & mère du mensonge, ne manquoit jamais d'ajouter, dans ses récits, l'intervention de quelque puissance magique; & comme dans les fictions des Grecs on avoit vu des dieux amis & des dieux ennemis embrasser indifféremment la querelle du juste & de l'injuste, & servir, selon leur caprice, ou l'oppresseur ou l'opprimé; de même, & seulement avec un peu plus d'équité, on employoit dans le nouveau systême les bons & les mauvais génies, les fées bienfaisantes & les méchantes fées, les enchanteurs favorisés du ciel, ou secondés par les enfers.

Quelle étoit la bonté, l'utilité morale

de ces anciens Romans ? Il eſt aiſé de le comprendre : d'exalter l'ame & le caractère d'une jeuneſſe noble & vaillante ; de donner au courage, non ſeulement plus d'énergie & plus d'ardeur, mais plus de généroſité ; de ſuppléer aux lois qui n'exiſtoient pas, ou qui manquoient de force, en ſoulevant contre la tyrannie, des hommes engagés par un ſerment inviolable à ne jamais laiſſer l'innocence opprimée ni le crime impuni.

Il eſt encore aiſé de concevoir quel dut être, pour cette eſpèce de fiction, & pour tout ce qui reſſembloit aux mœurs héroïques de ces Romans, l'enthouſiaſme d'un ſexe à qui la nature a donné le courage, mais refuſé la force, & qui, contre elle, n'a pour défenſe que ſes larmes, & l'intérêt qu'il inſpire aux cœurs généreux. Il y voyoit ériger en culte ce ſentiment qui nous attache à lui : cet amour qui le flatte encore, quand même il n'eſt que de l'inſtinct, il le voyoit épuré, ennobli, élevé au rang des vertus, aſſocié avec la gloire, apprivoiſé, ſoumis

soumis aux lois de la décence la plus austère, docile même dans sa fougue, craintif jusques dans son audace, d'une constance à toute épreuve, d'un dévouement à tout péril, osant tout mériter & n'osant rien prétendre, heureux de pouvoir espérer, fidèle encore sans espérance, & portant la délicatesse jusqu'au plus absolu désintéressement. Tel fut cet amour romanesque, qui étoit l'orgueil de la beauté, & qui, dans les mœurs de la chevalerie, lui avoit donné, sur les plus grands cœurs, un si glorieux ascendant.

De là ce caractère exalté qui étoit l'héroïsme des femmes : car le haut prix qu'on attachoit à leur estime & à leur amour, leur donnoit d'elles-mêmes une opinion très-élevée ; & pour la soutenir & n'en pas être indigne, leur ame se mettoit au niveau de leur condition. Quel beau règne en effet pour elles, qu'un temps où la valeur ne sembloit occupée qu'à plaire aux yeux de la beauté ! Les tournois étoient à la fois

des fêtes galantes & guerrières ; le champclos étoit un tribunal où leur innocence attaquée étoit défendue le fer à la main, & où l'injure faite à leur honneur se lavoit dans le sang ; les combats singuliers n'étoient le plus souvent que le défi de deux rivaux ; dans les batailles on distinguoit chaque héros aux couleurs de sa dame, & leur panache nommoit celle dont ils alloient mériter les faveurs. Ainsi, le même esprit animant les deux sexes, une influence réciproque excitoit leur émulation ; & ces mœurs, dont nous regrettons la franchise & la loyauté, sans en excuser la rudesse, en passant, comme il est naturel, de la nation dans les livres, & des livres dans la nation, y redoubloient d'activité, & s'y reproduisoient toujours avec une chaleur nouvelle.

Quant au merveilleux romanesque ; il faut se souvenir qu'alors on croyoit aux enchantemens, aux sortiléges, aux revenans, aux esprits, à la puissance des deux magies ; on étoit même loin du temps où l'imagination cesseroit d'être

obsédée de ces fantômes : il falloit donc l'y accoutumer, l'y aguerrir, lui faire entendre & croire que ces périls surnaturels avoient eux-mêmes leur issue, & qu'aux puissances malfaisantes que pouvoit évoquer le crime, le ciel en opposoit de secourables pour l'innocence, de favorables à la vertu. En cela consistoit l'utilité morale du merveilleux des anciens Romans, moins insensé à l'égard des mœurs, que le merveilleux mythologique.

Leur utilité politique est d'une évidence encore plus frappante. L'état habituel de l'Europe du temps de Charlemagne, & avant lui, & après lui encore, étoit la guerre ; & la guerre alors ressembloit assez à celle des temps héroïques. Le sang froid, la constance, & l'intrépidité, n'étoient pas les seuls caractères de la valeur : comme elle étoit active, elle avoit besoin de la force : l'arme à feu l'en a dispensée ; mais la lance, l'épée, la massue la demandoient ; une pesante armure la rendoit nécessaire ; & secondée

de l'adreſſe & du courage, elle décidoit tout, ſoit dans un combat corps à corps, ſoit dans le choc de deux armées. Les coups de main, aujourd'hui ſi rares, étoient, dans ce temps-là, ce qu'il y avoit de plus fréquent. Or l'avantage de la force unie à la valeur étoit le réſultat de tous ces exploits romaneſques, & l'objet d'émulation qu'on préſentoit à de jeunes guerriers, pour leur faire aimer le travail qui excerce & redouble la force, & leur faire éviter le repos qui l'énerve, la molleſſe qui la détruit.

A l'égard des vertus publiques, la franchiſe, la loyauté, la nobleſſe & la grandeur d'ame, une fidélité inviolable à ſa parole, un entier dévouement à ſa patrie & à ſon roi, compoſoient eſſentiellement le caractère chevalereſque; & que n'eût-on pas fait avec ce caractère, s'il avoit pu s'étendre & ſe perpétuer dans l'élite d'une nation? Or c'étoit à le retracer que ſervoient, comme autant d'exemples, les aventures des vieux Romans; & ces vertus des Paladins, préſentes à l'eſ-

prit d'une noble jeunesse, lui inspiroient à la fois l'envie & le courage d'imiter ce qu'elle admiroit.

Mais d'un côté la Poésie, tantôt en se jouant comme dans le Poème de l'Arioste, tantôt d'un air sérieux & sincère comme dans le poème du Tasse, s'étant approprié les fictions romanesques, les a parées de ses couleurs ; & enrichie de la dépouille des vieux Romans, elle les a laissés ensevelis dans la poussière. D'un autre côté, l'anarchie & le brigandage ayant perdu, sous *les grandes polices*, le privilége d'opprimer, & les peuples, long-temps foulés par des tyrans, s'étant réfugiés sous les Rois, le droit naturel de la défense & de la vengeance personnelle a cédé ses fonctions à l'autorité repressive. Les lois ont pris la place des Chevaliers errans, qui tenoient la place des lois. Ainsi, les mêmes causes qui dans la Grèce avoient produit les Hercules & les Thésées, dans la Gaule les Amadis & les Rolands, s'étant affoiblies à mesure que l'innocence, la pudeur, la sû-

reté, le repos du foible étoient moins menacés par l'injure & la violence, l'héroïsme chevaleresque a dû perdre de son éclat. La superstition le mit en œuvre dans nos malheureuses croisades; & ce fut là son grand théâtre. Il vint expirer en Italie avec Bayard, sous les drapeaux de François Ier.

Dans tous les temps, même les plus barbares, l'utilité commune a été un guide invisible pour la raison publique; & si on laisse à l'opinion son influence sur les mœurs, elle ne manquera jamais d'apprécier les hommes à leur juste valeur dans ce rapport d'utilité. Ainsi, de même que dans la Grèce, l'art de la guerre ayant changé de forme, le mérite d'un Miltiade, d'un Thémistocle, d'un Epaminondas, ne fut pas celui d'un Ajax, d'un Diomède, d'un Achille, & que le sang froid, la prudence, la vigilance & l'activité, la maturité du conseil, le coup-d'œil du génie, la promptitude de la pensée & de la résolution, enfin l'habileté, le talent militaire, furent d'un

prix fort au-dessus de la vigueur d'un athelète ou de l'adresse d'un archer ; de même, dis-je, lorsque la discipline fut introduite dans nos armées, les qualités d'un Capitaine furent d'un ordre supérieur à celles de nos Paladins.

Je ne dis pas que dans tous les temps il n'ait été avantageux au chef d'être soldat, de réunir les forces & du corps & de l'ame, & de pouvoir, non seulement affronter les dangers, soutenir les disgraces, se posséder dans l'une & dans l'autre fortune, mais de pouvoir encore endurer constamment la faim, la soif, les fatigues, les veilles, l'intempérie des saisons, l'âpreté des climats, & de s'être rendu vigoureux & robuste, afin d'exécuter soi-même ce qu'on auroit à commander. Je ne dis pas que dans la plus grande rigueur de la discipline grecque & romaine, lors même que la tête d'un Général remuoit seule toute une armée, la supériorité dans la force du corps ne fût encore d'une grande importance. Dans Manlius elle défendit & protégea le Ca-

pitole ; elle rendit Coriolan formidable dans les combats ; dans Marcellus elle jeta la terreur parmi les Gaulois ; dans Annibal elle dompta les Alpes ; elle sauva deux fois Pyrrhus, & lui ramena la victoire ; elle fut le premier instrument de la fortune de Sylla, & ce fut par elle d'abord que commença l'étonnement stupide & l'inconcevable ascendant qui tint si long-temps Rome immobile & muette sous le glaive de son bourreau. Enfin je ne dis pas que parmi nous encore elle ne soit, dans celui qui commande, d'un grand exemple & d'un grand secours, pour inspirer au soldat le courage d'exécuter ou de souffrir. Mais dans tel temps cette qualité dut primer dans un Capitaine ; dans tel autre, elle fut subordonnée à d'autres vertus. Pour le Czar Pierre & Charles XII, elle étoit plus nécessaire que pour Merci & pour Turenne. Maurice de Saxe, qui avoit hérité de son père Auguste, une force de corps digne du siècle de Charlemagne, a passé sa vie dans les combats, sans trouver une seule

fois l'occasion de la déployer. L'arme à feu a presque tout réduit au nombre & à la discipline : parmi les soldats même, le meilleur n'est pas le plus fort, mais le plus hardi, le plus ferme, le plus docile, & le mieux exercé. A plus forte raison n'est-ce plus la force du bras, mais la vigueur de la tête & de l'ame, qui fait aujourd'hui le héros. Ce n'est plus un guerrier armé de pied en cap pour l'attaque & pour la défense, c'est un homme tranquille & froid, qui, dans l'action, tout occupé des mouvemens qu'il observe & dirige, ne s'expose qu'autant que l'occasion le demande, mais qui alors s'oublie au milieu du danger, comme s'il y étoit inaccessible, & qui, parmi les morts & les mourans, semble se croire invulnérable, & se regarder comme un Dieu qui présideroit aux combats. Voilà sans doute un genre de valeur & de vertu guerrière supérieur encore à celui des héros fabuleux & de nos Paladins; mais il est concentré dans l'âme, & la Poésie & les Romans demandent, comme la Pein-

ture, un caractère de vaillance extérieur & en action. *Athéniens*, disoit Charès, *voyez les blessures que j'ai reçues lorsque j'étois votre Général, voyez mon bouclier percé de coups de lance.* Voilà le héros poétique. *Moi, Charès*, lui répond Thimothée, *quand j'assiégeois Samos, je me souviens qu'ayant vu tomber une flèche assez près de moi, j'en eus honte, & me reprochai de m'être exposé en jeune homme & sans nécessité.* Voilà le héros de l'Histoire.

Il est écrit sur les canons de Chantilli : *C'est fait de la valeur.* Oui, de la valeur romanesque : en effet, le premier coup de canon a été mortel à cette espèce d'héroïsme ; & en même temps que la tactique, la discipline, & avec elles le caractère de la bravoure & de la valeur a changé, le progrès des lumières a fait évanouir les fantômes de l'ignorance & de la superstition. Plus d'enchantemens, plus de sortiléges, plus de châteaux dont les revenans se soient emparés : les démons & les morts ne se

ſont plus mêlés des guerres ni des querelles des vivans ; & l'imagination romaneſque a perdu preſque tous ſes ſonges. Elle a cherché dans des temps reculés un nouveau genre de merveilleux ; mais d'un côté ce merveilleux n'ayant plus rien d'analogue à nos mœurs, de l'autre, les illuſions de l'éloquence poétique manquant aux Ecrivains qui donnoient dans ces fictions, elles n'ont eu qu'un moment de vogue, & ſont tombées, preſque en naiſſant, dans l'oubli qu'elles méritoient.

Y a-t-il en effet rien de plus creux, de plus vide de toute eſpèce de ſens moral, que ce délire épidémique qui fait courir le monde aux héros de la Calprenède, que cette galanterie froide & fade qui occupe les héros de Mlle. Scudéry ? les Cadmus, les Hercules & les Théſées, les Amadis, les Rogers, les Rolands avoient, comme on vient de le voir, un grand objet d'utilité publique. Ils pouvoient animer, par leur exemple, des hommes courageux à être ſecoura-

bles. Mais de quel exemple étoient pour les armées de Condé, de Turenne, de Luxembourg, les Cyrus, les Tiridate, les Juba, & tous ces Romains si indignement efféminés, défigurés dans la Clélie? L'Histoire y étoit à chaque trait démentie & dénaturée. L'Ecrivain Gascon & la Précieuse des cercles de Paris se montroient partout dans les mœurs & dans le langage d'Artaban, de Brutus, de Mandane, de Cléopâtre. *Calprenède & Juba parloient du même ton.* La civilité bourgeoise & maniérée que M[lle.] Scudery prétoit à ses fades héros, leur insipide & plate galanterie, la froideur de leurs entretiens, la longueur & la monotonie de leurs phrases entortillées, étoient encore plus dégoûtantes que l'ignoble prolixité du Romancier Gascon; & de tous ces volumineux écrits qui dans leur nouveauté furent si vivement accueillis par la multitude, la Cléopâtre est le seul aujourd'hui dont on soutienne la lecture. Qu'est-ce donc qui fit leur succès ? Et pourquoi les poèmes

épiques, qui paroissoient en foule dans ce temps-là, n'obtinrent-ils pas le même accueil? C'est que les hommes sans génie & sans goût, qui dans ces poèmes vouloient suivre les traces d'Homère & de Virgile, n'en étoient que de mauvais singes. Ils s'engageoient dans des récits qu'ils ne savoient pas animer; ils vouloient feindre, & ils n'avoient ni fécondité ni chaleur. Leur poésie étoit sans couleur & leur style sans harmonie; une versification pénible & dure, ou prosaïque, traînante & lâche, n'étoit pas faite pour soutenir le merveilleux de l'épopée; & l'Alaric, le Clovis, la Pucelle durent paroître insoutenables à côté des anciens modèles.

La prose des Romans, comme on vient de le voir, ne valoit guère mieux que cette poésie; mais elle n'avoit pas de même une Iliade & une Enéïde pour objets de comparaison. Comme elle étoit moins travaillée, elle étoit aussi moins fatigante; & si le ton en étoit commun, cette trivialité même étoit une

sorte de naturel dont on s'accommodoit. Peu de gens ont besoin qu'un livre, dont la lecture est pour eux un rêve intéressant, soit bien écrit. Or ce qui rendoit intéressans, dans ce temps-là, ces rêves si longs, si ennuyeux pour nous, c'étoit l'espèce de galanterie qui pour lors étoit à la mode, & qui, cherchant à s'ennoblir, s'applaudissoit de trouver ses modèles dans une foule de héros.

Le temps où ces Romans parurent, étoit celui où les jolies femmes, à la faveur du goût qu'un jeune Roi montroit pour elles, songeoient à se faire un empire qui laissât à leurs mœurs, sinon toute leur innocence, au moins toute leur dignité. Or rien de plus favorable à ce plan de coquetterie politique, & rien de plus officieux pour ménager les bienséances, que de donner à la passion de l'amour un air de culte & d'héroïsme. De là le crédit & la vogue qu'eurent d'abord les Romans de Durfé, de Scudéry, de Calprenède, & en général ce systême de galanterie alambi-

quée où l'amour ſe trouvoit toujours aſſocié avec la grandeur d'âme, & avoué par la vertu. Plus les amans rivaux qui faiſoient tout pour plaire à une princeſſe *adorable*, étoient illuſtres, & plus l'orgueil de celle qui croyoit lui reſſembler étoit flatté. Un Prince qui avoit rénoncé à ſa Patrie, abandonné ſon Trône & ſes Etats, franchi les monts, paſſé les mers, ſoutenu vingt combats, couru mille dangers pour une cruelle dont il oſoit à peine eſpérer la faveur d'un regard moins ſévère, étoit un exemple à citer; & chacune pour ſoi, on prenoit ces mœurs à la lettre, on les tempéroit à ſon gré; mais au moins faiſoit-elle grace, en n'exigeant pas à la rigueur qu'on fût pour elle un Artamène, un Tiridate, ou un Céladon.

Ce fut cet amour romaneſque, raffiné juſqu'au ridicule, qui infatua les précieuſes. Molière fit tomber à la fois la ſecte & la doctrine. Il fut en France pour l'amour romaneſque, ce que Michel Cervantes avoit été en Eſpagne pour la Che-

valerie; & l'un comme l'autre, ſi je ne me trompe, coupa trop avant dans le vif: car il en eſt des révolutions dans les mœurs comme de celles des Etats: le mouvement ſe fait le plus ſouvent d'un excès à l'autre; & ſi en Politique le paſſage eſt rapide de la contrainte à la licence, en Morale ſouvent il ne l'eſt guère moins.

Cependant, comme dans la nature & dans la vérité des mœurs, la pudeur & l'honnêtete ne ſont pas inconciliables avec le ſentiment ingénu de l'amour; que ce ſentiment peut avoir ſon élévation & ſa délicateſſe; & que, ſans rien exagérer, un cœur ſenſible peut être à la fois intéreſſant par ſa foibleſſe & eſtimable par ſa vertu; on imagina des ſituations où le devoir combattroit le penchant, & où la victime de l'un & de l'autre ſeroit pardonnable dans ſes combats, malheureuſe dans ſon triomphe. C'eſt ce malheur involontaire, où tout le tort eſt du côté de la nature ou de la fortune, & toute la gloire du côté des mœurs; c'eſt

là

là, dis-je, ce qui fait l'intérêt de ce Roman célèbre, qui a servi de modèle à tant d'autres; & ce Roman (*la Princesse de Clèves*) fut composé par une femme, comme pour marquer la limite jusqu'à laquelle l'amour illégitime pouvoit aller dans un cœur bien né, sans l'avilir, & sans lui ôter ses droits à l'estime & à la pitié.

Rien sans doute de plus ingénieux & de plus juste que cette apologie des foiblesses d'un sexe destiné à plaire, & à se défendre de ses propres séductions. Rien de plus propre à lui concilier l'indulgence, que cette peinture d'un cœur vertueux & tendre, qui, n'ayant pas la force d'étouffer un sentiment répréhensible, a du moins celle de le vaincre; & sous ce point de vue, le Roman de la Princesse de Clèves est ce que l'esprit d'une femme pouvoit produire de plus adroit & de plus délicat. Mais comme rien n'est plus séduisant, rien aussi n'est plus dangereux. Car cette ligne qu'elle a tracée entre une foiblesse innocente encore, & une foi-

bleſſe qui ne le ſeroit plus, eſt une limite ſi peu diſtincte, & quelquefois ſi indéciſe, qu'il eſt bien mal-aiſé d'y atteindre ſans la paſſer. Toute jeune femme ſenſible, priſe d'une paſſion qui ne lui eſt pas permiſe, dira auſſi qu'elle eſt involontaire, s'en accuſera doucement, ſe flattera de ne pas s'y livrer, s'avancera au bord du précipice; & la nature faiſant un pas de plus que le Roman, l'innocence trop raſſurée ne s'apercevra du péril qu'après qu'elle y aura ſuccombé. Il faut à l'imprudence du cœur humain un ſignal de danger qui l'avertiſſe & qui l'effraye; il faut à ſa foibleſſe une barrière ferme & haute qui ſépare le vice ou le crime de la vertu. Le reproche que je ferois à Madame de la Fayette ſeroit donc d'avoir trop favorablement préſumé, ſans doute d'après elle-même, de la bonté du naturel & de la force de l'éducation dans les perſonnes de ſon ſexe; d'avoir ſuppoſé indiſtinctement le même courage & la même conſtance dans toutes celles qui ſe croiroient ſem-

blables à son héroïne ; d'avoir rendu plus glissante encore une pente déjà trop douce ; enfin de n'avoir pas fait sentir assez ce qu'on avoit à craindre dans ce qu'elle faisoit admirer & chérir.

La Princesse de Clèves, après bien des combats & une longue résistance, devenue coupable & malheureuse par la seule témérité de sa confiance en elle-même & en ses propres résolutions, eût été d'un exemple moins honorable pour son sexe, peut-être moins intéressant, mais certainement plus moral.

Toutefois, quelque glissant & périlleux que me semble le sentier par où le Roman de la Princesse de Clèves promène ses lecteurs sur les confins du vice, ce sentier est du moins celui du devoir & de la vertu : dans cet exemple tout respire les bienséances les plus sévères, & un sentiment de pudeur dont rien n'altère la pureté ; au lieu que dans la foule des Romans qui depuis ont eu tant de vogue, c'est tantôt le vice coloré en vertu, tantôt le vice au naturel, mais

peint avec tout ses attraits. Ici, c'eſt une honnêteté hypocrite, qui ſe reproche tout, & qui ſe permet tout; là, c'eſt un libertinage effronté, qui ſe joue de tout ce qu'il y a de plus ſaint, & qui, dans ſa légereté, a toutes les graces de l'eſprit, tout le piquant du badinage, tout l'agrément des airs & des manières; c'eſt, en un mot, le vice armé de tous les moyens de ſéduire; & il faut avouer que ſi ces peintures n'avoient pas le mérite d'être morales, elles avoient celui d'être fidèles & reſſemblantes.

On ſait quelles furent les mœurs de la Régence. Du long ennui qu'avoit cauſé la dignité d'une Cour vieille & triſte, on ſe précipita dans tous les excès du déreglement & de la licence. Le vertige & l'ivreſſe d'une fauſſe opulence avoit gagné tous les eſprits; la maſſe des mœurs étoit corrompue dans toutes les claſſes de l'Etat. Il eſt bien vrai que l'enchantement qu'avoit produit le ſyſtême de Law, étant une fois diſſipé, la leçon du malheur, l'aiguillon du beſoin, la

néceſſité du travail, ramenèrent le peuple de ſon égarement, à cet état naturel de bonté qui eſt propre à ſes mœurs domeſtiques. Mais la claſſe encore opulente n'eut pas les mêmes contre-poiſons : le vice conſerva ſes privilèges dans le grand monde, & ſur-tout la prérogative de ſe dévoiler ſans rougir.

Nous avons vu le temps où le perſonnage d'homme à bonnes fortunes, de tous les genres de fatuité le plus offenſant pour les femmes, ne laiſſoit pas d'être à la mode, & en grand honneur auprès d'elles. Il étoit du bel air, & preſque de la bienſéance, pour un homme aimable, ou qui prétendoit l'être, d'avoir ce qu'on appeloit une petite maiſon, afin de ſe donner, dans ſes galanteries, une myſtérieuſe publicité ; nous avons vu la fleur des jolies femmes ſe diſputer la gloire d'aller ſouper, ou tête à tête, ou en quadrille, dans ces aſiles du plaiſir. Tous les Romans de ce temps-là copioient les ſcènes qui s'y paſſoient, mais de manière à inſpirer pour la li-

cence de ces mœurs bien moins de mépris que d'envie. L'enjouement qui les animoit, avoit tout l'esprit de l'auteur. La coquetterie y étoit vive & piquante, le libertinage y étoit du meilleur ton ; & si quelqu'un, dans ces intrigues, jouoit un rôle ridicule, c'étoit l'amant trompé ou le mari jaloux. Ces Romans ont passé de mode en même temps que leurs modèles ; & si le fond des mœurs n'a pas absolument changé ; s'il est vrai, comme le prétendent quelques observateurs malins, que c'est la liberté qu'on a chez soi qui rend inutile en amour le soin de la chercher ailleurs, au moins le vice a-t-il perdu cette effronterie intrépide qui encourageoit à l'imiter, & ne laissoit pas même à la foiblesse la crainte d'avoir à rougir. Tout n'est désespéré pour les mœurs publiques, que lorsque les mauvais exemples peuvent se montrer sans pudeur.

Les Ecrivains qui dans leurs Romans ont peint les vices de ce temps-là, croyoient peut-être en faire la satire ;

& je n'ai pas envie de leur diſputer cette louable intention. Mais n'avons-nous pas vu au Théâtre les Petits-Maîtres, dont on jouoit les ridicules, venir étudier les airs de tête, les mouvemens, les tons de l'acteur qui faiſoit leur rôle, pour le copier à leur tour ? La Comédie étoit pour eux bien réellement une école ; mais un raffinement de fatuité étoit le fruit de la leçon. Il en étoit de même de la lecture des Romans ; & à l'école de Verſac on s'inſtruiſoit dans l'art profond d'être un aimable & dangereux perfide. L'office & le vrai caractère de la ſatire eſt de préſenter le miroir au vice, mais de manière à lui faire honte ou à lui faire peur de ſon image ; & dans ces Romans, ni le caractère d'un fat, ni celui d'une coquette n'étoit reſſemblant à faire peur, ni à faire honte au modèle.

Il eſt étrange que parmi tant d'Ecrivains qui dans leurs Romans ont voulu nous peindre leur ſiècle, il y en ait eu ſi peu qui ſoient ſortis du cercle des mœurs libertines, & pas un qui ait en-

trepris d'être, dans le genre du haut-comique, ce qu'étoit Rabelais dans le grotesque & le bouffon.

Quand j'ai parlé de la satire, je n'ai point laissé d'équivoque entre la satire personnelle & diffamante, que je déteste, & la satire générale, qui, sans désigner les personnes, ni donner lieu à la malignité des allusions, seroit la censure innocente des ridicules & des vices : tantôt plaisante, & livrant au mépris la sottise ou la vanité ; tantôt sérieuse, & attachant l'opprobre à ce qui mérite l'opprobre ; car alors ce seroit trop peu que de jouer avec le vice : dès qu'il passe le ridicule, on est obligé d'inspirer ou du dégoût pour sa bassesse, ou de l'aversion pour sa laideur, ou de la crainte pour ses dangers. Le plus sûr même est de réunir au moins deux de ces sentimens ; car souvent l'un des trois ne suffit pas pour le faire haïr ou craindre.

Le Roman satirique, tel que je le conçois, demanderoit tantôt la plume de Lucien, de la Bruyère, ou d'Hamil-

ton, tantôt celle de Juvénal, je n'ose dire le pinceau de Molière. Celui de Le Sage y suffiroit, avec une étude plus savante des mœurs & une connoissance plus familière & plus intime d'une certaine classe de la société que l'Auteur de Gilblas n'avoit pas assez observée, ou qu'il ne voyoit que de loin. Mais du côté sérieux & grave, nul homme n'eût excellé dans ce genre comme Rousseau, l'Auteur d'Emile, si sa mélancolie lui avoit permis de voir le monde tel qu'il est, & qu'il lui eût été possible d'en faire la censure avec une équité rigide, sans prévention & sans humeur.

Ce genre, dans lequel nous n'avons fait encore que de foibles essais, seroit, il est vrai, difficile : car il devroit être un mélange de finesse & de force, de profondeur & de légereté, de philosophie & d'enjouement ; ce qui suppose une grande souplesse dans l'esprit comme dans le style, & singulièrement deux tons, l'un plaisant & l'autre sévère, que l'on ne

trouve employés tour à tour & dans un haut degré, que dans les lettres de Pascal.

Marivaux, moins minutieux & affectant moins la finesse, étoit fait pour saisir avec sagacité les ridicules de son siècle; & un lettre que nous avons de lui, prouve que l'éloquence grave ne lui auroit pas manqué dans les situations & les peintures qui la demandent : mais par la tournure habituelle de son esprit, & par le goût de prédilection qu'il avoit pour des subtilités piquantes, il ne s'est presque jamais donné l'occasion d'exercer un pinceau mâle & vigoureux. A force d'être délié dans sa touche, il est sec & d'un naturel qui sent l'art. C'est le Gérardou du Roman.

Si, moins apprivoisé, moins familiarisé avec les mœurs de son siècle, Voltaire eût mis de l'étude à les peindre, tantôt du côté ridicule, tantôt du côté sérieux ; c'eut été lui, qui, avec cette vivacité piquante & cette vigueur de pinceau dont il étoit doué, eût excellé dans

ces peintures dont il nous a donné de ſavantes eſquiſſes. Mais quelquefois le côté plaiſant lui a fait oublier le côté moral. Indulgent comme Horace, & léger comme lui, avec plus de gaîté encore, il a joué lui-même, en s'amuſant de tout, le rôle de *Pococurante.*

L'Abbé Prevôt, que la nature avoit doué d'une ſenſibilité profonde & d'une éloquence véhémente, ſemble avoir oublié que le Roman fût fait pour corriger les mœurs, & avoir borné ſon ambition à le rendre intéreſſant & pathétique. C'eſt de tous les genres celui dont le ſuccès eſt le plus aſſuré, le plus univerſel, &, j'oſerai le dire, le plus facile à obtenir à peu de frais.

Depuis le peuple juſqu'au petit nombre des eſprits les plus cultivés, chacun demande à être ému, & peu de gens ſont difficiles ſur l'eſpèce d'émotion qu'on leur fait éprouver, & ſur les moyens qu'on y employe. Ainſi, dès qu'un homme pourvu d'un peu d'imagination ſe met à la place de la nature & de la fortune,

pour diſpoſer, comme bon lui ſemble, les accidens, les ſituations, les événemens de la vie, il eſt sûr de tirer du jeu moral & du jeu phyſique de tant de cauſes du malheur, un ſpectacle qui nous émeuve; & comme il eſt encore facile de donner à l'infortuné un caractère d'innocence ou de bonté qui nous attache, l'art de rendre ſa ſituation intéreſſante eſt connu des plus mal-adroits. Auſſi entendez-vous dire ſouvent d'un Roman mal conçu, mal tiſſu, mal écrit, & auſſi dénué des graces de l'eſprit que de l'éloquence de l'âme, qu'il eſt intéreſſant. L'Auteur, il eſt vrai, ne ſait pas y faire parler la nature; mais il la fait gémir; & quand la nature eſt ſouffrante, ſa plainte ſeule nous attendrit, & ſes cris nous déchirent.

Qu'eſt-ce donc qui rend difficile, eſtimable, ingénieux enfin, cet art ſi juſtement vanté d'intéreſſer & d'émouvoir? Sa fin ultérieure & ſa bonté morale. L'homme, je le répète, ſe plaît à être ému, & s'il ne falloit que lui plaire, il ſeroit preſ-

que aussi aisé de remuer son ame par des affections douloureuses, que d'irriter ses fibres & d'allumer son sang par des breuvages empoisonnés, ou par des liqueurs enivrantes. Mais pour l'un & pour l'autre organe de notre sensibilité, il est des impressions nuisibles & des impressions salutaires ; & l'art de feindre, pour émouvoir, est une espèce de chimie qui a ses remèdes & ses poisons.

Sans m'engager ici dans l'analyse des passions humaines, j'en distingue trois classes, les vicieuses, les vertueuses, & les indifférentes entre le vice & la vertu. Décider les indifférentes, les diriger au bien par l'attrait de l'exemple, de l'opinion, de l'habitude ; donner aux bonnes le degré d'énergie qui leur convient, pour s'élever jusqu'à ce terme, au delà duquel seroit ou le vice ou l'excès, & leur marquer cette limite ; réprimer les mauvaises par tous les sentimens d'effroi, de répugnance, d'indignation, de mépris & de honte, qui peuvent naître de leurs effets vivement exprimés ; épurer

leurs ſources communes, la ſenſibilité, l'activité de l'ame; tempérer la chaleur qui les anime & qui les développe; éclairer & rectifier cet intérêt, cet amour de ſoi-même, dont elles ne ſont toutes que les métamorphoſes: tel eſt l'effet du pathétique, ſagement & habilement employé.

J'ai fait voir ailleurs que chez les anciens le grand effet du pathétique étoit de guérir l'ame de l'impatience & de la peur, en l'habituant au ſpectacle du malheur & de la douleur attachés à la vie humaine, & ſur-tout au ſpectacle de ces calamités qui ſuivent les hautes fortunes & font gémir les Rois eux-mêmes ſous le dur aſcendant de la néceſſité; j'ai dit quelles étoient les leçons de conſtance, de réſignation, de courage qu'on y donnoit au commun des hommes. J'ai obſervé que le théâtre moderne s'eſt propoſé une autre fin, celle d'intimider les paſſions actives, en nous rendant témoins des malheurs qu'elles cauſent, & en nous faiſant compatir aux tourmens qu'elles font

ſouffrir. C'eſt à quoi ſe réduit toute la théorie de l'imitation pathétique ; & hors de là, non ſeulement l'effet en ſeroit inutile, mais le plus ſouvent dangereux.

C'eſt ſans doute un ſpectacle attendriſſant que de voir l'innocence accablée par l'infortune. Mais ſi la cauſe en eſt inévitable, de quel fruit en ſera l'exemple ? l'impreſſion pénible & triſte d'un malheur obſtiné, qu'il ne dépend de l'homme ni de prévoir ni d'écarter, ne ſera-t-elle pas décourageante ou révoltante, ſelon le caractère des témoins qu'il affectera ? Et ſi, après avoir ſoutenu le malheur avec conſtance & ſans baſſeſſe, l'innocent y ſuccombe, ne dira-t-on pas comme Œdipe :

Miſérable vertu ! don ſtérile & funeſte !

Suppoſé même qu'en faveur du malheureux pourſuivi par la deſtinée, s'opère une révolution ; ſi la cauſe de ce retour eſt elle même un jeu de la fortune, que conclure de ſes caprices, ſinon que l'homme en eſt l'eſclave & le jouet ? Cette

triste moralité du théâtre ancien peut avoir lieu encore dans le genre héroïque. Elle peut rappeler aux Rois qu'ils sont des hommes ; & ce que Philippe se faisoit redire tous les matins à son réveil, le spectacle tragique le dit aux Souverains de mille manières plus éloquentes. Mais qu'apprendra au commun des hommes le drame ou le Roman qui retrace à leurs yeux les misères qui les assiègent, les accidens qui les menacent ? C'est une source d'intérêt inépuisable, je le sais bien, que les dures extrémités ou du péril ou du malheur ; & avec des prospérités injustes & d'indignes calamités, on peut remuer aisément tous les ressorts du pathétique. Mais qu'on accumule dans un Roman les accidens les plus funestes, des inondations, des naufrages, des incendies, la ruine & la désolation qui accompagnent ces grands désastres, & le désespoir qui les suit, la misère, la solitude, l'abandon, l'esclavage, l'oppression, l'horreur des cachots, le besoin qui presse un malheureux entre le crime & le remords;

remords ; que l'on ajoute à ces peintures, comme autant de causes du malheur, l'iniquité, la dureté des hommes, l'ingratitude, la perfidie & la noirceur, l'insolence & l'insulte du méchant impuni, du fourbe triomphant, enfin tous les succès du crime, & l'inclémence d'un ciel d'airain que ne peut pénétrer la plainte & la prière de l'homme de bien malheureux, ou de l'innocent opprimé ; on va déchirer tous les cœurs ; & si on ne veut que des effets, on en produira de terribles. Mais quand les larmes auront coulé de tous les yeux, que restera-t-il dans les ames ? La triste conviction qu'il est dans la nature & dans la condition de l'homme une foule de maux dont il ne peut se garantir : réflexion accablante pour la foible innocence, désespérante pour la prudence humaine, affligeante pour la vertu, & que, sans des motifs surnaturels, la philosophie elle-même a bien de la peine à soutenir.

Une hypothèse plus morale, & dans laquelle l'art d'émouvoir est bien évi-

demment utile, c'eſt lorſque le Roman, comme la tragédie, nous prémunit contre le charme & le danger des paſſions actives ; mais cet art même demande encore de l'adreſſe & de la prudence. Dans des caractères mêlés de force & de foibleſſe, dans l'homme ſage devenu inſenſé, dans l'innocent devenu coupable, dans l'homme heureux, couvert de gloire, & tout à coup précipité juſqu'au fond d'un abîme de malheur & d'humiliation, nous faire plaindre & redouter l'effet d'une paſſion intéreſſante dans ſon principe, excuſable dans ſes erreurs, mais funeſte dans ſon délire & criminelle dans ſes excès : telle eſt aujourd'hui la théorie du pathétique dans les Romans comme ſur la Scène ; & le moyen de la mettre en pratique avec ſageſſe & ſûreté, c'eſt de combiner de manière les mœurs & les événemens, que l'impreſſion qui en réſulte contribue à nous faire aimer, haïr, déſirer, craindre, applaudir ou blâmer, ſaiſir & embraſſer avec admiration, ou repouſſer avec mépris ce qui doit

naturellement produire telle ou telle de ces affections dans l'ame d'un homme de bien, ou dans le cœur d'une femme honnête.

Ce principe établi, rien de plus facile que d'en faire l'application, en se demandant à soi-même : Après avoir arrosé de mes larmes ce Roman où l'amour le plus tendre est prostitué à rendre intéressans les vices les plus bas, & dans lequel ce qu'il y a de plus sacré au monde, après la vertu, le malheur, n'est qu'un moyen de séduction que l'on employe pour m'attacher à un jeune escroc & à une jeune prostituée ; après cette lecture, en suis-je plus sévère ou plus indulgent pour les vices que l'on m'a peints ? & si, avec des mœurs déjà trop décidées pour craindre la séduction, je puis impunément m'y laisser attendrir, suis-je également sûr que mes enfans, après avoir associé leur ame à celle de Manon Lescot & du Chevalier de Grieux, l'en retireront aussi pure qu'elle l'étoit avant cette liaison que produit un vif intérêt ?

Pour inspirer la compassion en faveur de ces deux libertins, l'Auteur n'avoit aucun besoin de leur attribuer des bassesses, & c'est évidemment un tour de force qu'il a voulu faire, que de concilier à l'avilissement, l'intérêt même de l'estime, & d'ennoblir le libertinage, en l'alliant avec l'amour. C'est par une semblable alliance que le même Ecrivain, dans un autre Roman, a su nous attacher au caractère d'un scélérat, je parle de Gélin, personnage vraiment tragique; mais qu'il eût fallu faire expirer sur la roue, & qu'il falloit sur-tout ne jamais rendre intéressant. Il est bon de prouver sans doute qu'un amour violent peut dénaturer l'homme, le dépraver, & l'avilir ; mais il est un degré de perversité qui ne doit plus admettre ni l'estime, ni la pitié ; & il n'est pas bon de donner un caractère qui commence par gagner tous les cœurs, une ame noble, tendre, courageuse, à celui qui bientôt n'étant plus qu'un homme vil, un fourbe, un scélérat profond, appli-

quera tout ſon génie à ſéduire la femme de ſon ami, à le calomnier près d'elle, à déſeſpérer l'un & l'autre, & finira par ſe couvrir du manteau de l'hypocriſie, pour exécuter plus ſûrement le plus lâche des attentats.

Le crime peut être l'effet d'un mouvement ſoudain, rapide, & paſſager ; & on le pardonne au délire d'une paſſion violente, quand il eſt ſuivi du remords : c'eſt l'accès d'une fièvre ardente ; & comme il n'eſt incompatible ni avec un fond de bonté, ni avec un fond de vertu, il peut laiſſer au criminel quelques droits à l'eſtime & à la bienveillance. Mais la perſévérance d'une ſcélérateſſe réfléchie & préméditée exclut toute bonté morale ; & un composé auſſi monſtrueux que le caractère de Gélin, ou n'exiſte point dans la Nature, ou, s'il y exiſte, il eſt un de ceux que l'imitation doit s'abſtenir de reproduire, de peur de les multiplier.

Qu'a donc voulu l'Auteur de ces

peintures ? Etre immoral ? Assurément il n'en a pas eu la pensée : il a voulu nous rémuer par de nouveaux ressorts, créer des caractères singuliers & frappans, réunir les extrêmes, former un assemblage, fortement contrasté, de grandeur d'âme & de bassesse, de qualités aimables & de vices honteux, de sensibilité touchante & de fureur atroce ; & par cette éloquence dont il étoit doué, rendre l'effet de ce mélange vraisemblable & intéressant.

L'Abbé Prevôt, avec une imagination féconde & une ame brûlante, avec un style abondant, facile, & naturel, plein d'énergie & de chaleur (lorsqu'il n'est pas trop négligé), auroit été le vrai modèle de la narration pathétique ; mais sa situation l'obligeoit à écrire précipitamment & de verve, sans se donner le temps de la réflexion ; & content d'un succès rapide, il n'eut jamais, ni en bien ni en mal, d'autre intention que d'être lu avidement, & par la multi-

tude : ce qu'il put donc imaginer de plus capable de l'émouvoir, fut pour lui l'utile & le beau.

S'il est vrai cependant qu'il eut toujours soin d'attacher le remords au crime, & le malheur au vice, n'en est-ce point assez ? me dira-t-on. C'en est assez sans doute pour l'effet pathétique; mais pour l'effet moral, ce n'en est point assez. Et que faut-il de plus ? Que le personnage dévoué au malheur soit innocent ? Non, car ce genre de pathéthique est très-peu moral, selon moi. Que le personnage, égaré par la passion, soit odieux ou méprisable ? Non, car il ne seroit plus à plaindre; & je n'entends pas que l'on sépare la compassion de la terreur. Que faut-il donc ? Il faut que dans le personnage intéressant, le malheur soit l'effet du crime, le crime l'effet de l'égarement, l'égarement l'effet de la passion; & que la passion prenne sa source dans un fond de bonté naturelle, qui ne soit souillé d'aucun vice détestable par sa noirceur, ou dégradant par sa bassesse : car si un

vice odieux en lui-même se concilie avec quelque vertu, comme la perfidie avec la prudence, l'ingratitude avec la fierté, la dureté avec la force d'ame ; ou si un vice méprisable & avillissant, comme tous ceux qui blessent la probité dans l'homme, la pudeur dans la femme, se concilie avec la bonté ; il arrivera infailliblement, ou que le sentiment de haîne ou de mépris qu'on doit au vice, affoiblira les sentimens d'amour qu'on doit à la bonté, d'estime & de respect qu'on doit à la vertu ; ou que, s'il laisse subsister l'intérêt de l'un & de l'autre, il y participera lui-même ; & cet intérêt lui servira de véhicule pour s'insinuer dans les cœurs.

C'est sur-tout ce mélange de vice & de vertu, qui, selon moi, rend dangereux le plus éloquemment écrit de tous nos Romans, la *Nouvelle Héloïse* ; & l'Auteur lui-même en convient : *Jamais fille chaste*, dit-il, *n'a lu de Romans ; & j'ai mis à celui-ci un titre assez décidé, pour qu'en l'ouvrant on sût à quoi*

s'en tenir. Celle qui, malgré ce titre, en osera lire une seule page, est une fille perdue; mais qu'elle n'impute point sa perte à ce Livre: le mal étoit fait d'avance; puisqu'elle a commencé, qu'elle acheve de lire: elle n'a plus rien à risquer.

Eh quoi! dans l'âge de l'innocence, la chasteté, même la plus pure, est-elle un sûr préservatif contre la curiosité? Un titre! *Lettres de deux Amans!* est-ce là un épouvantail? Et celui qui met de doux poisons sous la main des enfans, dira-t-il que s'ils s'empoisonnent on ne doit point l'en accuser? Or fut-il jamais de poison mieux assaisonné que celui de cette lecture? Et publier un Livre que l'on croit dangereux, le publier après l'avoir rendu le plus attrayant qu'il a été possible, & se déclarer innocent du mal qu'il fera, & qu'on a prévu; est-ce parler de bonne-foi? Richardson a-t-il eu besoin d'une semblable préface, lorsqu'il a publié *Clarisse*? Je n'insisterai point; mais je l'explique-

rai, ce danger que l'Auteur annonce.

D'abord, à ne voir que les faits, & ſans conſidérer l'art dont il les colore, Saint-Preux eſt bien réellement un de ces corrupteurs domeſtiques, à qui la loi ne fait aucune grace; Julie eſt bien réellement une de ces filles que leur fragilité condamne à un modeſte célibat; & voyez de quelles couleurs ſont fardés ces deux caractères, de quels dehors d'honnêteté & de dignité tout cela s'enveloppe, & quel beau vernis de paroles eſt répandu ſur ces mauvaiſes mœurs. Jamais l'art de bien dire, en faiſant mal, ne fut porté ſi loin. L'hoſpitalité, la confiance, la pudeur, tout eſt violé; mais avec des manières & un langage ſi artiſtement compoſés, que la jeune fille qui s'abandonne, & le jeune homme qui l'a ſéduite, n'en ſont guère moins eſtimés, & n'en paroiſſent que plus aimables. L'un & l'autre, il eſt vrai, ſe donnent toute licence de faillir; mais dans leurs fautes ils conſervent tant de bienſéance & de grace; en offenſant

l'honnêteté ils lui en marquent tant de regrets; leur amour a tant de répugnance à trahir le devoir, & s'en excuse ou s'en accuse avec tant de délicatesse; la raison blâme si éloquemment ce que le cœur veut se permettre; le cœur demande avec tant d'ardeur ce que la raison lui défend; & lorsqu'elle a cedé, on se repent si bien de ce qui n'a plus de remède, qu'il ne reste presque plus rien à reprendre ni à reprocher. Enfin le moment arrivé où la vertu est la victime de l'amour, avant de l'immoler, on lui rend tant d'hommages, elle est si religieusement parée & conduite à l'autel, qu'on la prendroit pour la Divinité dont on va célébrer la fête. Qu'on me pardonne ce langage un peu trop figuré : je ne puis dire plus clairement combien me paroît immoral tout l'artifice & l'appareil qu'on a mis en usage dans ces situations, pour pallier le crime, pour ennoblir le vice, pour affoiblir ou dénaturer l'impression que l'un & l'autre devoit laisser. L'art de

tout déguiſer & de tout rajuſter eſt tel dans ce Roman, qu'au bout de l'intrigue, au moment que l'humiliation devroit au moins punir l'égarement & la foibleſſe, on ne fait plus qu'admirer ceux pour leſquels on devroit rougir. Tel eſt, au moins dans de jeunes eſprits, le réſultat de la lecture de ce Livre, admirable du côté du talent, mais par-là même encore plus redoutable du côté des mœurs.

On me demandera ce que m'a fait Rouſſeau pour l'attaquer ainſi. Rouſſeau ne m'a rien fait, je n'ai jamais eu à m'en plaindre; mais je ne puis lui pardonner d'avoir ſemé des fleurs au bord du précipice le plus gliſſant, & d'avoir employé un art prodigieux à faire voir qu'il y avoit pour les vices dont la honte eſt l'unique frein, une manière de s'ennoblir.

Rouſſeau a dit en parlant de ſon Livre: *Si, après l'avoir lu tout entier, quelqu'un m'oſoit blâmer de l'avoir publié, qu'il le diſe s'il veut à toute la terre,*

mais qu'il ne vienne pas me le dire: je sens que je ne pourrai de ma vie estimer cet homme-là.

J'aurois donc perdu son estime, si j'avois écrit de son vivant ce que je pensois de son Livre; & certainement je l'aurois écrit, sans fiel & sans déguisement.

J'ai vu les mœurs de mon temps, nous dit-il, *& j'ai publié ces Lettres; que n'ai-je vécu dans un siècle où je dusse les jeter au feu!*

Quel est donc le temps où il soit bon de publier ce qu'on auroit dû brûler dans un autre? Et si tout ce qui étoit né lui sembloit déjà corrompu, ne devoit-il pas quelque ménagement à ce qui étoit à naître? N'attendoit-il de son Ouvrage qu'un succès assez éphémère, pour que l'enfant qu'il voyoit au berceau, n'en eût jamais rien à redouter? Je suis loin de penser que la licence que Rousseau s'est donnée de tout dire dans ses Mémoires, soit un exemple à suivre; mais s'il est des personnalités offensantes qu'il n'est jamais permis de révéler, il est des

vérités utiles qu'il n'eſt pas même permis de taire ; & la défenſe des mœurs publiques eſt de droit naturel, lorſqu'elle eſt fondée en raiſons.

Je dirai donc du Roman de Rouſſeau, après ſa mort, ce que j'en aurois dit de ſon vivant, & à lui-même : que je le crois d'autant plus immoral, que tout a l'air d'y être honnête. Dans Manon Leſcaut & des Grieux, le libertinage eſt peint de ſes couleurs ; l'amour & la bonté du naturel l'excuſent, mais ils ne le déguiſent pas : dans Julie & Saint-Preux, il a ſi bien le ton, le langage, la contenance de la vertu, qu'on le prendroit preſque pour elle. Tout ce que la foibleſſe peut avoir de grace & de décence dans ſes faux pas & dans ſes chutes, les premières alarmes de la pudeur, ſes timides délicateſſes, ſes imprudences, ſes oublis, ſes refus attrayans, ſes réſiſtances inutiles ; tout cela, dis-je, eſt nuancé avec un artifice qui enchante au lieu d'épouvanter. Jamais le cœur humain n'a été mené du bien au mal par une

pente si facile & si douce. De l'autre côté, l'amour est peint avec tant de chaleur, il s'enveloppe de tant d'apparences de probité, de bonté, de noblesse; le séducteur se montre tour à tour si passionné, si délicat, si sage, si généreux, si éloquent sur-tout, qu'à peine le jeune homme le plus honnête croiroit devoir se reprocher d'être un Saint-Preux, s'il rencontroit une Julie; & qu'à peine la plus sévère oseroit se promettre de n'être pas une Julie, s'il y avoit pour elle un Saint-Preux.

Qu'a donc voulu, demanderai-je encore, qu'a donc voulu l'Auteur de ce Roman? Prouver qu'avec de beaux semblans d'honnêteté, l'on pouvoit rendre intéressant un vice qui n'est que trop séduisant par lui-même? Certes il n'avoit pas besoin pour cela de tout son art & de tout son talent. Prévôt, dont je viens de parler, n'a prodigué, dans *Manon Lescaut*, ni l'éloquence ni les sophismes; & il a rendu ses deux libertins plus intéressans que les deux amans de Rousseau.

Celui-ci a-t-il donc voulu offrir à la jeunesse, dans ses égaremens, la perspective d'un retour honorable vers le devoir & la vertu? Mais ne voyoit-il pas que cette perspective d'une belle retraite, & d'une considération renaissante, après que l'on s'est avili, est, maintenant sur-tout, le plus funeste des encouragemens, & peut-être celui de tous qui fait le plus négliger l'opinion & mépriser la renommée? Dans tous les temps, pour abuser & endormir sa conscience, on a pu se promettre de regagner sa propre estime, en revenant de ses erreurs. Mais il étoit réservé à notre siècle de permettre à l'homme flétri, à la femme déshonorée, d'espérer qu'après des bassesses & de honteux déréglemens, une contenance imposante, une récrépissure d'honnêteté tardive les blanchiroit & leur rendroit leurs droits à l'estime publique. Il n'est malheureusement plus vrai de dire que l'honneur soit *une île escarpée & sans bords* : celui qui en sort, ne voit déjà que trop de moyens d'y rentrer; & en confirmant l'opinion, que tout

tout s'oublie & se répare, Rousseau n'aura fait qu'ajouter encore à cette funeste sécurité.

Enfin a-t-il voulu montrer combien l'intimité, la familiarité, la liberté habituelle du tête à tête, est périlleuse, entre une jeune fille honnête & un jeune homme vertueux? C'est encore une vérité malheureusement bien commune; mais pour en donner un exemple, falloit-il employer tant de manèges à déguiser la faute, ou tant d'art à l'atténuer?

Le crime de séduction est infame, & puni du dernier supplice: il est encore plus irrémissible dans le Maître chargé d'instruire la jeune personne qu'il a séduite; il l'est sur-tout dans le corrupteur domestique qui abuse de l'asile & de la confiance que l'on accorde à son état; & plus la sainteté de ses devoirs les rend inviolables, plus en les violant il se rend infame & odieux: c'est même sur la honte & la peine attachée à cette espèce de sacrilège, que repose la sûreté de l'innocence, la foi de l'hospitalité, l'honneur

d'une famille. Que peut donc avoir de moral toute l'éloquence employée à donner le change au reproche & à l'indignation publique sur cette horrible profanation? Saint-Preux n'est point aux gages du père de Julie, & l'on a cru éluder par-là l'infamie attachée à la trahison domestique; mais c'est là, selon moi, l'un des grands torts de ce Roman: car, entre l'homme de confiance à qui l'on accorde l'hospice, & qui perce le cœur à la mère imprudente qui ose lui abandonner sa fille, & l'homme qui reçoit de plus un juste & modique salaire, la différence est si peu de chose, que celui-ci, tenté du même crime, ne manquera jamais de s'appliquer les excuses qu'on donne à l'autre. Pourquoi un jeune Maître de danse ou de musique, s'il est bien amoureux, se croira-t-il moins pardonnable de séduire ma fille, que ne l'étoit Saint-Preux d'avoir séduit Julie? n'aura-t-il pas de même pour excuse un cœur, des sens, une ame vive, l'occasion, & des désirs? & n'en fera-t-il pas de même de toutes

les nuances qu'on fait servir de palliatif à la conduite de Julie?

Un Ecrivain ne doit pas oublier que le cœur humain, dans ses foiblesses & dans ses vices, ne demande pas mieux que d'avoir des excuses, & que toute excuse lui est bonne pour se déguiser à lui-même le mal auquel il est enclin. Rien ne lui sera donc plus cher que des exemples qui l'encouragent à suivre ses penchans, ou qui adoucissent le reproche qu'il craint qu'on ne lui fasse de les avoir suivis. Vous aurez beau ménager dans l'exemple des différences qui le distinguent & qui l'exceptent de la règle commune; chacun le verra du côté qui lui ressemblera le plus. Les circonstances ne seront pas les mêmes, mais on y suppléera par des équivalens; & si, pour rendre le pas glissant & la chute excusable, il ne faut que des situations imprévues & difficiles, des momens de trouble & d'erreur, des surprises involontaires, des combats même, & après la défaite, des pleurs, des plaintes, des regrets;

chacun, dans sa position, se croira sans peine aussi digne d'indulgence & d'estime que ceux qu'il aura plaints & pardonnés dans le Roman.

Or celui de tous les Romans qui me semble donner le plus d'attraits & de subterfuges au vice, c'est celui de Rousseau; & quoi qu'on dise pour l'excuser, il sera toujours vrai, non pas que la jeune personne qui l'aura lu sera *perdue* (cette hyperbole est une adresse pour affoiblir la vérité), mais qu'elle en sera plus accessible au péril de l'occasion, moins effrayée de la honte attachée à une foiblesse, plus disposée à se livrer aux séductions de l'amour. Je me suis donc mis à la place du père de famille qui trouveroit sa fille les yeux en larmes, le visage enflammé, & le cœur palpitant, lisant *la Nouvelle Héloïse;* & je n'ai pas eu besoin d'être l'ennemi de Rousseau, pour le blâmer d'avoir fait ce Roman.

Il y avoit un moyen de le rendre moral; mais il ne pouvoit l'être qu'autant que le séducteur auroit au moins été

chassé, ou se seroit banni lui-même, chargé de honte & de remords; & que la jeune infortunée qui s'est livrée à lui, se seroit condamnée à pleurer dans l'humiliation, & à ne se marier jamais. Alors que devenoient, me direz-vous, ces Lettres éloquentes que des situations singulières ont amenées? Elles n'avoient plus lieu; je le sais bien; & le bel esprit y eût perdu de grands modeles dans l'art d'écrire; mais plus on y a mis de chaleur & prodigué de charmes, plus la passion qui les anime, & le vice qu'elles colorent, ont un venin subtil & pénétrant.

J'en reviens donc à mon principe: l'instinct des animaux choisit parmi des plantes venimeuses, l'herbage innocent & salubre qui doit être leur aliment; l'instinct moral de l'homme ne choisit pas de même, entre les exemples nuisibles, l'aliment pur & sain dont son ame doit se nourrir. Au lieu de le tromper encore par des déguisemens, il faut donc l'éclairer; & c'est la tâche de l'Écrivain. Ce

n'est pas que l'intérêt de l'Art & l'avantage de l'Artiste ne fût bien souvent d'imiter les jeux & les caprices de la Nature, dans ces nuances indécises de vice & de vertu, dont elle compose & varie le tableau du monde moral; mais par la même raison que dans nos jardins nous ne cultivons pas des fruits empoisonnés & des plantes nuisibles, quoique la Nature en produise; de même, dans nos fictions, ce n'est pas assez d'imiter, il faut épurer la Nature; & singulièrement dans un genre d'écrits qui fait les délices de la jeunesse, ce ne doit jamais être au péril de ses moeurs qu'on lui procure des plaisirs.

Peignez l'amour, car il est bon en soi; peignez-le même avec tous ses charmes: mais qu'il les doive à l'innocence, à la bonté, à la vertu: nulle indulgence pour ce qui est vil & bas, nul ménagement, & sur-tout nulle décoration pour ce qui est malhonnête; & si l'amour, dans un même coeur, se trouve avec le vice, que ce ne soit que pour l'humilier, le corriger, ou le punir.

Les Anglois nous ont donné de grands exemples dans ce genre d'écrire : ils n'y ont mis ni l'élégance, ni le brillant, ni les graces légères de nos Romans licencieux ; ils n'y ont employé ni le tragique sombre des Romans de l'Abbé Prévôt, ni l'éloquence artificielle qui, dans le ſtyle de Rouſſeau, nous éblouit & nous enchante ; mais, par la ſeule force du naturel, ils l'ont rendu intéreſſant & profondément philoſophique ; ils y ont réuni, au plus haut degré, la vraiſemblance, le pathétique, la vérité & la bonté des mœurs.

Dans *Tom Jones*, Roman de Fielding, quelle diſtinction fine & juſte entre les erreurs & les vices ; entre ces écarts paſſagers, qui, dans un jeune homme, ne prennent rien ſur la bonté du naturel, & ces vices profonds & graves qui ne laiſſent rien eſpérer du mauvais cœur où ils ſont empreints ! quel contraſte de caractères, que ces deux jeunes gens, l'un diſſimulé, fourbe, & méchant juſqu'à la noirceur, ſous les dehors de la ſageſſe,

l'autre, ayant contre lui toutes les apparences, & sincère, bon, généreux jusqu'à la magnanimité ! Quelle indignation l'un inspire ; & l'autre, quel tendre intérêt ! Quel soulagement on éprouve, lorsque cet odieux Blifil est démasqué, & que l'aimable & vertueux Jones est connu & rentré en grace ! Il n'y a rien là d'équivoque, ni dans les mœurs, ni dans l'exemple, ni dans l'impression qu'il laisse ; sans préambule & sans épilogue, chaque chose y produit son effet naturel.

Et Clarisse ! Quel apologue, que les suites épouvantables de la faute la plus légère, dans une fille que la Nature sembloit avoir faite à plaisir pour être l'orgueil de son sexe, les délices de sa famille, l'objet des vœux de tous les cœurs bien nés ! Quelle effroyable perspective pour un sexe doux & facile, pour un âge foible & crédule, que cet abîme d'ignominie & de malheur, dans lequel un seul pas hors des limites du devoir précipite l'innocence, la bonté, la vertu, & la vertu la plus aimable !

Quelle censure à jamais effrayante de la tyrannie domestique ; quel reproche & quel avis terrible pour des parens qui abusent de leurs droits ! Quelle éloquente révélation des noirceurs que peuvent cacher, dans un jeune homme, les graces de l'esprit, les charmes du langage, les agrémens de la figure, & tous les dons de séduire & de plaire ! Quel exemple des perfidies & des horreurs dont l'orgueil & l'amour, réunis dans une ame violente & dans un cœur dépravé, sont capables ! Quel tribunal enfin, quel juge, & quel arrêt pour toute une famille coupable & accablée de remords, que les funérailles de Clarisse ! Tout est simple dans ce Roman, hormis le caractère atroce & monstrueux, mais malheureusement encore trop naturel, de Lovelace : nulle affectation d'éloquence, nul épisode tiré de loin & artistement enchâssé, nul détail curieusement travaillé, nulle ostentation d'esprit ni de philosophie. L'Auteur ne s'y montre jamais ; on ne soupçonne pas même qu'il y en ait un. On est persuadé que ce n'est

qu'un recueil de Lettres, qu'on n'a pas même retouchées; chacun y parle son langage, & avec une vérité si distincte, que, sans la signature, on reconnoît la main. Dans l'intrigue, rien d'arrangé, rien de composé dans les scènes; tout y est naturel & comme spontané. Les groupes s'y forment d'eux-mêmes; la beauté du tableau résulte de l'ensemble & de la situation. Il y a peut-être dans la marche de l'action trop de lenteur; mais cette lenteur est celle d'un orage qui grossit insensiblement, & qui gronde avant d'éclater: elle peut fatiguer des ames vives & légères, dont la curiosité impatiente plaint le temps qu'elle donne à ce qui l'intéresse, veut savoir au plus vîte ce qui l'attend, jouir d'une émotion rapide & fugitive, & aussi-tôt changer d'objet. Mais les ames qui se complaisent dans un intérêt prolongé, qui les attache, & qui par degrés les pénètre, pardonnent sans regret quelques longueurs au développement des sentimens divers dont ces lettres sont animées. Il est difficile en effet

d'éviter les répétitions dans un genre d'écrit où les cœurs se répondent, & se renvoyent, comme autant d'échos, les impressions qu'ils reçoivent, les émotions qu'ils éprouvent; & je conçois comment, de la traduction françoise de Clarisse, une ame profondément sensible ne voit plus rien à retrancher.

Ce fut un bonheur rare pour le plus pathétique des Écrivains anglois, de trouver en France un Traducteur comme l'Auteur de Cléveland. Mais ce qui n'est pas concevable, c'est que la même plume qui avoit décrit la sépulture de Manon Lescaut, eût retranché du Roman de Clarisse les funérailles de Clarisse. Un Écrivain d'un caractère encore plus analogue au génie de Richardson nous a restitué ce tableau si déchirant & si moral, ce tableau qu'on ne verra jamais sans mêler ses larmes à celles de Miss Howe, tendre & parfait modèle d'une sainte amitié.

Grandisson n'a pas eu en France le même succès que Clarisse; mais du côté

moral c'eſt encore un chef-d'œuvre de la plus ſaine philoſophie : l'un, comme je l'ai dit, eſt l'effrayant tableau de l'innocence à la merci du crime ; l'autre préſente le plus touchant ſpectacle de l'influence de la vertu & de ſon aſcendant ſur tous les cœurs honnêtes.

Le défaut qu'on reproche au caractère de Grandiſſon, eſt d'être infaillible, accompli, & d'une égalité parfaite. Je conçois aiſément qu'un homme en qui chaque nouvelle épreuve ſignale une vertu nouvelle, qu'un homme généreux, magnanime & modeſte, ſenſible au degré qu'il le faut pour être bon par excellence, d'une droiture incorruptible, d'une ſageſſe inaltérable, d'un ſang froid, d'un courage que rien n'étonne & que rien n'ébranle ; je conçois, dis-je, qu'un tel homme impatiente l'homme envieux qui ſe compare à lui, & déplaiſe à la femme vaine qui ne le voit jamais ſuſceptible, même en amour, d'une erreur ou d'une foibleſſe. L'amour-propre eſt importuné d'une ſupériorité dont rien ne le conſole ;

& sa ressource, quelquefois même son premier mouvement, est de se dispenser de croire à ce qu'il faut tant admirer. La coquetterie est encore plus blessée d'une égalité d'ame dont rien ne peut déranger l'équilibre; & dans un cœur qui se possede au point de régler tous ses mouvemens, elle ne voit qu'une froide chimère, sans vraisemblance & sans attrait.

Mais il n'est pas moins vrai que dans ce caractère, rare & merveilleux par l'accord de ses qualités réunies, tout est simple, aisé, naturel, sans ostentation, sans effort; que dans cette élévation d'ame il n'y a rien d'outré; que dans cette conduite, toujours si noble & si généreuse, il n'y a pas un trait romanesque; que dans les situations critiques & les conjonctures délicates où se trouve ce personnage, ce n'est jamais qu'un homme de bien, tel qu'il est possible à chacun de l'être, si, avec une raison saine, l'on se sent doué d'un bon cœur. Ce n'est donc qu'avec de la bonté,

de la droiture, du courage, & un juste mélange de sensibilité, de force, & de douceur, que ce modèle est composé: il en résulte cependant un ensemble si admirable, qu'avec les simples qualités d'un homme, Sir Charles Grandisson est comme un Dieu à qui l'on rend une espèce de culte, & pour qui l'amour le plus pur, le respect le plus tendre, la vénération la plus profonde & la plus unanime, n'ont rien que de très-juste & de très-naturel.

C'est cet empire universel, attribué à la simple vertu, à la constante égalité d'une belle ame fidèle à ses principes, qui forme le tableau exposé sous nos yeux dans le Roman de Grandisson: modèle peut-être affligeant pour des cœurs lâches ou déjà corrompus, effrayant pour des ames foibles, mais encourageant pour toutes celles qui se sentent quelque énergie & un fond de bonté que le vice n'a pas atteint.

Or dans cette intention, qui est bien évidemment celle de l'Écrivain, quoi de

mieux composé que le groupe de ces trois femmes, la noble & sage Miss Biron, l'ingénue & douce Émilie, la pieuse, modeste & fière Clémentine, toutes les trois adorant le meilleur des hommes, chacune avec son caractère & une sensibilité graduée, depuis la naïve tendresse, jusqu'au délire de l'amour !

Je ne veux pas dissimuler que l'intérêt de ce Roman étant moins vif que celui de Clarisse, les longs détails y sont plus fatigans ; & je répéterai ce que j'en écrivois il y a vingt-neuf ans (*a*), d'après l'impression que j'en avois reçue dans une première lecture : le temps n'y a presque rien changé.

« L'avantage de ces Romans (épistolaires) est de donner, disois-je, pour auditeurs à celui qui raconte, des personnages intéressés. La narration en est plus vive & plus touchante, l'effusion des sentimens plus naturelle, le lecteur plus attentif, plus impatient, plus ému :

(*a*) Mercure de France, mois d'août 1758.

car il se met tour à tour à la place de l'acteur qui parle & de celui qui écoute; il oublie l'Auteur, il s'oublie lui-même; il ne voit, il n'entend que les personnages qui sont en scène: ce qui fait le charme de l'illusion.

» Les inconvéniens qu'on y trouve sont les longueurs & les redites; mais ne seroit-il pas possible de les éviter dans des lettres, comme dans un simple récit?

» Quant à la manière de l'Auteur (Richardson), je ne crois pas que notre siècle ait un pinceau plus vrai, plus délicat, plus animé. On ne lit pas, on voit ce qu'il raconte. Ce qu'il raconte n'est pas toujours digne d'être peint; & son extrême facilité à rendre sensibles tout les détails d'une action, l'engage quelquefois dans des longueurs dont l'ennui va jusqu'à l'impatience: on jette le livre, mais on le reprend, & il attache, quoiqu'il impatiente; ou plutôt il n'impatiente que par la raison qu'il attache: car rien n'est plus inquiétant qu'une action intéressante qui

ne

ne court point au dénouement. Ce n'eſt pas que des repos bien ménagés ne contribuent beaucoup eux-mêmes à l'illuſion & à l'intérêt. Il eſt certain que la vie privée a peu de ce qu'on appelle *coups de théâtre*, & beaucoup de ces ſituations plus familières qui font tableau. On ne reconnoîtroit pas la ſociété dans une ſucceſſion rapide d'événemens inattendus : ces événemens, pour être amenés naturellement, exigent que les intervalles en ſoient remplis par les circonſtances d'une vie tranquille ; mais celles-ci doivent tenir aux incidens, marquer les caractères, développer les ſentimens, préparer les ſituations ; & tout ce qui n'a pas l'un de ces effets doit paroître froid, languiſſant, ſuperflu.

» Dans le Roman de Grandiſſon, la plupart des perſonnages n'ont point de caractère particulier : la famille de Miſs Biron & celle de Grandiſſon ſe reſſemblent ; c'eſt la même bonté, la même pureté de mœurs ; mais ſi le tableau en eſt moins frappant, il faut convenir qu'il

en eſt plus vrai. Les contraſtes recherchés reſſemblent trop aux études d'un Peintre ; l'Auteur a réſervé ces fortes oppoſitions pour les figures principales : c'eſt la magie de l'ordonnance. Ainſi, tandis qu'on voit ſur les premiers plans Miſs Biron entre le ſage Grandiſſon & le forcené Hargrave, on aperçoit dans le lointain les parens de cette fille adorée dans l'inquiétude & dans l'affliction, mais ſans aucun jeu d'attitudes qui détourne notre attention du premier groupe du tableau.

» Des ſituations plus théâtrales y ſont traitées avec autant de vérité que de force : telle eſt la déſolation de la famille de Miſs Biron, après ſon enlèvement ; la ſcène de Hargrave avec cette vertueuſe fille, au village de Podington ; la ſcène de Sir Thomas Grandiſſon avec ſes deux filles ; la déſolation de la famille de Clémentine autour de cette infortunée ; le courage de Miſs Biron au milieu de ſes amis, à la nouvelle du mariage de Clémentine avec le Chevalier Grandiſſon : tous ces

morceaux sont faits de main de Maître.

» A l'égard des mœurs, il n'y en eut jamais de plus nobles ni de plus pures : il n'est pas possible de rendre l'honnêteté, l'innocence, & la vertu plus intéressantes, plus aimables que dans les personnages de Miss Biron, de Miss Jervins, & du Chevalier Grandisson, ni l'enthousiasme de l'honneur & de la piété, plus touchant que dans Clémentine : l'égarement où l'excès de l'amour & du malheur la fait tomber est une de ces beautés rares que le génie seul invente ; l'antiquité n'a rien de plus exquis. Mais au milieu de tous ces personnages celui de Grandisson domine avec une supériorité qui ne se dément jamais : ce calme & cette élévation d'ame sans ostentation, sans foiblesse, est un chef-d'œuvre de philosophie, un modèle de sagesse & de bonté, d'autant plus utile, que les épreuves qui le font éclater sont presque toutes des circonstances familières de la vie privée. Quelques personnes trouvent ce caractère trop composé & trop peu naturel : Grandisson

est à la vérité un homme rare, en ce qu'il a toutes les vertus sans aucun mélange de vices; mais ses principes sont si simples, ses actions en découlent avec tant d'aisance, elles s'enchaînent si naturellement l'une avec l'autre, que l'admiration qu'il inspire ne prend rien sur la vraisemblance, ni sur la persuasion de pouvoir l'imiter ».

Je me suis plu à rapprocher les deux impressions que m'a faites ce Livre, à vingt-neuf ans d'intervalle.

En général, dans les Romans anglois, au moins dans ce que j'en ai lu, on voit une intention morale, & une vérité de touche & d'expression dans la peinture des caractères, qui me semble très-préférable à la manière de ceux de nos Romans où l'on a prodigué le plus d'esprit & de couleurs brillantes; & c'est pour avoir pris exemple des Anglois, qu'avec un goût formé & une plume excellente, une femme a eu parmi nous tant & de si justes succès. Passons au Roman politique.

Celui-ci, comme l'Epopée, s'attache à de grands intérêts, peint les mœurs des Nations, fait agir de grands Hommes, & au lieu des vertus privées, enseigne les vertus publiques; mais, selon l'espèce de fiction qu'on y emploie, il est historique ou fabuleux.

Lorsqu'il est fabuleux, c'est, comme je l'ai dit, une poésie ébauchée, ou une poésie dégénérée. Si cependant, au lieu d'une longue suite d'événemens sans liaison, sans unité, on y réduit une action simple & intéressante à sa juste étendue; si, au lieu d'un style foible, inanimé, sans couleur, sans mouvement, sans mélodie, on y emploie un style vif, élégant, nombreux, riche en images, varié dans ses tons & dans son harmonie; si les caractères en sont correctement & distinctement dessinés; si les détails, les épisodes, les tableaux en sont choisis & placés avec goût; si l'action en est bien conduite, bien nouée, bien dénouée; si l'exemple en est important & la moralité profonde; ce sera un poème en

prose, ou, si l'on veut, un Roman poétique comparable aux plus beaux poèmes. Tel seroit Télémaque, avec un peu plus de chaleur, & sans quelques détails, qui, pour être plus instructifs, sont quelquefois trop languissans. Je n'en dirai pas davantage : c'est de tous nos Livres modernes le plus connu. Mais pour rendre en passant hommage à la vertu qui l'a produit, je confesserai que c'est, de tous les Livres, celui que j'aimerois le mieux avoir donné au Monde; celui de tous que je serois, je ne dis pas le plus glorieux, mais le plus content d'avoir fait.

L'autre espèce de Roman politique est celui qui s'allie & s'entremêle avec l'Histoire, non pour la travestir ou la défigurer, comme on a fait souvent, mais pour l'épurer, l'ennoblir, l'animer, & la rendre encore plus instructive & plus morale : si bien que dans l'éloignement, & dans cette espèce de demi-obscurité où la vérité historique se trouve quelquefois plongée, la fiction se confonde avec elle, ou la remplace utilement. C'est ainsi que

je crois la voir répandue dans tout ce que les Grecs nous ont transmis de l'histoire des nations, dont ils n'avoient eux-mêmes que des notions confuses, comme dans ce qu'ils nous racontent de la sagesse des Egyptiens, de l'innocence des mœurs des Scythes, de la philosophie des Indiens, de la discipline des Perses, de l'éducation & de la vie de Cyrus, &c.

J'entends, *la vie de Cyrus* par Xénophon; car dans ce bel ouvrage, le plan, le dessein, l'intention, l'ensemble, les détails, tout décèle le Romancier dans l'Historien, avec une clarté qui ne peut laisser aucun doute. Mon opinion, à cet égard, n'est pas nouvelle; je la crois même assez commune : mais personne encore n'a pris soin de la développer, de la motiver en critique; & le sujet en vaut la peine.

Je mets donc la Cyropédie à la tête des Romans politiques, & j'y crois voir le même objet, la même intention que dans le Télémaque. Il est bien vrai que Xénophon a eu l'adresse de n'y rien mêler

d'incroyable & de merveilleux. Il en a même écarté les fables d'Hérodote, sur le songe d'Astiage, sur la naissance de Cyrus exposé comme Œdipe, sur sa guerre en Scythie, sur Thomiris, &c. Mais sans compter les difficultés qu'il laisse encore dans ses récits, à l'égard des lieux & des temps ; & en supposant vraisemblable cette ligue de tant de peuples en faveur du Roi d'Assyrie, cette nombreuse armée de Cyrus, & la prodigieuse rapidité des mouvemens de cette armée de Babylone à Sardes, d'Ecbatane en Egypte ; enfin sans disputer à Xénophon la vérité de ses récits sur les faits principaux ; ne voit-on pas que, dans les circonstances, il l'a modifiée à son gré pour l'effet qu'il vouloit produire ? Ne voit-on pas que cette peinture des mœurs des Perses est accomodée à l'intention de tracer un plan d'éducation publique, un modèle de discipline, & un magnifique dessein de monarchie tempérée ? ne voit-on pas que presque tous les traits du caractère de Cyrus sont

des leçons préméditées d'une morale politique, ou d'une conduite guerrière; que dans ses campagnes, les marches, les campemens, les ordres de bataille, tout est méthode en action & précepte en exemple?

Si donc je regarde la Cyropédie comme un Roman, ce n'est point parce que Xénophon n'est pas d'accord avec un historien encore plus fabuleux que lui; mais parce que, dans le tableau qu'il nous présente d'un héros accompli, tout me semble ajusté au dessein de donner aux Rois & aux Etats de grandes leçons d'éducation militaire, de police intérieure, de discipline & de tactique; au dessein, dis-je, de réunir en grand, dans un petit espace, tous les préceptes de l'art de la guerre, & singulièrement d'enseigner aux Rois les moyens de se faire aimer & obéir, d'adoucir le droit de la force, de tempérer celui de la victoire, d'étendre leurs conquêtes & de les conserver, en laissant par-tout des heureux, de fonder leur puissance sur celle des bien-

faits. Ce n'étoient point là seulement les rêves d'un homme de bien, comme on l'a dit de ceux de l'Abbé de Saint-Pierre, mais les leçons d'un très-habile homme & d'un excellent capitaine, qui, retiré à Sparte auprès d'Agésilas, auprès d'un roi savant lui-même dans l'art de vaincre & dans l'art de gagner les cœurs, se plaisoit à lui retracer son propre caractère dans celui de Cyrus, & à lui présenter, comme dans un miroir, une image de sa bonté, de sa sagesse, & de sa gloire, telle qu'après sa mort il la peignit sans voile dans l'éloge qu'il fit de lui.

Que si l'on me demande plus en détail encore les motifs de mon opinion ; je ferai observer d'abord que les dialogues, les harangues, les délibérations, qui font une partie considérable de cet ouvrage, sont tous évidemment factices ; que dans l'instruction de Cambise à Cyrus, dans l'interrogatoire du Roi d'Arménie, dans les discours de Cyaxare, de Tygrane, &c., c'est toujours, ou la dialectique de Socrate, ou l'éloquence athé-

nienne ; que dans tous les apprêts pour la marche & le campement des armées, c'est le conducteur des *dix mille* qu'on reconnoît à chaque trait. Je dirai que ni la tradition parmi les Perses, ni les archives de leurs Rois n'auroient pu lui fournir les détails où il est entré sur la tactique, les manœuvres, l'équipement des troupes, les munitions, les bagages ; détails qui, dans leur petitesse, ont leur utilité, même leur importance, mais que l'Histoire a toujours négligés, & que l'on ne trouve pas même dans les mémoires de César. J'ajouterai que dans son passage en Asie, ni la défaite de Cyrus le jeune, ni cette retraite précipitée & périlleuse qui la suivit, ne donnèrent à Xénophon le loisir de s'instruire comme il paroit l'avoir été. Ainsi, comptant pour peu de chose la tradition vague & confuse qu'il put recueillir en courant, je conclurai que rien de tout cela ne lui fut transmis par les Perses ; mais qu'ayant pour base le grand caractère de Cyrus, ses expéditions, ses conquêtes, il lui a fait penser, dire, &

faire tout ce qu'il a jugé propre à servir d'exemple & de leçon ; & c'est par-là que la Cyropédie me paroît être, à peu de chose près, le vrai modèle des Romans historiques. Je dis *à peu de chose près*, parce que les endroits où la narration m'y semble déparée par des détails minutieux, ou par un badinage de mauvais goût, sont rares, & peut-être même ennoblis dans le texte, par le choix exquis, la douceur, la pureté du style de celui que les Grecs apeloient l'*Abeille*.

Dans tout le reste, la dignité & l'importance de l'objet moral & politique de ce Roman, les hautes leçons qu'il renferme, la manière vive & frappante dont elles y sont présentées, l'éloquence naturelle & simple qui règne dans le dialogue & les harangues, la clarté, la rapidité, la chaleur des descriptions, tout, dans cet ouvrage, caractérise l'homme d'État & le grand Capitaine, le Philosophe & le grand Écrivain.

J'entends les zélateurs de la vérité historique me demander s'il est jamais

utile, s'il eſt jamais permis de l'altérer ainſi par le mélange du menſonge. De ces deux queſtions l'une dépend de l'autre ; car ce qui eſt quelquefois utile doit être quelquefois permis. Il s'agit donc, en premier lieu, d'examiner s'il eſt bon quelquefois d'accommoder les faits à la leçon qu'on veut donner, à l'effet que l'on veut produire.

Il y a pour l'ame deux ſortes de plaiſir, la lumière & le mouvement, & l'un & l'autre peut lui venir, ou du vrai ou du vraiſemblable, ou du réel ou du poſſible. Or les lui faire éprouver enſemble, c'eſt réunir tous les moyens, tous les dons de la captiver. Tel eſt le plein ſuccès de l'Eloquence, lorſqu'elle eſt à la fois pathétique & morale. Tel eſt le triomphe de la poéſie philoſophique, de celle qui donne à la feinte les couleurs, l'énergie, l'intérêt de la vérité, mais d'une vérité utilement frappante, dont l'exemple eſt une leçon. Tel eſt enfin le ſuccès de l'Hiſtoire, lorſqu'à la vivacité des peintures, à l'intérêt des

ſituations & des événemens, elle joint ces enſeignemens de l'expérience des ſiècles, qui réfléchiſſent ſur le préſent & prolongent ſur l'avenir la lumière que laiſſe après lui le paſſé. Mais il s'en faut bien que l'Hiſtoire ſoit toujours diſpoſée à produire ces deux effets. Chargée de toutes les iniquités de la fortune, elle nous tranſmet d'âge en âge, non ſeulement des vérités pénibles, mais bien ſouvent des vérités funeſtes ; & ſi c'eſt un devoir, c'eſt auſſi un malheur pour le témoin des temps, que de n'y pouvoir rien changer.

J'ai ouï dire que quelqu'un faiſant obſerver à Voltaire qu'un fait n'étoit pas tel qu'il l'avoit raconté, *Je le ſais bien*, dit-il, *mais avouez qu'il eſt mieux comme je le raconte*. Je doute de cette anecdote. Mais s'il avoit été poſſible que, ſans perdre de ſon crédit, l'Hiſtoire ſe fût accommodée, comme la fiction, à l'utilité de l'enſeignement, & qu'elle eût recueilli ſans ceſſe ce qu'il y avoit de meilleur à ſavoir, à croire, à imiter, ce qui faiſoit

le mieux sentir les charmes de l'innocence, les délices de la bonté, les avantages de la vertu, les opprobres du vice, le danger des passions, les tourmens, les remords du crime, il est certain qu'elle en eût été plus morale ; & c'est ce que fait le Roman.

L'Historien fait profession de dire la vérité, & de ne dire que la vérité. Son devoir est fondé sur son engagement : il a promis d'être sincère ; on attend qu'il le soit ; rien ne le dispense de l'être. Telle est donc sa condition, qu'au risque même d'être immoral, il ne doit rien dissimuler, ni de ces prospérités iniques, ni de ces indignes calamités qui sont la honte & le crime du sort : & c'est ce qui rend ses fonctions si critiques & si pénibles. Il est bien vrai qu'il a, dans ses réflexions & dans les couleurs dont il peint les bons & les méchans, le contre-poison de l'exemple ; & entre Tacite & Machiavel, également vrais l'un & l'autre, il sera facile de distinguer l'ennemi de la tyrannie & le précepteur des tyrans. Mais

combien peu d'Historiens, comme Tacite, ont, dans leur ame & dans leur style, la force d'imprimer aux hommes & aux choses leur vrai caractère moral, de commander à l'opinion, & d'attacher, en dépit de la bonne & de la mauvaise fortune, l'opprobre, l'indignation, l'horreur au crime; la gloire, le respect, l'amour à la vertu? Le plus grand nombre se prescrit une froide impartialité, & se dispense d'être juge, pour n'être que témoin fidèle. Alors quel est le résultat de cette foule d'événemens, où le juste & l'injuste se trouvent confondus sans aucune équité, ni du côté de la fortune, ni souvent du côté des hommes. Sont-ce des vérités utiles & des exemples encourageans qu'Aristide soit mort dans l'exil, Miltiade en prison, & Sylla dans son lit? qu'Antigone ait été adoré dans Athènes, & que Socrate & Phocion aient été condamnés à boire la cigue? que Catilina soit mort en héros, & Brutus en homme foible? que Cromwel ait été impuni & honoré dans sa patrie,

&

& Henri IV aſſaſſiné ? que la politique de Louis XI & de Philippe II ait été plus heureuſe que la bonne foi de Louis XII & la loyauté de François Ier ? &c. &c.

Cette curioſité de tout connoître indiſtinctement & à tous périls, a fait violence à l'Hiſtoire. Il a fallu tout dire, parce qu'on vouloit tout ſavoir. Mais ſi Tibère étoit mort comme Auguſte, & Néron comme Caton d'Utique, & qu'avec quelque vraiſemblance l'Hiſtoire eût pu changer ce dénouement en une cataſtrophe terrible & juſte, n'eût-elle pas abſous la deſtinée & ſoulagé l'humanité ? Lors donc que l'obſcurité des temps, la diſtance des lieux, la diverſité des témoignages ou des traditions la favoriſe, ne lui eſt-il pas permis de choiſir, entre les vraiſemblances, la meilleure leçon de mœurs ?

C'eſt une énorme atrocité que la mort d'Agrippine commandée par Néron ; c'eſt encore une horreur plus inconcevable que le plaiſir que prit ce monſtre à parcourir des yeux le corps mort de ſa mère ; je ne crois pourtant pas qu'on eût dû

voiler ce tableau du plus horrible des ſacrilèges ; & ſi Agrippine n'eût pas dit *feri ventrem*, je penſe que Tacite auroit dû le lui faire dire.

L'Hiſtorien d'Alexandre auroit mal fait de diſſimuler, quand même il l'auroit pu, le meurtre de Clitus, la mort de Parménion, de Philotas, de Caliſthène, & les vertueux citoyens de Tyr mis en croix, & le généreux défenſeur de Gaza attaché au char d'Alexandre, traîné vivant par ſes chevaux. Il ne falloit pas nous cacher l'envers des qualités brillantes qu'on a trop admirées dans un jeune homme perdu d'orgueil, d'ambition, & de proſpérité. Le tort de Quint-Curce eſt même de n'avoir pas gravé ces traits avec le burin de Tacite.

Mais à quoi bon le Cyrus d'Hérodote, ſi vertueux, ſi juſte, ſi bon toute ſa vie, va-t-il périr comme un inſenſé dans une guerre injuſte contre les Scythes, & faire dire à Thomiris : *Raſſaſie-toi de ſang* ? A quoi bon Hérodote lui fait-il envoyer ſur le bûcher, Créſus, qui n'a-

voit fait que se liguer contre le vainqueur de l'Asie? Un grand Homme avoit-il besoin d'entendre crier, *Solon! Solon!* pour user de clémence envers un Roi dont tout le crime étoit d'être vaincu? Xénophon fait mourir son héros de vieillesse au milieu de ses Peuples, dont il est adoré; il lui fait épargner Crésus, & l'honorer dans son malheur: cela est plus doux & meilleur à croire. Il eût mieux fait encore, si dans son héros il n'eût pas donné pour un trait d'habileté, auquel il applaudit lui-même, le crime de corrompre les ambassadeurs du roi des Indes, pour s'en faire des espions: fourberie grecque qui décèle la politique de ces temps-là, & que Thémistocle auroit employée, mais qu'eût réprouvée Aristide.

Je conclus donc que toutes les fois que l'authenticité des faits ne laissera aucun doute à l'Histoire, elle n'aura ni la liberté ni le droit d'en altérer, d'en déguiser aucun, au moins s'il a quelque

importance; mais que si dans l'éloignement, ou des temps ou des lieux, la vérité ne se présente que douteuse, équivoque, & obscurcie pas des nuages, l'Historien lui-même peut du moins (s'il ne le doit pas) tirer avantage de cette obscurité, comme feroit le Poète, pour donner à l'exemple son équité morale, & prononcer comme la loi, *ut bono benè, malo malè sit.*

Après tout, il est plus indifférent qu'on ne pense pour le plus grand nombre des hommes, que ce soit bien réellement la vérité qui leur est transmise; & si on les consulte, on verra que l'utilité de l'exemple, l'importance de la leçon, l'intérêt de l'evénement, sont ce qui les touche le plus.

La vérité historique a pour nous trois sorte d'attrait: l'un de curiosité pure, l'autre d'affection, & l'autre enfin d'utilité.

La curiosité pure est naturellement indiscrète, imprudente, & par-là souvent dangereuse. C'est un désir inquiet

d'apprendre, qui se termine au plaisir de savoir; & plus il y a d'avidité, moins il y a de discernement.

L'intérêt d'affection est quelquefois plus vif encore, mais il n'est pas le même pour toute espèce de vérité. Il tient à l'exercice d'une autre faculté que celle de l'entendement, & ne s'attache qu'à des objets qui nous émeuvent comme nous voulons être émus. Or l'âme, pour jouir de son émotion, se donne rarement la peine d'examiner si ce qui la remue est la vérité ou le mensonge. Ce qui lui est le plus analogue est ce qui lui est le plus cher.

Le troisième intérêt que présente l'Histoire, est l'attrait de l'utilité. Celui-ci, lorsqu'il nous anime, nous rend sévères & attentifs à recueillir ce qui pour nous est vraiment digne de mémoire, à négliger ce qui ne l'est pas; & en cela notre prudence fait ce que l'Histoire auroit dû faire. Elle rebute ou laisse dans l'oubli ce que l'exemple a d'inutile ou de pernicieux, & ne conserve que ce

qu'il y a de profitable : ainsi, elle corrige les immoralités de la nature & de la fortune, le tort des bons & des mauvais succès, & l'erreur des événemens. Mais cette prudence est peu connue, & encore moins pratiquée. Le plus sûr auroit donc été que dans l'Histoire même la vérité eût déjà subi cet examen sévère ; & que non seulement ce qui n'est d'aucune conséquence pour l'avenir, mais sur-tout ce qui peut avoir une dangereuse influence, fût retranché des souvenirs que l'Histoire nous a transmis. Mais, comme je l'ai dit, cette curiosité que nous avons de tout connoître à tous périls, ne lui en a pas laissé la liberté ; & c'est à la Poésie & aux Romans qu'est réservé cet avantage.

Jusques-là cependant cet avantage semble se réduire à dissimuler ; & l'on demande s'il est permis de même d'inventer & de feindre ? De quelle utilité peut être le mensonge ? Comment ce qui n'est pas, ce qui ne fut jamais, peut-il sérieusement être pris pour une leçon ? Est-il

possible à l'homme de s'interdire la faculté de discerner le vrai ? Et si pour son plaisir il se livre un moment aux illusions de la feinte, n'a-t-il pas toujours en lui-même un sentiment secret qui l'avertit que les songes qu'on lui fait faire n'ont aucune réalité ? Sans doute il l'a ce sentiment confus ; & quand vient la réflexion, toute illusion est détruite. Que lui reste-t-il donc de cet enchantement ? Ce qui lui reste est une vérité indestructible, inaltérable, qui se fixe dans l'âme, comme au fond d'un creuset, quand tout le reste est dissipé ; & c'est en elle que consiste la moralité poétique, la moralité du Roman.

Dès que la narration est d'accord avec elle-même, & vraisemblable dans tous les points, il ne s'agit plus d'examiner ce qu'elle a de réel, pour savoir ce qu'elle a d'utile. Le Protésilas d'Idoménée, le Séjan de Tibère, le Louvois de Louis XIV nous sont égaux, si l'exemple est le même. Et en effet, soit l'Histoire ou la Fable, le fruit qu'elle présente à

la réflexion n'eſt pas d'aimer ou de haïr, de fuir ou d'imiter, de ſouhaiter ou de craindre ce qui a été, mais ce qui peut être. Il ne s'agit pas du paſſé, mais de l'avenir. Or l'avenir n'eſt pas ; il eſt poſſible ; & c'eſt l'idée de ce poſſible qui nous frappe & qui nous inſtruit. Ce raiſonnement même : *Dans telle circonſtance telle choſe a été, donc telle choſe en pareil cas doit être encore* ; ce raiſonnement, dis-je, n'a guere plus de force d'après la vérité que d'après une exacte & pleine vraiſemblance. La perſuaſion ne tient pas excluſivement à la certitude ; elle tient au beſoin de croire ; & l'homme ſent qu'il a beſoin de croire ce qu'il lui eſt bon de pratiquer.

Qui de nous a jamais conteſté à l'Hiſtoire ſes bons exemples & ſes grandes leçons ? On accuſe Hérodote d'avoir été crédule en recueillant des fables ; mais eſt-ce lorſqu'il nous inſtruit des bonnes lois ou des ſages coutumes des Egyptiens & des Crétois, qu'on diſcute ſon témoignage ? Lois de Minos & de Lycurgue,

mœurs des Germains, discipline des Perses, coutumes des Egyptiens, tout cela soumis à la critique, auroit peut-être bien de la peine à soutenir l'épreuve d'un sévère examen; & si l'on demandoit sur quel témoignage Hérodote, Xenophon, Diodore, & Tacite ont écrit des choses si éloignées de leur temps & de leur pays, dans quelles sources ils les ont puisées, & quels garans ils en avoient eux-mêmes, l'autorité de ces traditions se réduiroit à peu de chose. Mais qu'importe la vérité, si la vraisemblance & la bonté s'y trouvent? Ce n'est qu'à la futilité, à la stérilité, à l'incohérence des fables, sur-tout à ce qu'il y a de pernicieux & d'insensé, que la saine raison refuse obstinément d'ajouter foi; & quand même ce qui a dû être n'a pas été réellement, s'il en résulte un avis utile, la possibilité devient une réalité future, qui donne de la consistance à l'exemple & à la leçon. Les caractères de Cyrus, de Sésostris, de Sémiramis, sont peut-être aussi fabuleux que ceux

d'Idoménée, de Pigmalion, d'Aſtarbé. Mais qu'importe, ſi l'on en tire des inductions frappantes & de graves enſeignemens ?

L'homme eſt de glace aux vérités;
Il eſt de feu pour les menſonges,

A dit La Fontaine. J'oſe penſer différemment : car ſi la vérité nous touche d'auſſi près & auſſi ſérieuſement que le menſonge, nous l'aimons, nous la ſaiſiſſons auſſi avidement & plus avidement encore. Mais ſi elle nous eſt étrangère, elle nous eſt indifférente ; & ſi elle nous eſt odieuſe & nuiſible, nous avons droit de lui préférer l'illuſion qui nous conſole, la fiction qui nous inſtruit, le menſonge qui nous perſuade d'être juſte, nous encourage à être bons, & nous enſeigne a être heureux.

Fin de l'Eſſai ſur les Romans.

TABLE

Des Chapitres du second volume des Incas.

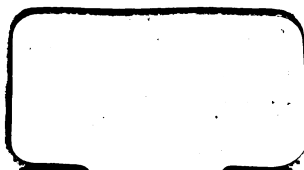
Fin de la Table.

70715977

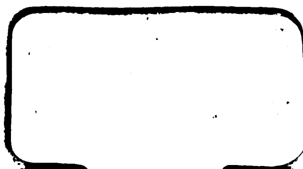
Rebacked [illegible]
Fumigated



Vet [illegible]



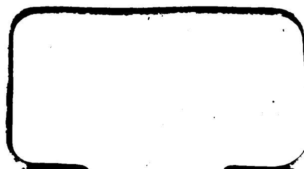

TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA



Rebacked
Fumigated



Vet



Rebacked
Fumigated



Vet

